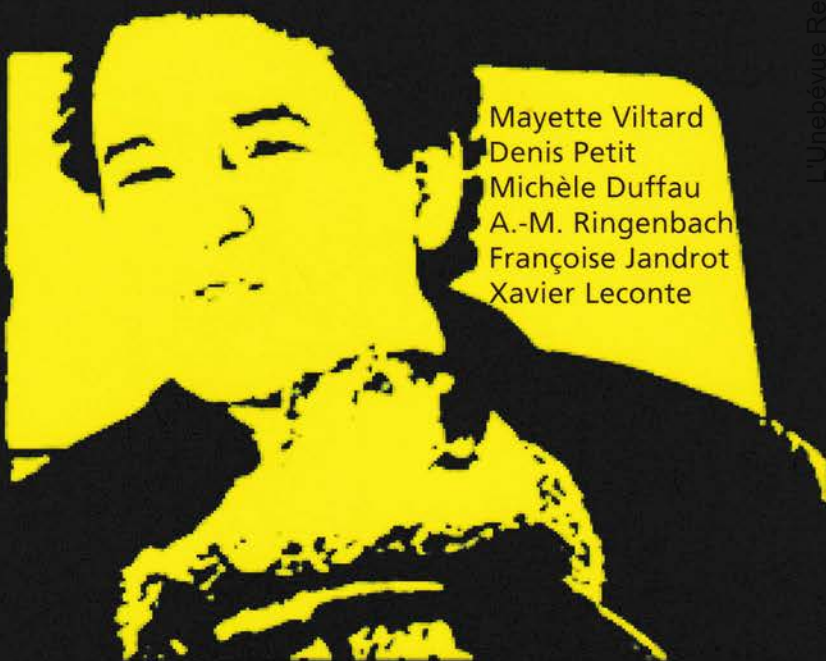


un
jour
sans
Freud



Mayette Viltard
Denis Petit
Michèle Duffau
A.-M. Ringenbach
Françoise Jandrot
Xavier Leconte

Direction de la revue : Mayette Viltard
Comité de lecture : Jean-Paul Abribat, José Attal, Françoise Jandrot,
Xavier Leconte, Christine Toutin
Alliés pour ce numéro : François Dachet, Éric Legroux, Roland Léthier, Isabelle Mangou
Direction de la publication : Jean Allouch

Correspondance - Rédaction - Administration : L'Unebévue - Éditeur
29, rue Madame, 75006 Paris - Télécopie 01 44 49 98 79
Email unebevue@wanadoo.fr
www.unebevue.org

Abonnement : pour trois numéros et trois suppléments : 90 €
+23 € hors Communauté Européenne
Bulletin d'abonnement en dernières pages

Vente au numéro en librairie : 22 € le numéro

Distribution - Diffusion : L'Unebévue - Éditeur
29, rue Madame, 75006 Paris - Télécopie 01 44 49 98 79
Email unebevue@wanadoo.fr

Revue publiée avec le concours du Centre national du livre.

Paris, printemps 2008

ISSN : 1168-148X
ISBN : 2-914596-24-3

© L'Unebévue - Éditeur, association loi 1901.

N° 25 - PRINTEMPS 2008

**un
jour
sans
Freud**

l'unebévúe édíteú

SOMMAIRE

7 Médicastres et chatouilleurs de nez : les psychanalystes dans le chaudron de l'intimité Freud/Fliess. *Mayette Viltard*

Qu'arrive-t-il aux lecteurs qui tombent dans le chaudron de l'intimité Fr/F1 ? Ou bien, comme les éditeurs pufiens, ils se considèrent indemnes, ils ont pris les pincettes *ad hoc*, et accessoirement une lance à incendie, ou bien, comme Peter Surales, comme Jeffrey Masson, comme les auteurs du Livre *noir de la psychanalyse*, ils se mettent à ouvrir follement la bouche, ils sont gagnés par un savoir avec lequel ils ne parviennent pas à traiter. Ou bien encore, devenant psychanalystes, ils ont à trouver comment régler la question de la jouissance à l'oeuvre dans le transfert. Lacan refuse la notion d'analyse originelle, et appelle Fliess psychanalyste, médicastre et chatouilleur de nez, dans la Proposition sur la passe. La chatouille, la joie locale, ouvre-t-elle à un brin de connaissance commune ? Freud et Fliess avaient-ils un rêve commun dans leur covibration sémiotique ? Plagiats, vols d'idée, luttes intestines, tempères dans les archives, censures des textes, les brins de jouissance restent pris dans lalangue, mais peut-il en être autrement si la lettre elle-même est aussi dans lalangue : le 13 avril 1976, Lacan disait : «Je pense qu'effectivement le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome..

35 Vous avez dit *cannibale* ? Pour harponner quelques mots d'Herman Melville. *Denis Petit*

Rien d'étonnant à ce qu'on nomme un (ou une) *sperm whale* .Dick.. Mais le titre qui figure sur la première édition est *Moby-Dick or the Whale*. On risque de dévier la question si on la pose en termes ivelle. Le mot français recommandé comme .le meilleur équivalent» du mot *dick*, n'est-il pas lui-même du genre féminin ? Si le cachalot est un poisson, aucun problème pour qu'il soit aussi une baleine. La matérialité n'est pas affaire de taxinomie. Ce qui compte c'est l'huile qu'on en tire. Jennifer Doyle dit qu'il faut lire *Moby-fick à* .contre-intrigue., dans la mesure où les passages *ennuyeux*, *boring parts*, sont «un exemple qui montre comment un jeu érotique peut venir s'incruster profondément dans l'acte même d'écriture et de lecture.. Ils constituent une serre, *Hotbouse*, où pousse, croit, prospère la pornographie. Les mots brassés dans la grande «baignoire de Constantin. melvillienne maintiennent une tension entre allégorie et littéralité, et créent entre livre et lecteur un lien tout autant *physique* que celui qui est mis en jeu dans le porno.

45 Freud éconduit par ses freudologues. *Michèle Duffau*

Antoine Berman dans son ouvrage, *L'épreuve de l'étranger*, soulève la question de «redécouvrir la place qu'occupait à l'intérieur même de la pensée de Freud, le concept de traduction comme concept opérationnel.. il veut poser la limite de ce que la réflexion classique et romantique allemande apporte et en se référant à Hölderlin, mettre en jeu .l'épreuve de l'étranger. par rapport au propre. En *ce point* si nouveau où Freud et Fliess, à l'orée du XXe siècle, éprouvent l'impossibilité de tenir un langage sur le langage d'une façon telle qu'un «mouvement» psychanalytique en résulte, écrivent jour après jour un échange brillant où se joue entre eux de façon tout à fait neuve l'épreuve de l'étrangeté de l'autre, épreuve qui emporte aujourd'hui encore chaque lecteur, chaque traducteur pris dans ce même passage, voilà les OCEP, qui revendiquent tout à la fois Berman et l'étrangeté pour justifier un forçage dans la langue d'arrivée afin de transformer ces Lettres en domaine de recherche et d'expertise dont le vocabulaire assure une «scientificité» qui n'est autre que celle du traitement moral s'abritant derrière le discours «psy., médical et non pas psychanalytique. Les «fourvoilements. (sic) de Freud, qui ne sont pas autre chose que *l'invention de la psychanalyse*, sont éconduits à la frontière.

65 Impasse sur la lettre. Freud perdu sans translation. *Mayette Viltard*

Les éditions de l'école lacanienne, par une aberration inexplicable, viennent de publier un livre de Fernand Cambon : «De quoi est fait l'inconscient». A quoi un titre aussi antifreudien peut-il prétendre ? Pourquoi renvoyer d'emblée le lecteur aux réflexes non psychanalytiques qui se donnent pour base une entification de l'inconscient ? Les incroyables inexactitudes de ce livre veulent donner «raison linguistiquement à Laplanche contre Lacan.. Il faut dire que l'auteur prend Lacan pour un traducteur de Freud... Epel a perdu ses lettres : pas de déplacement, pas de translation, pas de translittération. Homophonie ? Mot d'esprit ? Lost without translation.

81 l'intimité, un problème particulier, éminemment politique. *Anne-Marie Ringenbach*

Dans la culture gay male, les scènes d'intimité principales ont lieu dans les rues, les sex clubs, les jardins publics, les WC, autrement dit, la culture hétéronormative laisse ces scènes d'intimité dépendantes d'élaborations éphémères dans l'espace urbain. Mais dans les cultures féministes, Lauren Berlant avance le terme d'« intimités mineures, (comme Deleuze et Guattari parlent de littérature mineure) qui développent une esthétique de l'extrême pour que d'autres espaces puissent se constituer. Ainsi, l'intimité se réfère à bien plus qu'à ce qui s'appuie sur les formes prévisibles à l'intérieur du champ des institutions, de l'État, et d'un idéal de fait public : l'intimité émerge aussi de processus mobiles d'attachements non indexés à un espace concret. C'est un mouvement, une poussée qui créent des espaces autour d'eux par des pratiques : ces espaces sont produits relationnellement. Vue de cette façon large, l'intimité génère une esthétique de l'attachement (an *aesthetic of attachment*).

103 Quand Freud lisait Conrad Ferdinand Meyer. *Françoise Jandrot*

«Maintenant, je dis qu'il ne faut pas embrasser les enfants. Un baiser, ça dort et ça s'enflamme à nouveau, quand les lèvres grandissent et gonflent. Et il est et demeure vrai que le roi t'a prise une fois de mes bras, jeune parrain, et t'a pressée sur son cœur et embrassée, que ça s'entendait ! C'est que tu étais une enfant excitante et jolie».

Dans la nouvelle *Le Page de Gustave Adolphe*, ce n'est pas une bonne qui séduit un enfant, c'est un jésuite. Il détourne la petite Christine de Suède (fille de l'empereur) de sa religion, le luthéranisme. Il s'immisce comme précepteur auprès d'elle, et l'initie au rosaire. Freud confie à Fliess le plaisir de sa lecture.

117 Les fictions de Jeffrey M. Masson et les piqures du diable. *Xavier Leconte*.

J. F. Masson, immergé dans la traduction anglaise des lettres complètes de Freud à Fliess, a découvert l'affaire Emma Eckstein dans tous ses détails sanglants, et a réalisé à quel point l'abandon par Freud de la *Neurotica* était une construction après coup du freudisme. Cette construction, il l'a rendue visible par la publication des *Complete letters*, laquelle révèle aussi que la censure avait fait disparaître tous les passages postérieurs à 1897 concernant des cas de séduction sexuelle des enfants. Masson s'est ainsi retrouvé à une place de tourmenteur tourmenté, dénonçant le point de vue de l'orthodoxie freudienne, chassé des Archives Freud, pour finalement devenir un ami des chats et un ennemi de la psychanalyse.

Si, du fait de cette bagarre, Masson a bel et bien été pris au piège d'une rhétorique simpliste, il ne pouvait pas ignorer à quel point l'opposition binaire du fantasme et de la réalité était peu congruente aux méandres de l'écriture freudienne.

Médicastres et chatouilleurs de nez : les psychanalystes dans le chaudron de l'intimité Freud/Fliess

MAYETTE VILTARD

La psychanalyse socialement a une autre consistance
que les autres discours. Elle est un lien à deux.

Jacques Lacan, *La troisième*, 1er novembre 1974

Après avoir, il y a dix ans, intimé l'ordre à la revue *L'UNEBÉVUE*, de cesser de publier des traductions de Freud car « multiplier les versions françaises disponibles dérouterait le lecteur »¹, les éditions Puf font paraître, vingt-deux ans après leur parution américaine et vingt-et-un ans après leur parution allemande, les *Lettres complètes* de Freud à Fliess.

Dans les années trente, après quelques premières traductions en français, les textes freudiens ont été captés par les psychanalystes, qui en ont fait une chasse gardée. On rappellera ici ce que Lacan déclarait à Pierre Daix, en 1966, dans une interview pour les *Lettres françaises* :

1. La revue *L'Unebévue* devait s'accompagner de textes bilingues de traductions de Freud, réalisées par Christine Toutin-Thélier, Eric Legroux, et Mayette Viltard. Le premier numéro de la revue s'intitulait : *Lacan ou la raison après Freud* et s'accompagnait du texte de Freud de 1915, *"inconscient"*. A partir du numéro 10, nous avons reçu de Puf une interdiction, « pour des raisons de cohérence éditoriale et scientifique, les textes de Freud ne peuvent pas être disponibles dans plusieurs versions, ce qui dérouterait sans nul doute les lecteurs. Par contre, on pourra les trouver à un prix poche ». Le hasard a voulu que cette interdiction survienne à l'occasion du texte de Freud qui s'appelle *Une difficulté de la psychanalyse*. Nous avons alors édité sous ce titre un supplément au n°10 qui publie les péripéties cocasses de la correspondance Puf/Gallimard/Unebévue sur l'interdiction de traduire les textes de Freud en français.

Pierre DAIX — De sorte que lorsque vous dites lire Freud, vous ne demandez pas seulement une lecture de l'original et de tout l'original, mais une lecture qui saisisse le sens de l'original, le sens des mots de Freud ?

Jacques LACAN — Sachez que la France est le *seul* des grands pays civilisés à ne pas posséder une traduction complète et sérieuse de l'œuvre de Freud. La responsable de cet état de fait est au premier chef la Princesse Marie Bonaparte qui avait institué une sorte de privilège pour les traductions de Freud en français. Cette situation va-t-elle changer ? Elle a eu des conséquences graves. Elle a obturé les effets que la découverte de Freud devait avoir par le truchement du champ des Lettres qui s'est pourtant montré à plusieurs niveaux si ouvert à sa résonance : les surréalistes sans doute, mais Mauriac lui-même n'en était pas intact.

Quand on lit sous la plume d'un homme comme Gide, qui était suffisamment avisé de ces problèmes, que Freud est un imbécile de génie, on est bien forcé de dire que Gide n'a connu de Freud que des interprètes qui étaient, eux, des imbéciles sans génie'.

Nous sommes en 2008, et la situation est... pire ! Freud est désormais l'objet d'une entreprise de traduction qui ne peut que répugner aussi bien au lecteur amateur de grands textes qu'au psychanalyste.

TRADUCTEURS INNOCENTS

Quel traducteur peut soutenir qu'il produit un texte qui ne porte en rien sa propre marque ? Qui parvient à cet idéal digne de Babel de s'effacer dans son œuvre de traduction au point de compter pour rien ? Voilà bien la porte ouverte à glisser dans des falsifications sournoises puisque non revendiquées, et sous couvert d'une scientificité qui passerait la barrière des langues sans en payer le prix, grâce à la « littéralité ». Humboldt et Schleiermacher, revendiqués comme parrainage des traductions Puf de Freud, doivent trouver le breuvage amer. Produire un néologisme qui ne soit pas une facilité, une paresse, une impuissance, qui vaille comme traduction marquée « d'étrangéité » créant le texte dans l'autre langue, réclame... beaucoup. Un talent littéraire, par exemple, ce dont témoignent aujourd'hui les nouveaux traducteurs d'Elfriede Jelinek³ aux prises avec un texte qui hache menu la langue allemande. Ou bien, dans un autre registre, vingt-sept années de séminaire hebdomadaire, comme Lacan a pu le faire, afin de soutenir une position de psychanalyste liée à une lecture des textes de Freud. *L'Unebêvue*, est une nomination, en français, qui porte à sa limite le concept d'inconscient freudien *das Unbewusste*. Dépouillés de telles exigences rigoureuses, les traducteurs pufiens ont créé une « langue freudienne » qui, non seulement, n'existe pas en allemand — Freud n'a jamais prétendu détruire la langue allemande — mais qui

Mayette Viltard

2. Entretien avec Pierre Daix du 26 novembre 1966 publié dans *Les Lettres Françaises* n° 1159 du 1er au 7 décembre 1966. <http://www.weicole-lacanienne.net/pastoutlacan60.php>

3. voir Elisabeth Kargl, *Santé ! Sparte ! Clarté !* Traduire *Elfriede Jelinek*, CahierS de L'Unebêvue, Unebêvue-éditeur, Paris, 2008.

aboutit à un charabia français invraisemblable. En langue pufofreudienne, Emma Eckstein souffre de désirance, nous n'évacuons plus, nous éconduisons, nous ne fantasmons plus, nous fantasions, du verbe fantasier, et même, nous rétrofantasions. Le coitus interruptus entraîne un étrangeté psychique. L'oubliance, le désaide, l'influencement, la significativité, le déconcertement, l'apprêtement, la consciencialité, le refusement, sont des complaisances pufofreudiennes qui ne déroutent pas ces hardis glossolales.

Ajoutons à cela que les traducteurs pufiens se sont aujourd'hui attaqués, c'est le cas de le dire, à une correspondance. Ouvrir des lettres qui ne nous sont pas destinées, s'immiscer dans une correspondance sinon amoureuse, du moins intime, très intime, où l'un brale d'amitié et de tourment pour l'autre, ce n'est ni un secret ni une nouveauté de dire qu'une érotique en emporte aussi bien l'écriture que la lecture. De plus, ces lettres de Freud à Fliess sont la clef de voûte de l'invention de la psychanalyse et ont été l'objet de luttes répétées chez les psychanalystes. Par quelle aberration les éditeurs et traducteurs de cette correspondance, qui sont les mêmes que ceux des *Œuvres Complètes* de Freud en français, font-ils comme s'ils produisaient un texte intemporel, apolitique, hors école, hors partis sectaires ? S'ils ont été bouleversés, commotionnés, nous n'en saurons rien, croient-ils, leurs notes ne sont entachées d'aucun affect, ils se l'interdisent, qu'ils disent. Quelle dénégation, pour des personnes qui écrivent sur les ruines de toutes les interdictions, censures, tempêtes, exclusions, haines, qui ont accompagné la parution de cette correspondance, aussi bien dans sa première version, expurgée par Anna Freud, Ernst Kris et Marie Bonaparte, que dans la première parution des *Complete Letters*⁴, établies, traduites et commentées par Jeffrey Moussaieff Masson, il y a vingt-et-un ans. La façon dont ils évoquent en quelques lignes l'édition de Masson est un sommet d'hypocrisie, pas un mot, un silence étourdissant, sur la saga de cette édition se terminant par l'éviction de Masson, a grand fracas, de sa présidence des Archives Freud.

Nous voilà pourvus, lecteurs francophones, d'une version des textes de Freud dans laquelle les petites touches de traduction en langue pufofreudienne et les notes de premier de la classe, non pas «interprétatives»⁵ mais «explicatives»⁶ i.e. nettoyées de toute libido, produisent ce que j'appellerai un PIPAG (Produit IPA Garanti).

Plus on se veut intemporel plus on est soumis d l'air du temps

La langue PIPAG ne connaît pas la fausse monnaie, moyennant quoi, les vertueux traducteurs, sous couvert de littéralité, tirent à pleins bocks l'air du temps, celui d'un XIX^e siècle prolongé à outrance. C'est du blanchiment de vocabulaire. Deux exem-

4. S. Freud, *The Complete Letters from Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, Belknap press of Harvard University Press, 1985.

5. S. Freud, *Lettres d Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006. .Nous nous sommes interdit toute note visant à interpréter ou commenter un passage». p.11.

6. *Ibid*, p.12.

pies, parmi beaucoup d'autres : la traduction en langue P1PAG de deux termes importants chez Freud, en particulier dans ces lettres, *missbrauchen* traduit « mésuser » et *Abfuhr* traduit « éconduire ».

-Abus ou mésusage ?

Freud, au début de la correspondance, pour évoquer les divers abus sexuels sources de neurasthénie, — attentats sexuels, masturbation par *d'autres*, condom, coïtus interruptus, etc. — utilise prudemment les termes latins du XIX^e puritain, les choses sexuelles se disent en *scientia sexualis*, il parle donc d'*Abusus sexualis*'. Mais, devenant plus intime avec son ami, il passe à l'allemand, l'allemand ordinaire, commun, quotidien, et parle désormais de *mißbrauchen*. Mésuser ou abuser ? Choix de traduction. Croyant peut-être faire du littéral, réputé plus scientifique (?), les traducteurs choisissent « Mésuser » faire un MAUVAIS usage. C'est donner au *miß* allemand un poids moral qu'il n'a pas, le *miß* vient plutôt pervertir le verbe auquel il se lie, permettant ainsi de déployer un vaste choix de sens.

Abuser ? Faux-monnayeurs français, entrons en scène ! Le « ab » de ab-user vient à proprement parler, indiquer qu'il s'agit de s'écarter de l'usage, — usage réglé, modéré évidemment —, l'abus est usage excessif, il dépasse la mesure, il s'écarte de la norme, on peut être abusé, ou s'abuser soi-même, ou les deux, précisément. Car « abuser », en français, peut s'accompagner de toute l'équivoque grammaticale du *mißbrauchen* allemand. On ne conjugue pas en français, je me suis fait mésuser, je me suis laissé mésuser, on mésuse de quelque chose, de sa fortune, du corps de l'autre, il *n'y a pas d'immixtion des sujets possible*. Lorsque Freud s'offre à l'action abusive, à l'usage abusif que Fliess va faire de son nez, à cet usage étonnant de son corps, à cette chatouille forte, excessive, à cette éventualité d'un effondrement d'une moitié de joue, (qu'on pense au portrait d'Emma Ekstein, définitivement défigurée⁸), qu'il accepte la cocaïnisation des corps érectiles du nez pour éliminer sa migraine, il se laisse abuser, il se fait abuser, il est abusé, voire, il s'abuse. L'écart, l'excès ne sont-ils pas la marque même de la jouissance ?

Ab-user soulève le problème de l'innocence, et du complexe d'Œdipe supposé régler la question. L'enfant n'a pas de défense contre les chatouillements que l'adulte lui fait, des chatouillements plus ou moins abusifs, jusqu'où va la tendresse, jusqu'où vont les coups ? Où est la barrière de jouissance à ne pas franchir, Œdipe, où es-tu ? La littérature actuelle sur l'inceste⁹ accentue le débat. Qu'on lise comment l'érotique de Dorothy Allison est définitivement liée à Papa Glen¹⁰. Le débat actuel sur la séduc-

7. Sigmund Freud, *Briefe an Wilhelm Fliess*, Frankfurt-am-Main, S. Fischer, 1986, p.33.

8. J.M. Masson, Freud : *The assault on Truth*, Faber and Faber, 1984, *Le réel escamote*, Paris, Aubier, 1984, p. 218.

9. Lynda Han, « Lust for innocence », in *Homosexuality and Psychoanalysis*, Chicago and London, University of Chicago, 2001.

10. Dorothy Allison, *Bastard out of Carolina*, 1992, *Histoire de Bone*, 10/18, et « Private rituals » in High Risk, Penguin Books, 1991.

tion se trouve à la Une quotidienne des journaux, sur les pédophiles dont le président de la République française se préoccuperait tant, au point de leur construire un centre de traitement *ad hoc* et des textes juridiques iniques dans leur principe. Il faut lire Marcela Iacub et son étude des nouvelles élaborations juridiques du viol, et l'inénarrable nouvelle qu'elle écrit sur le violeur-arroseur de plantes¹¹. L'inceste serait-il présent dans l'organisation érotique de tout un chacun, laisserait-il une marque sur l'organisation psychique première, perverse ? Les débats sur la séduction et le trauma primitif enchantent Freud et Fliess, qui échangent des sous-entendus sur la petite Christine de Conrad Ferdinand Meyer. Mésusage, disent les français, la condamnation morale est là, déjà, mauvais usage, les traducteurs produisent une traduction pastorale qui continue d'appartenir aux prolongements de ce long, long, long XIXe siècle.

-Éconduire ou évacuer ?

Autre exemple : traduire *Abfuhr* par «éconduction» est d'un chic ! Autant habiller la merde d'un smoking, vais-je dire, pour user de la liberté de ton qu'a Freud quand il écrit à Fliess. Et ce n'est pas le dictionnaire qui va trancher « Éconduction » pouffait parfois être un terme intéressant si le traducteur voulait pousser la traduction vers une lecture qui interprète que dans certains cas, l'excitation n'est pas reçue, qu'elle ne franchit pas la herrière des neurones, qu'elle est détournée vers d'autres voies, qu'elle ne franchit peut-être pas un seuil, mais produire la lecture de *l'Esquisse* qui permet de soutenir ce point de vue reste à faire. L'embrouille est de toute façon déplacée, on croit que les voies d'éconduction et les voies de conduction ont la même racine, *Leitung* et *Abfuhr* cernent le traducteur en mal de littéralité. Vouloir, de plus, traduire systématiquement *abfuhr* par « éconduire » produit de nombreux contresens et trahit l'esprit du texte. On ne va pas dire qu'en mai 68, les étudiants ont été « éconduits » de la Sorbonne, ils ont été « évacués ». Autrement dit, ils campaient à l'intérieur, et cette chienlit n'était pas spécialement disposée à sortir. Freud en élaborant une économie de quantité et une dynamique de flux, utilise des mots comme : quantité, stase, accumulation d'excitation, force, flux, barrages, écoulement, décharge, évacuation, etc. Ces mots français ont des connotations libidinales proches du vocabulaire allemand de Freud. Chaque fois que Freud parle d'évacuation — de l'excitation —, on entend en même temps les connotations les plus ordinaires du mot, l'évacuation, la vidange, la purge, les laxatifs, et tous autres mots composés relatifs au contenu intestinal, etc.. «Éconduire la merde» est une absurdité. Freud décrit lyriquement à Fliess la merde de Martha, il tente de construire une *drehhologie* « merdologie », et il préfacera plus tard l'ouvrage de John Gregory Bourke *Scatologic Rites of Ali Nations*, et se référera crûment aux preuves d'autopsie des enfants abusés sexuellement que Brouardel montrait quand Freud suivait son enseignement à Paris, parallèlement à l'enseignement de Charcot.

11. Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel*, Paris, Epel, et Flammarion, et *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?* Flammarion 2002.

Sectarisme incroyable, pas une seule fois ne sont cités dans cette traduction des *Lettres* de Freud, les débats de traduction des termes freudiens en français qui ont animé le séminaire de Lacan pendant vingt-sept ans et qui sont prédominants sur la scène française de la psychanalyse! Les index de noms sont toujours très parlants. Des psychanalystes ou auteurs référencés comme concernés par la traduction des textes de Freud en français, sont cités Porge six occurrences, Le Rider 4, Laplanche 3, Anzieu 3, Granoff 2, Brès 1, Guir 1, O. Mannoni 1, Lacan 0. En fait, Lacan est cité une fois, p.14, comme ayant précédé Mannoni, mais il est évacué de l'index, c'est une technique qui a fait ses preuves, les tables, les index, créent des tableaux de connaissance différents des connaissances prises dans la syntaxe.

LA PSYCHANALYSE SERAIT-ELLE UNE ÉROTOLOGIE DU XIX^e SIÈCLE ?

Dans son livre, *L'irrésistible ascension du pervers*¹², grâce à une étude approfondie de textes français de littérature, psychiatrie et psychopathologie, Vernon Rosario, montre qu'il y a eu, au cours de ce qu'il appelle le long XIX^e siècle, — de la fin du XVIII^e jusqu'à fin de la guerre 14-18 — l'émergence de quatre questions : la masturbation, l'érotomanie, l'homosexualité, et le fétichisme. On reconnaît là des thèmes favoris des échanges entre Freud et Fliess. Rosario note que plus largement, et dans toute l'Europe, on peut voir se former, dans l'émergence de l'érotisme moderne, la notion d'une subjectivité individualiste, se développer les affaires médico-légales, les rivalités nationales «sexualisées», (les français passant pour érotiquement dangereux pour les allemands par exemple), et la culture de masse. Peu à peu, ces quatre entités érotiques, masturbation, érotomanie, homosexualité, fétichisme sont rassemblées dans ce que ce XIX^e siècle nomme «une sexualité perverse», quatre aspects d'un seul phénomène *morbidement médicalisé construit*, et que Rosario appelle de façon très intéressante : *l'imagination érotique*.

L'érudition de Rosario, psychiatre gay américain, qui allie tout autant les textes allemands et français à partir du XVIII^e siècle, que les textes américains les plus récents des *Queer Studies*, en passant par les principaux tenants de ladite quoique disparate *French theory*, Foucault, Deleuze, Derrida, entre autres auteurs, ne laisse planer aucun doute : l'invention de la psychanalyse par Freud s'est faite dans le creuset de cette érotologie XIX^e siècle. Oui, Freud et Fliess, ces deux médecins, tous deux à leur manière à la pointe des recherches médicales de leur temps, ont développé, dans leurs échanges, une formidable imagination érotique. Avec sa « découverte » de l'interprétation des rêves, Freud a inventé que la pulsion sexuelle n'est pas connectée à l'objet, et que la jouissance est affaire de langage parlé par un corps vivant. Une révolution dans l'érotologie moderne, mais tout autant soumise, comme les révolutions, aux recouvrements étouffants des discours courants.

12. V. Rosario, *The erotic imagination: Drench histories of perversity*, 1997, *L'irrésistible ascension du pervers, entre littérature et psychiatrie*, traduit par Guy Le Gaufey, Paris, Epel, 2000.

Le plus courant des discours courants du XIXe siècle est celui de la famille. Et la famille Freud a pesé de son poids pour obscurcir la découverte freudienne et son lien étroit avec la construction de la perversion comme phénomène morbide médicalisé. Marie Bonaparte souhaitait une version non expurgée de l'édition des *Lettres à Fliess*. Ernst Kris était aux ordres d'Anna Freud, et Anna Freud était aux prises avec ses frères. Or, Martin, et Ernst Freud en tant qu'exécuteur testamentaire, et pour des raisons différentes semble-t-il, étaient absolument opposés à la publication des lettres, même expurgées, jugeant qu'elles alimenteraient des biographes peu scrupuleux et amateurs de sensationnel. Ils considéraient que les débats et difficultés personnelles de Freud, que ce soit sur la perversion ou la merdologie ou autre sujet, étaient sans intérêt pour l'étude scientifique de la psychanalyse. Anna, elle, était réticente à publier. La question n'occupe malheureusement que quelques lignes dans l'épais ouvrage qu'Elizabeth Young-Bruehl consacre à Anna Freud. E. Young Bruehl a le mérite, toutefois, de nous produire un petit fragment, — qu'elle censure, quel dommage —, de lettre inédite d'Anna à Ernst Kris, dans lequel Anna parle de la position de Martin :

Qu'ai-je à répondre à cela ? Je pense qu'il a raison 1...1 Nous étions déjà d'accord pour ne pas inclure tout pour la période pendant laquelle les fantasmes de perversion apparaissent comme la préparation à la théorie de la sexualité infantile. Mais nous avons probablement laissé trop de choses I...1 En tout cas, nous devrions éviter de distraire le lecteur du développement de la réflexion par les éléments sensationnels. L'incroyable, c'est — comme je le remarque avec mes frères et sœurs¹³ — que la perversion est encore considérée comme une chose sensationnelle¹⁴.

Ainsi, les débats sur la perversité et la séduction infantiles, dans leurs liens avec la construction médicale de la perversion, intimement indissociables, bien sûr, des problèmes, fantasmes, et divagations érotiques *des* deux protagonistes de la correspondance, points de jouissance dans l'échange entre les deux amis, furent mis sous le boisseau.

La vivacité, la chance de la psychanalyse est aujourd'hui portée par *les gay and lesbian studies*, les associations diverses de LGBT, les *queer studies* d'une façon plus large, qui mènent un débat fort et érudit « contre » l'immense nappes de moralisme qui s'étend maintenant sur « les psys ». Si l'on refuse ces interlocuteurs de choix, si on néglige le débat qui est actuellement une des bases de l'opposition d'un certain courant gay à la psychanalyse¹⁵, débat qui nécessite d'analyser en quoi l'invention freudienne est dépendante de cette formation morbide médicalisée que le XIXe siècle a appelé perversion, on se condamne à admettre de fait cette construction et à en laisser imprégner sa pratique à son insu. Si l'on se croit indemne de cette gigantesque

13. Tournure incluant un pluriel bien bizarre puisque Sophie est décédée.

14. Lettre d'Anna Freud à Ernst Kris, 11 février 1947, in E. Young-Bruehl, Anna Freud, 19881 Payot, 1991, p. 279

15. voir par exemple les derniers ouvrages de Didier Eribon.

construction XIX^e qui fait qu'on ne peut plus ouvrir un journal sans y trouver un «psy» fustigeant le pédophile du jour, le risque est grand de prodiguer un soin moral qui ne dit pas son nom sous couleur de modernité. Qui, à l'heure des procès d'Angers, ose dire le quart de ce que disait Freud il y a plus d'un siècle ? Dire comment les enfants sont dynamiquement, joyeusement, effrontément séducteurs, dans l'étroite famille « incestueusement saturée » comme dit Michel Foucault, de notre vingtième siècle ? Plus la médecine devient hyperscientifique et ne se préoccupe que de gènes, cellules, virus, tissus, ondes, images vidéo, etc., plus le discours médical s'installe chez les psys, on soigne tout, car nous sommes tous malades, le discours victimologique fait ses ravages, le viol est devenu psychique, l'intention est coupable, on l'appelle harcèlement, et l'État, désormais, veille sur nous, tous mineurs psychiques, à la merci du premier pervers — adulte, ça va sans dire — venu.

Alors..., qui a allumé la mèche de la bombe, celle qui a éclaté dans l'univers silencieux, fermé, et pourrissant des Archives Freud ? On connaissait Braque-le-patron, Joyce-le-symptôme, désormais il faudra compter avec Jeff rey Masson-le-crazy. Fortement aidé par son ennemi et collègue Peter Swales, le crazy des crazies. Mais rendons justice à Anna Freud, la jeune fille Anna. Elle n'avait pas craint de faire état, de façon reconnaissable pour le public des psychanalystes de Vienne, de son propre cas dans sa conférence d'admission en 1922 à la Société Internationale psychanalytique de Vienne *Fantasmes de fustigation et rêves diurnes*¹⁶, et répondre ainsi à son père, lequel avait publié en 1919 *Un enfant est battu, contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles*, dévoilant, de façon non moins reconnaissable, une part de la psychanalyse que sa fille faisait avec lui. Anna a ouvert grand, pour Masson, les armoires de Maresfield Gardens.

On connaît la suite. En accomplissant méticuleusement et savamment le gigantesque travail d'établissement du texte de ces lettres, en échangeant avec tous ceux qui pouvaient l'aider, par leurs compétences ou leurs témoignages, à établir le texte en allemand, en fouillant les armoires, les caisses, les tiroirs, les rayons des bibliothèques privées et publiques, Masson est tombé dans le chaudron de l'érotique brillante de cette correspondance et il s'est littéralement «mis à parler» comme un «inspiré» qui « parle en langues». EIPA a été incapable de traiter correctement ce qui se passait et de reprendre à la racine ce que Masson, tel un incendiaire, se mettait à raconter, aussi bien dans ses notes « narratives », comme les appellent les traducteurs pufiens, que dans ses conférences. Il allait partout, en ameutant les psychanalystes endormis : non, la question de la séduction n'était pas tout entière réglée parla question du fantasme, oui, le problème de la perversion embrasait chaque ligne écrite par Freud. Peine per-

16. Publié pour la première fois en français in *Féminité, Mascarade*, Seuil, 1994, et resté lettre morte à ce jour. Même les psychanalystes les plus érudits accueillent le fait qu'Anna soit le cas freudien de la perversion, comme Dora celui de l'hystérie ou l'Homme aux rats celui de l'obsession, avec effarement, puis doute : «Mais... c'est prouvé, ça ?» ! C'est tellement crazy !

due, Eissler et Miss Freud ont repris leurs esprits. Président des Archives Freud, hier encensé, Masson s'est fait chasser comme un imposteur et on lui a enfoncé dans la gorge le brûlot pour l'éteindre'.

Masson a eu alors l'espoir¹⁶ que les lacaniens admettraient qu'il soulevait un problème psychanalytique important. Mais sa tournée française n'a trouvé que l'ennui des lacaniens français, un instant émoustillés par le déchaînement ahurissant de l'IPA, mais pas davantage enclins à remettre sur le métier cette vieille lune de la séduction infantile. Fantasme ! Pas trauma ! Refoulement ! Masson s'est heurté à des mots d'ordre, à une langue de bois, pas trace d'une publication française pour accorder véritablement de l'intérêt à cette correspondance enfin publiée *in extenso*, ça n'a pas pris¹⁹. Il a même fallu attendre vingt-et-un ans pour que les *Complete Letters* soient traduites en étant soigneusement expurgées de toute trace du travail de Masson ! Les traducteurs pufiens français ont peaufiné ce que les éditeurs allemands avaient commencé, ils ont découpé au scalpel, dans les notes de Masson, ce qui était « informatif », pour le garder, mais sans dire d'où ça venait²⁰ parce que « ça surchargerait l'appareil critique ». Tout ce qu'ils ont jugé « narratif », ils l'ont jeté. Or, Masson, dans ses « narrations », indique toujours ses références textuelles, on peut très bien suivre son chemin, et voir sur quoi il fait porter sa propre interprétation. Dans ses livres, il donnait également de très nombreuses citations de textes inconnus à l'époque, qui lui permettaient de mettre en évidence ce qui était et reste encore aujourd'hui, négligé. On connaît le passage de Freud chez Charcot, on ne connaît pas sa fréquentation de la morgue à Paris, son intérêt pour les crimes et abus sexuels des enfants. On ne tient pas compte qu'Emma Ekstein est la première psychanalyste formée par Freud. Les hypothèses de Masson sur *La confusion des langues*, de Ferenczi, sont largement restées en plan.

Quand un problème n'est pas traité, il insiste follement dans les marges. Peter Swales-Supercrazy s'est chargé de la version feuilleton pipol : Freud a couché avec sa belle-soeur, elle a avorté, Fliess n'était intéressé que par les abus sexuels sur les enfants, son fils en a témoigné, il en a été victime, Freud sniffait tellement de cocaïne que Fliess a eu peur qu'il l'assassine en le poussant dans un précipice, etc. Pour dire le niveau atteint dans le déchaînement, Swales a pu envoyer à une historienne allemande, des laxatifs, et à une autre, américaine, un produit pour douche vaginale avec pour prescription, de s'en rincer la bouche...

17. On lira avec grand bénéfice, Janet Malcolm, *Tempae aux Archives Freud, 119841* Paris, Puf, 1986.

18. J.M. Masson, *Le réel escamoté*, op. cit., préface à l'édition française.

19. Surnage un article dans le *Livre noir de la psychanalyse, vivre, penser, et aller mieux sans Freud*, 10/18, 2005.

20. Sans dire d'où ça venait quand cela venait directement de Masson. Selon l'index, Masson compte 22 notes rescapées quoique tronquées, sur plus de 1000 (je ne les ai pas comptées exactement) rédigées dans l'édition américaine et sans dire l'énorme travail de recollection des informations que Masson a réalise. « Nous nous sommes interdit toute note visant à interpréter ou commenter un passage en renvoyant au besoin à Jones (1953, 1958), Schur (1972), Hirschmüller (1978), Sulloway (1979), Anzieu (1988) », écrivent les traducteurs, p. 11. La liste est close.

L'autre versant du pipol, celui de la morale populiste, c'est la France qui en a eu récemment le joyeux apanage avec la publication du *Livre noir de la psychanalyse, vivre, penser et aller mieux sans Freud*²¹, un morceau de choix. Ce recueil multiplie les anecdotes qui relient les textes psychanalytiques à leur contexte, à la vie des auteurs, Freud principalement, et quelques autres, Bettelheim, Lacan, anecdotes déjà connues, mais laissées en jachère par les psychanalystes. On ne savait pas que les psychanalystes avaient des problèmes, et même des problèmes sexuels, s'étonnent certains auteurs du *Livre noir*. Pourquoi s'appesantir de façon malsaine sur des questions de sexe, alors que ce qui est indiqué pour remédier à ces choses-là est bref et robuste, quand on a mal aux dents on va chez le dentiste, quand on a des problèmes de sexe, on va chez le sexologue²². Qu'est-ce qu'un sexologue ? C'est un sexologue. Un point c'est tout. Sur la question de l'argent, les auteurs sont davantage prolixes, la psychanalyse est un filon en or, le lucre est partout. Swales fournit un de ses écrits les plus sobres, si l'on peut dire, qu'il appelle « conte moral »²³, facile à résumer : Freud n'aimait pas ses patients, il n'aimait que l'argent ! Quant au mensonge, véritable face cachée du psychanalyste²⁴, dissimulateur chronique, il fait de la psychanalyse ce qu'elle est : une escroquerie²⁵, Freud n'était pas un homme honorable'. Reste Lacan... le pire, il promeut la glorification du désir et de la jouissance²⁷. En conclusion, alléluia, il y a une vie après Freud, comme le dit le titre, on peut apprendre à s'accepter mutuellement²⁸ grâce aux TCC, non, pas les Toutes Conneries Confondues, les Thérapies Cognitives Comportementales. L'obscurantisme populiste joue à plein. Quel est le point commun de la plupart des auteurs (*la plupart* des auteurs car ce livre noir offre la catégorie des *Malgré eux*) ? Ils se montrent incapables de mettre en jeu que l'anecdote qu'ils dénoncent est la façon dont ils s'insèrent eux-mêmes dans la difficulté de la théorie freudienne. Ils appellent un chat, un chat ! Ni logique, ni métaphore, si on leur disait que le deuxième chat n'est pas comme le premier, qui d'ailleurs fait peut-être ouah ouah... Pas même question d'évoquer du hors-sujet, un chat noir que j'ai bien connu et qui miaulait « Lin Piao »... N'admettant pas ces considérations élémentaires concernant l'être parlant que nous sommes, ce recueil produit un discours moral dénonciateur, des plus simplistes, des plus connus, celui du berger médical qui sauve les brebis malades. Un berger d'airain, sans tricherie, sans histoire, sans libido, sans rien du tout, le camp n'est pas loin. Alors que les ombreux psychanalystes...

21. *Le livre noir...*, *op. cit.*

22. *Ibid*, p. 947.

23. P. Swales, « Freud, lucre et abus de faiblesse », *op. cit.*, p. 163.

24. *Ibid*, p. 61.

25. *Ibid*, p. 114.

26. *Ibid*, p. 389.

27. *Ibid*, p. 259.

28. *Ibid*, p. 944.

On s'amuse, c'est toujours distrayant de lire que Freud se shootait, qu'il aimait sa belle-soeur, toujours rigolo de feuilleter *Voici*, Cécilia en Prada, Sarkozy en Ralph Lauren, Carla en short, en train de faire leurs évaluations cognitives sous les cocotiers. Mais le problème est de réussir à en tenir compte, puisque tout cela est politique et participe d'une construction contextuelle dans laquelle la psychanalyse fraye sa voie et à laquelle elle est attachée. Les anecdotes libertines sont précieuses, ce sont les chiens écrasés de la psychanalyse, ses faits divers. Et la difficulté est bien là, comment le psychanalyste peut-il être à la hauteur du fait divers ? Le fait divers a la peau dure, la rumeur court, chassez le basset noir de l'histoire, il revient, il faut bien que la sorcière s'en mêle.

Ah ! *politique*

Les queer américains rappellent que les féministes noires, les premières, dans les années soixante, puis Lacan, un peu plus tard, dans les années soixante-dix, ont contribué à faire savoir que « le personnel est politique ». Les récits issus des cuisines noires, tout comme les paroles des analysants, sont politiques, immergés dans le corps du langage. Jusqu'où, comment, une pratique, un texte, deviennent-ils une façon de déplacer ce qui est dit, et dans ce déplacement, peuvent-ils soutenir leur propre poids d'abjection ?

Les très sérieux traducteurs pufiens croyaient sans doute être débarrassés, grâce à leur évacuation soigneuse des salissures narratives de Masson — restées confinées en anglais depuis vingt ans dans les bibliothèques silencieuses —, de tout débordement libidinal provoqué par cette *Correspondance*. Masson, désormais, coulait des jours heureux en publiant des best-sellers sur la psychologie animale, rien à craindre de ce côté²⁹, et Swales, toujours animé, était plutôt déconsidéré ; bref, la science allait pouvoir parler dans le calme apolitique et la sérénité asexuée.

C'était compter sans le LIT.

Lit, *litter*, littéral, littérature, *lituraterre*, littérales paquerettes, que font un homme et une femme dans un lit, je vous le demande. Et voilà la presse allemande, *Frankfurter Rundschau*, septembre 2006, américaine *American Imago*, *New York Times*, *San Francisco Chronicle*, décembre 2006, française, *Nouvel Observateur* janvier et février 2007, en train de faire de la clinique, au chevet du lit d'une chambre de l'hôtel Schweizerhaus. « Sexe mensonge et libido », titre le *Nouvel Obs*, dopant ses ventes. Le délit ? Le lit. De lit à lit c'est l'Italie, dixit Ferenczi. Le DOCUMENT révélé par le sociologue allemand Franz Maciejewski est une page d'un registre d'hôtel suisse, le Schweizerhaus, à Maloja. Le 13 août 1898, en voyage avec Minna sa belle-soeur, en

29. Erreur ! Masson continue, mais il reste bâillonné. Qu'il s'occupe de ses chiens. Pourtant, il a publié en 2003 une postface à *The Assault on Truth*, Ballantine books, dans laquelle il discute de ses erreurs, en particulier du fait d'avoir négligé que pour Freud, dans le traumatisme de la séduction, c'est la représentation *refoulée* qui est porteuse de Symptôme, pas l'acte de séduction en lui-même.

face de la «chambre 11», Freud a écrit : «Dr. Sigm. Freud und Frau, Vienne». Bigame, Freud ? Y'a un doute. Il faut lever le doute : voilà la photo du lit. Ah ! Deux lits ! Regardons mieux, observons, évaluons, concluons, la preuve est sous nos yeux : les lits sont très rapprochés ! En voilà une archive ! Le propriétaire de l'hôtel dit qu'il y a 125 ans, c'était à peu près pareil. La seule rectification à faire, c'est que la chambre 9 était à l'époque la chambre 11. Y'a plus de doute. Swales voit son blason redoré, voilà longtemps qu'il l'avait dit !

Aucun document n'offre, telle quelle, une lecture de l'enthousiasme qui anime les lettres de Freud pendant son voyage avec Minna dans les Grisons³⁰, sur les traces de Conrad Ferdinand Meyer. Meyer, auquel Fliess a initié Freud, écrivait de si belles choses perverses sur l'amour des hommes pour leurs belles-soeurs, des ascètes pour les nymphes, des moines pour les petites filles, des frères pour leurs soeurs. Lacan a fait une petite tentative de rapprocher «l'affaire Freud-Minna» de celle qui unissait Sade à sa belle-soeur, mais n'a pas été bien loin sur les rapports de la sororité et de la conjugalité. *L'après-midi d'un faune* est bien plus extraordinaire, benêt de faune, qui veut posséder les deux nymphes, et ne voit pas qu'il besogne pour que l'une s'allume aux feux de l'autre et que les deux lui échappent... Freud disait «tout» à Fliess, du moins pendant quelques années, cela met le feu, aux poudres, aux joues... Les détracteurs de la psychanalyse ne s'y trompent pas, ils font sonner le tocsin ! Et voilà que l'actualité *pipol* la plus inattendue d'un Freud pommo accompagne aujourd'hui la parution des *Lettres complètes* si soigneusement expurgées de tout commentaire «libidineux», c'est trop beau ! Vive la lecture *dirty* pour ces traducteurs sans affects qui écrivent sans broncher : «Lindex des matières, à l'image des lettres de Freud, mêle le théorique, le clinique et le privé»³¹.

Pourquoi chasser Emma Eckstein de l'édition des Lettres Complètes ?

Puisque la correspondance est désormais complète, on pourrait penser que le problème de la censure est dépassé. Le caviardage des lettres de Freud par Kris, Bonaparte, Anna Freud, qui avaient tronqué presque toute l'année 1895 dans la première édition, la fameuse *Naissance de la psychanalyse*, concernait, on le sait, Emma Eckstein. Nous pouvons maintenant lire en français à quel point Emma a participé de l'intimité des deux hommes, comment l'intervention chirurgicale s'est faite «à trois» puisque, Freud et Emma se sont fait «opérer» le nez par Fliess le même jour, Freud sans conséquences physiques, Emma avec la moitié du visage définitivement effondré, comme le prouvent les photos postérieures à l'opération. De plus, les lettres d'Eckstein à Freud publiées par Masson¹² ont montré qu'elle échangeait, de façon ser-

30. Mayette Viltard, in *Follement extravagant, le psychanalyste, un cas de nymphe*, *runebévée* n°19, Unebévée éditeur.

31. *Lettres d Wilhelm Fliess*, «Remarques sur la présente édition française», Françoise Kahn et François Robert, *op. cit.*, p. 12.

32. J.M. Masson, *Le réel escamoté*, *op. cit.*, pp. 205-221.

rée, avec Freud, sur la psychanalyse et les théories sexuelles, et qu'elle a été la première psychanalyste, après Freud, à recevoir des patients. En cette année 1895, la question de la séduction battait son plein dans les lettres de Freud. Mais comme la censure avait supprimé la quasi totalité des lettres de l'année, le fameux manuscrit dit de *l'Esquisse*, un des envois majeurs de Freud à Fliess cette année-là, ne pouvait trouver sa place dans l'édition « princeps » de ces lettres. On a donc vu naître, publié à part, à la suite de la correspondance, un texte isolé, baptisé par les éditeurs *Esquisse pour une psychologie scientifique*.

Surprise : les traducteurs pufiens reproduisent la chose. Pourquoi ? « Pour suivre l'édition princeps » disent-ils. C'est exact, ils reproduisent la censure. Quelle importance puisqu'ils se veulent réguliers, le texte est retraduit, et trouve un nouveau nom, *Projet pour une psychologie*, nous pourrions être en confiance, nos critiques étant des vétilles provenant de maniaques de la traduction. Sauf que... cette édition anachronique rend difficile de lier le cas Emma qui occupe un tiers de *l'Esquisse*, à Emma Eckstein, l'Emma de 1895. Si on remet à sa place ce manuscrit, on constate qu'il s'insère dans le débat entre les deux amis, comme tous les autres manuscrits que Freud envoyait régulièrement à Fliess. Chassée de la correspondance, Emma, qui est un point d'ancrage actif du débat sur la séduction, est évacuée du tableau, elle devient une illustration sandwich entre deux chapitres théoriques de *l'Esquisse*. On est loin de Freud s'évanouissant, ou presque, devant la fameuse compresse. Discrètement, mais sûrement, se perpétue le couvercle mis sur la question de la séduction.

Une thèse sous-jacente à la censure, celle de l'auto-analyse.

Pourquoi les éditeurs-traducteurs suivent-ils l'édition qu'ils appellent *princeps* ? Sans doute parce qu'ils en partagent l'interprétation « princeps », « princeps » voulant dire IPA. C'est ce qu'on peut lire dans l'introduction de François Robert. Ernst Kris, cheville ouvrière de la première édition des *Lettres*, refusait à Fliess un rôle dans l'invention de la psychanalyse, et avait donc imposé un titre : *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, en 1950, à Imago Publishing, traduit *Naissance de la psychanalyse* aux Puf. En titrant, *Lettres de Freud à Fliess*, les traducteurs pufiens estiment qu'ils restaurent la place de Fliess dans la naissance de la psychanalyse. Oui, mais laquelle ? La gymnastique du traducteur François Robert, dans son introduction, est toute en souplesse. Il réussit à dire, p. 14 que « Freud met Fliess dans la position de ce que Octave Mannoni dans son célèbre article (1968) nommait après Lacan le « sujet supposé savoir ». Mais la phrase suivante est le contraire de ce qu'écrit Lacan, E Robert écrit que Freud prêtait à Fliess un savoir biologique, alors que Lacan, comme on le verra ci-dessous, développe le subtil point de vue que Freud se défend difficilement du savoir de ce médocastre... Comme la doxa de PIPA, François Robert considère que les origines de l'analyse se trouvent dans ce qui n'a pas été entièrement analysé par Freud, sa position transférentielle de malade hystérique envers Fliess, et dans le diagnostic de Fliess comme paranoïaque. Simultanément, il adopte qu'il y a deux formes de transfert, transfert amoureux, l'homosexualité passive que Freud auto-analysera

Médocastres et
chatouilleurs de nez

tardivement, et le « transfert de savoir » — qui lui fait évoquer la complicité INTELLECTUELLE entre les deux hommes (p. 17). En somme, il ne pas mélange pas «le savoir» et les tripotages de nez qui saignent à pleins tuyaux. De fait, il reprend la thèse de Kris pour évoquer que Fliess avait un rôle, non pas dans l'invention, l'invention appartient à Freud, mais dans la « CONCEPTION » de la psychanalyse, tout en mettant des guillemets à « conception ». On pourrait croire qu'avec ces guillemets, il n'est pas dupe de ce retour du refoulé, six cent pages qui ne parlent que de conception, et période 28 et période 23, et saignements, et organes génitaux et le nez, et avoir une fille, et avoir un garçon, et Robert, et Anna, et Minna, et Martha, et ligature des canaux déférents, et tout, et tout, voilà : Fliess a un rôle dans la «conception»³³. Mais continuons, que fait Fliess : il engendre, dit François Robert (p.21), cette fois sans guillemets : avec Emma, Fliess a un «accident», qui engendre, *chez Freud*, un complexe fliesséen. On ne sait pas ce que c'est, mais ça prend « longtemps à liquider », en tout cas, plus de neuf mois. C'est pathologique, Freud souffre, mais il réussit, il y a deux sexualités, la sexualité perverse et infantile de Freud, la sexualité instinctuelle et reproductrice de Fliess. Et François Robert conclut par une thèse mal digérée de lacanisme indigent : Fliess n'a rien retenu du savoir de Freud sur l'inconscient (p. 26). Lacan soutient tout autre chose dans «La proposition du 9 octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'École», le savoir de l'inconscient, Fliess le mettait en jeu, comme « médicastre » et comme « chatouilleur de nez ».

Le chaudron de l'intimité

Mayette Viltard

Qu'arrive-t-il à ceux qui tombent dans le chaudron de l'intimité Fr/F1 ? Ou bien, ils se considèrent indemnes, ils ont pris les pincettes scientifiques *ad hoc*, et accessoirement une lance à incendie, ou bien, comme Swales, comme Masson, comme les auteurs du *Livre noir*, ils sont pris d'une certitude, ils se mettent à ouvrir follement la bouche, ils sont gagnés par un savoir avec lequel ils ne parviennent pas à traiter. Une question diabolique surgit, celle de la séduction, sexe et argent prennent le devant de la scène, un fracas se déclenche, et la question est évacuée. Ce faisant, l'érotique analytique prise dans l'imagination érotique issue du XIXe siècle est rejetée, et l'ouverture des questions sur la perversité qui président à l'invention de la psychanalyse par Freud se referme immédiatement.

De nombreux points soulevés par les interprétations critiques de la psychanalyse qu'on rencontre dans les *queer studies* ont tout leur intérêt, car ils reprennent de Foucault la thèse que la psychanalyse est une pastorale, (généralisant ainsi le mot de

33. Le 25 mai 1895, pendant que *Martha* est enceinte d'Anna et qu'Emma refuse à nouveau de marcher après son aventure nasale, Fliess, parce qu'il aurait résolu la question de la conception, *fait* pousser des «cris» à Freud, Freud «brille» de curiosité. Après des descriptions détaillées de ses suppressions nasales, Freud lui écrit, dans la lettre suivante, que ses travaux sont moins avancés que ceux de son ami, s'il en parlait, ce serait «comme envoyer au bal un foetus-fille de six mois», «je t'aime à cause de ta bonté»...

Lacan qui en 1960, fustige ainsi la psychanalyse américaine et une certaine psychanalyse française). On peut refuser leurs lectures sévères de Freud et de Lacan en arguant que ce sont des lectures rapides et psychosociales des textes, mais on néglige alors qu'ils mettent en lumière très justement les points de glissements du discours des «psys» d'aujourd'hui, freudiens ou lacaniens vers un discours de traitement moral : les pervers sont, au mieux, des sous-développés prégénitaux en attente de névrose, pour ceux qui souhaitent être soignés et atteindre le stade génital, ou bien des psychopathes prosélytes qui vont anéantir le genre humain par défaut de reproduction. La loi symbolique doit leur être infligée et le manque doit devenir leur bréviaire, c'est structurellement défini.

Toutefois, le langage rattrape ceux qui pensent s'en extraire, chez les *queer* comme chez les *straight*. François Cusset met en exergue de son livre passionnant, *Queer critics*, une phrase de Félix Guattari « Toute sémiotisation en rupture implique une sexualisation en rupture »³⁴.

Et en effet, quoi de plus subversif, contre la fixité d'un corpus, son pouvoir, son esprit de sérieux, sa domination politique, institutionnelle, sociale, que de falsifier ses cas et pervertir ses termes ? Freud, inventeur de psychanalyse mineure, parlait dirty, on ne l'oublie que trop. Faire un exposé scientifique pas assez travaillé, on vient de le voir, c'est, dit-il, emmener au bal un fœtus-fille de six mois, la cure analytique d'une femme hystérique est comme une course de lévriers³⁵ dont le prix consiste en un chapelet de saucisse, si l'analyste fait un faux-pas par rapport à l'amour de transfert, il est comme le farceur qui jette au milieu de la course une saucisse unique, voilà les chiens qui se précipitent sur la saucisse unique et oublient et la course, et le chapelet promis au vainqueur... Ne parlons pas de ses commentaires dans *L'interprétation du rêve*, son évocation de la parution de ses œuvres comme dissection publique de son arrièretrein, ou de la dame qui pue dans le train, etc. Parler dirty permet d'utiliser une autre sorte de vocabulaire, d'autres références, et le texte est déplacé. Les exercices de lecture perverse que François Cusset fait dans son livre, sur le sofa de Crébillon, ou sur Don Juan, par exemple, sont parlants. Si on dit que Don Juan est une chochette, voilà la polysémie qui vient se mettre dans les brèches du discours straight. C'est une arme discrète, l'émetteur en porte lui-même son poids d'abjection et reçoit l'insulte ou le discrédit en retour, une arme de solitude et qui pourtant nécessite l'amitié de quelques autres.

Lacan a régulièrement utilisé ce déplacement, la Marie avait passé sa serpillière dans tous les recoins d'Edgar Poe, Freud n'avait pas gagné le gros lot avec sa morue, les homos allaient bientôt demander une analyse parce qu'ils ne pédalaient plus normalement, le vagin denté était une curieuse appellation pour cet endroit plutôt molluscal, etc. On n'y a souvent vu que l'expression d'un dandysme homophobe, ou d'un

34. François Cusset, *Queer critics. La littérature française déshabillée par ses homos-lecteurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002,

35. S. Freud, « Observations sur l'amour de transfert », in *La technique analytique*, trad. Anne Berman, Paris, Puf, p. 129

orgueil aigri, etc., les insultes n'ont pas manqué, alors que ce qui était négligé, ou refusé, manifestait la fonction de ce *talk dirty*³⁶. François Cusset termine son livre sur la limite, voire l'impasse des lectures perverses lorsqu'elles sont appliquées à autre chose qu'à soi-même, lorsqu'elles sont un exercice littéraire, par exemple, devenant alors «un discours sur», un discours sur le sexe, en l'occurrence, transformant le lecteur en voyeur.

Comment peut-on être concerné par la lecture des *Lettres de Freud à Fliess* sans être réduits à des lecteurs-voyeurs émoustillés, ou choqués, et dans les deux cas, renvoyant l'abjection à leurs auteurs ? C'est l'enjeu posé par Lacan par son opération de nomination de Fliess, «médicastre» et «chatouilleur de nez», mettant ainsi cette correspondance Freud/Fliess dans une place capitale pour qui devient psychanalyste, hier comme aujourd'hui.

MÉDICASTRE ET CHATOUILLEUR DE NEZ

Rappelons qu'au début³⁷ de 1967, Octave Mannoni avait fait un exposé à l'hôpital Sainte Anne, sur « l'analyse originelle », et en juin, avait fait paraître le texte³⁸ «l'analyse originelle» dans la revue de Sartre, les *Temps modernes*, n° 253. Ceci avait lieu pendant que Lacan élaborait, dans son séminaire de 1966-67 *La logique du fantasme*³⁹, les bases de ce qu'il nomme l'acte analytique l'année suivante.

Le texte de juin d'Octave Mannoni pousse Lacan dans ses retranchements. Lacan produit la formidable intervention du 9 octobre 1967, sur le psychanalyste de l'école, dans laquelle il condense, en formules souvent fulgurantes, ce qu'il a élaboré jusque-là, et que Mannoni l'oblige à radicaliser. Lacan pouvait-il accepter la thèse d'une analyse originelle ? La question du rapport de chaque analyste à Freud ne pouvait désormais rester sans réponse. De plus, le fait que le texte paraisse « chez Sartre » contraignait Lacan à préciser ce que, depuis 1964, il élaborait, à savoir que ce qu'il forgeait à propos du moteur du transfert, et qu'il appelait le sujet supposé savoir, venait en droite ligne de sa prise de position «contre» le cogito, et dont il découlait un refus de l'intersubjectivité.

Voilà ce qui est dit dans la version parlée d'octobre :

Mayette Viltard

36. Outre Georges Bataille, que Marie-I-Léïlène Sourcier me pardonne d'utiliser son terme pour ce zapping à l'envers...

37. C'est dans son second article intitulé «l'analyse originelle (suite)» in *Un commencement qui n'en finit pas*, Paris, Seuil, 1980, qu'Octave Mannoni donne cette indication de «début 1967» (p. 13). Sans doute cet exposé à Sainte Anne est-il contemporain de ses échanges avec François Perrier, en janvier, sur *Le silence du désir*, et de sa circulaire à LEFP sur la formation des psychanalystes (citée par E. Roudinesco).

38. Le texte «L'analyse originelle » sera ensuite republié dans *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Seuil, 1969.

39. Je rappelle que tous les séminaires de Lacan et toutes ses interventions et publications sont téléchargeables sur le site de l'école lacanienne de psychanalyse <http://www.ecole-lacanienne.net>

Le transfert ne se conçoit qu'à partir du terme du sujet suppose savoir.

À m'adresser à d'autres, je produirai d'emblée ce que ce terme implique de déchéance constituante pour le psychanalyste, à l'illustrer du cas originel. Fliess, c'est-à-dire le médicastre, le chatouilleur de nez, mais qui à cette corde prétend faire résonner les rythmes archétypiques, vingt-et-un jours pour le male, vingt-huit pour la femelle, très précisément ce savoir qu'on suppose fondé sur d'autres rets que ceux de la science qui à l'époque se spécifie d'avoir renoncé à ceux-là.

Cette mystification qui double l'antiquité du statut médical, voilà qui a suffi à creuser la place où le psychanalyste s'est logé depuis. Qu'est-ce à dire, sinon que la psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience. Ce qui n'en fait pas une autoanalyse pour autant.

Il est clair que le psychanalyste tel qu'il résulte de la reproduction de cette expérience par la substitution du psychanalysant originel à sa place, se détermine différemment par rapport au sujet supposé savoir.

Mais le psychanalyste n'a pas à se glisser dans ce signifié [cad le sujet, comme signifié de la pure relation signifiante] à qui est imputé le savoir.

Car non seulement son savoir n'est pas de l'espèce de celui que Fliess élucubre, mais très précisément c'est là ce dont il ne veut rien savoir.

En terrain difficile, seul, dans cette intervention parlée, Lacan a des positions mitigées sur certains points proposés par Mannoni, ou au contraire, se montre trop radical sur certaines de ses propres positions.

-Il retient le terme d'originel, pour dire que Fliess est le cas originel du psychanalyste.

-Les deux nominations, médicastre, et chatouilleur de nez, sont établies, il n'en changera pas, mais, en revanche, il n'est pas ferme dans ses formulations sur le savoir de Fliess. Fliess « prétend » faire résonner un savoir que la science refuse. En cela, il utilise « la mystification » créée par la fonction sacrée du médecin antique, il parle plus loin de malhonnêteté radicale à se glisser dans ce signifié, ce sujet, une façon pour le psychanalyste d'entifier le sujet auquel est imputé le savoir. Le psychanalyste a un savoir qui n'est pas de l'espèce de celui que Fliess « élucubre », c'est précisément ce dont il « ne veut rien savoir » (déné ?). Freud l'analysant refuse — ou dénie — le fameux fleuve de boue, et concentre en lui l'expérience, il est analysant, et il refuse le savoir de l'analyste. Il laisse cependant ouverte la « mission » du savoir textuel bien que nous n'admettions plus de « révélation divine ».

-Fort imprudemment, Lacan emploie le mot « reproduction » dans : « le psychanalyste tel qu'il résulte de la reproduction de cette expérience par la substitution du psychanalysant originel à sa place ». Il admet donc qu'il y a une analyse originelle, et que le psychanalyste d'aujourd'hui reproduit l'expérience en se substituant à Freud, psychanalysant originel. Pas trace de temps logique.

Il lui faudra rectifier quelques mois plus tard.

*Médicastes et
chatouilleurs de nez*

Version imprimée en mars 1968⁴⁰

A l'origine de la psychanalyse, comment ne pas rappeler ce que, d'entre nous, a fait enfin Mannoni, que le psychanalyste, c'est Fliess, c'est-à-dire le médocastre, le chatouilleur de nez, l'homme à qui se révèle le principe mâle et le femelle dans les nombres 21, 28, ne vous en déplaise, bref ce savoir que le psychanalysant, Freud le scientifique, comme s'exprime la petite bouche des âmes ouvertes à l'oecuménisme, rejette de toute la force du serment qui le lie au programme d'Helmholtz et de ses complices.

En nous rappelant « l'analyse originelle », il nous remet au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste et nous suggère qu'il n'est pas si sûr qu'elle soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline.

Le titre prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (Je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là n'avoir pas fait une auto-analyse).

Fliess devient « l'homme à qui se révèle » un savoir. Le changement est énorme. Je me borne ici à simplement noter que Freud ne « refuse » plus ce savoir, il le rejette, et ce sont les psychanalystes de l'IPA qui « refusent », « louche refus, *Verleugnung* », écrit maintenant Lacan, d'être responsables de la relation de la psychanalyse à la science⁴¹. Car Freud a une exigence de scientificité, il n'est pas scientifique. Il n'y a plus mystification, malhonnêteté, il va falloir sous peine de tomber dans un « refus louche » trouver une façon de faire avec la dimension de « mirage » où s'assoit la position du psychanalyste, pourquoi ? Parce qu'« il n'est pas si sûr que cette position de mirage soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline ». Lacan sur ce point comme sur d'autres, évoluera, la psychanalyse comme délire dont on attend qu'il porte une science... Quant au « louche refus », on connaît, actuellement, combien fleurissent les exigences d'évaluation et de vérification des connaissances ...

Autre énorme changement, voilà des guillemets à « originelle », Lacan rend l'expression à Mannoni. analyse originelle devient un « titre » d'article. Plus de *reproduction*, mais une *répétition*. C'est étonnant, on dirait que Lacan reprend ses esprits et

40. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'école », in *Scilicet* n°1, Paris, Seuil, mars 1968, p. 24.

41.1 Lacan, « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'école », in *Scilicet* n°1, *op. cit.*, « Voila où nous démissionnons de ce qui nous fait responsables, à savoir : la position où j'ai fixé la psychanalyse dans sa relation à la science, celle d'extraire la vérité qui lui répond en des termes dont le reste de voix nous est alloué ».

recupère ce qu'il avait si brillamment développé sur l'inconscient dans ses premières séances « spinoziennes » de janvier 1964, lors de son « excommunication ». Dans l'après-coup de chaque analysant étant devenu psychanalyste, Freud analysant aura effectué ce passage d'analysant à analyste. Il n'y a pas de substitution, mais un passage simultané, et relevant du temps logique, effectué un par un, par chaque analysant devenant analyste, et constituant l'analyse de Freud, qui de ce fait même, n'est pas une autoanalyse. L'analyse de Freud avec Fliess n'est rendue originelle que par chaque analysant devenant analyste, dans l'acte de la temporalité du temps logique.

Plagiat et vol d'idées ont accompagné l'invention de la psychanalyse, et certains s'en affligent, y voyant un défaut. Pourtant, Freud a développé son oeuvre et Fliess a poursuivi sa brillante carrière de médecin berlinois. Plus ou moins suggérée par Freud, le duo d'un Freud hystérique et d'un Fliess paranoïaque est l'interprétation la plus souvent retenue. On peut aussi lire l'hypothèse de Mannoni et considérer que Fliess ne pouvait pas diriger cette cure involontaire et la mener à sa fin. Mais il est intéressant de noter, et je ne crois pas l'avoir lu ailleurs dans Lacan, que l'hypothèse, à peine évoquée par Lacan, est différente. Lacan en parle en décembre, dans son Discours à l'EFP⁴².

Alors qu'il est en train de remarquer que, selon sa Proposition, Fliess aurait dû entrer, de fait, dans l'IPA, avec Freud, ce qui paraît absurde, on croit saisir qu'il suggère que ni Fliess, ni Freud, ni l'IPA ne l'auraient souhaité, sans doute à cause de la fâcherie finale.

...je retiens avec amusement que ma proposition eût imposé l'admission de Fliess à l'Internationale psychanalytique, mais rappelle que *l'ad absurdum* nécessite du doigté, et qu'il échoue ici de ce que Freud ne pouvait être son propre passeur, et c'est bien pourquoi il ne pouvait relever Fliess de son propre désêtre.

En effet, de la cure Freud/Fliess s'est ensuivi un devenir analyste. Est-ce la cure, qui s'est mal terminée ? Ce n'est pas si sûr. Est-ce le passage à l'analyste ? C'est en tout cas, la proposition de Lacan, Freud et Fliess sont restés liés, ce qui n'a pas empêché Freud d'inventer. Est-ce pour autant ce lien à Fliess qui l'a empêché d'écrire un seul mot à sa mort, alors qu'il a rédigé la notice nécrologique de Breuer ? Quel effet, pour Fliess ? Celui d'être resté imperméable à la psychanalyse ? Quel effet pour tous les deux, (on ne peut que le noter après bien d'autres), avoir eu deux enfants « très liés » à leur aventure commune et qui sont devenus psychanalystes ?

Cependant, tout en admettant que Fliess a été le psychanalyste de Freud, Lacan ne va pas l'appeler pompeusement « psychanalyste », il fait une opération sémiotique *dirty* : il nomme Fliess « médocastre » et « chatouilleur de nez ».

Un médocastre est un médecin qui n'a pas de savoir scientifique médical, mais qui a la position sacrée du médecin. Le savoir de Fliess psychanalyste est un savoir de

42. J. Lacan, « Discours à l'EFP du 6 décembre 1967 », in *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, décembre 1970, p. 22.

médicastre, il a le savoir de deux nombres, 23 et 28, (Je ne sais pas pourquoi Lacan se trompe, dans les deux versions, en disant 21). Médicastre est un terme qui est péjoratif et qui concorde, dans la première version, avec « mystification » et « malhonnêteté », Fliess « élucubre », et Freud, bien qu'admirant ce savoir qui le faisait « crier », au cours du transfert, le « refuse ».

Lacan conserve le « médicastre » dans la deuxième version, et ce terme prend un nouveau tour. Sa charge péjorative devient celle que le psychanalyste doit porter en endossant le « mirage » qu'il ne peut totalement éliminer de sa pratique (Lacan, dans les dernières années, évoque son enseignement comme étant ses élucubrations). Car Fliess ne « prétend » plus, dans la deuxième version, il est « l'homme à qui se révèle » le principe mâle et femelle, il a à sa charge la question de la science et de la vérité. Ce deuxième tour, de la deuxième version, passe inaperçu, le « médicastre » décourage les identifications, son ridicule moliéresque est renvoyé à Fliess le paranoïaque et à Lacan le mirliflore. La sémiosis fait son boulot. Ou on refuse, ou on est atteint.

Quant à « chatouilleur de nez », c'est bien pire ! Une petite rigolade sans objet de Lacan ne reculant devant aucune trivialité pour séduire son auditoire. On croit qu'on sait. On le rapporte tout de suite à Fliess, qui travaillait sur le réflexe nasal et les saignements de nez. (Cependant, on peut lire dans les lettres comment Freud, envahi de grossesses et de bébés, associe saignement chiffrés et règles des femmes, on néglige souvent que c'est lui qui propose à Fliess le branchement « nez-organes génitaux féminins », que Fliess adopte). On connaît. On connaît l'histoire d'Emma Eckstein et Freud, opérés des cornets du nez le même jour par Fliess, pour soigner leur hystérie, et de Freud pris de malaise devant le flot de sang qui sort du nez d'Emma en même temps que la compresse oubliée. On a lu les *Lettres*, maintenant en français. Les deux amis évoquent sur un ton plutôt libre les choses du corps et du sexe, les rapports de la séduction adulte-enfant-adulte et du fantasme, de la perversion positive et de la perversion négative qu'est l'hystérie, le début des élaborations sur les zones érogènes et celle des pulsions partielles, perverses. Freud construit à l'occasion une pulsion de contrectation, du toucher de la peau, un contact, et une pulsion de détumescence, la zone est excitée par un contact et la détumescence s'accompagne de sécrétions, déchets, écoulements divers. Ou bien ce qui accompagne ces questions sexuelles des zones érogènes et pratique des déchets est refoulé, ça donne la perversion négative, la névrose, ou bien ça trouve des supports effectifs, c'est la perversion, ou bien c'est projeté et ça revient de l'extérieur, Schreber subit des tas de choses corporelles et Dieu menace de chier sur le monde entier.

Mais ce « chatouilleur » mérite davantage d'attention. Il n'y a pas que la séduction plus ou moins refoulée dans le développement des symptômes, il y a, dans le développement sexuel de tout un chacun, la question de la masturbation du nourrisson, soutenue par la miction, qui entretient une cause *interne* de masturbation, le chatouillement. Ça chatouille, du verbe chatouiller, *kitzeln*, ça chatouille le ventre, les organes génitaux, ledit « fait-pipi ». Cette chatouille est la cause, interne, de masturbation. Et il y a une cause externe, manipulations par quelqu'un d'autre, adulte ou enfant, à l'occasion de la toilette et des petites maladies, caresses et jeux, qui s'accompagnent plus ou moins clairement d'un *Mißbrauch*. Non pas un « mésusage », on l'a vu, mais un

« abus », plus ou moins net. De fait, *missbrauchen*, Masson le signale, implique que quelque chose vient de l'extérieur et fait un usage abusif de la situation. Chatouillement et abus produisent les vicissitudes de la misère sexuelle de tout un chacun. Freud développera ensuite dans les *Trois essais sur la théorie du sexuel*, que l'enfant n'a pas de résistance à la séduction puisqu'il est en permanence en proie à des chatouillements et abus divers, mais la femme moyennement cultivée non plus, puisque avec un séducteur habile elle se laisse faire, elle se laisse abuser, et de façon plus générale, toutes les femmes ont une aptitude à la prostitution, même celles qui échappent à la prostitution ont un penchant, une aptitude à s'offrir à un «abus» ! Et Freud de conclure, on le sait : «Il devient définitivement impossible de ne pas reconnaître dans la disposition uniforme à toutes les perversions, l'humain et l'originel, en général»⁴³.

En appelant Fliess «Chatouilleur de nez», Lacan fait une double opération. D'une part, il « traduit » de façon abusive et invisible l'équivalence nez-organes génitaux féminins : en allemand, le clitoris se dit le *Kitzler*, «littéralement» : le chatouilleur. D'autre part, en ajoutant la précision de l'endroit de la chatouille, Fliess chatouille le nez, voilà un chatouillement qui devient local. Quand Fliess fait une chatouille de nez à Freud et à Emma, il abuse, ça casse l'orbite, ça effondre les cornets, ça pisse le sang, ça suppure, mais ce qui est notable, c'est que Emma et Freud nagent dans la joie, la chatouille locale les dynamisent dans leurs réflexions sur la psychanalyse...

Une joie locale

N'ayant pas les capacités de mener une réflexion personnelle sur Spinoza, je m'en référerai au magnifique cours du 24 janvier 1978 de Gilles Deleuze sur la distinction à faire, chez Spinoza, entre *affectas* (affect, sentiment) et *affectio* (affection), pour pouvoir évoquer la question de la joie locale que Lacan vient désigner dans son *dirty* chatouilleur de nez. Spinoza, depuis 1964, court souterrainement dans ce que dit Lacan", et parfois émerge, particulièrement dans les séances du séminaire de 1967 justement.

Eaffectus, affect, est constitué par la transition vécue ou par le passage vécu d'un degré de perfection à un autre, une variation continue dont les deux pôles sont la joie et la tristesse, diminuant ou augmentant la puissance d'agir. C'est, en somme, la force d'exister, car c'est ça l'affect, c'est ce que nous appelons exister.

Quant à l'*affectio*, dit Deleuze, en s'en tenant, dit-il, à la lettre de Spinoza, c'est l'état d'un corps en tant qu'il subit l'action d'un autre corps.

43. S. Freud, *Trois essais sur la théorie du sexuel*, traduction La Transa, tome 1.

44. Il l'avait mis en exergue de sa thèse, mais on peut dire qu'il l'a «retrouvé» rue d'Ulm, après le dur été de 1963 de Stockholm.

Qu'est-ce que ça veut dire ? "Je sens le soleil sur moi", ou bien "un rayon de soleil se pose sur vous"; c'est une affection de votre corps. Qu'est-ce qui est une affection de votre corps ? Pas le soleil, mais l'action du soleil ou l'effet du soleil sur vous. En d'autres termes un effet, ou l'action qu'un corps produit sur un autre, une fois dit que Spinoza, pour des raisons de sa Physique à lui, ne croit pas à une action à distance, l'action implique toujours un contact, et bien c'est un mélange de corps. L'affectio c'est un mélange de deux corps, un corps qui est dit agir sur l'autre, et l'autre recueillir la trace du premier. Tout mélange de corps sera nommé affection.

Spinoza en conclut que l'affectio étant défini comme un mélange de corps, elle indique la nature du corps modifié, la nature du corps affectionné ou affecté, l'affection indique la nature du corps affecté beaucoup plus que la nature du corps affectant.

Le chatouillement est une joie locale :

Il y a des tristesses locales et des joies locales. Par exemple, Spinoza donne comme définition du chatouillement : une joie locale; ça ne veut pas dire que tout est joie dans le chatouillement, ça peut être une joie d'une telle nature que ça implique une irritation coexistante d'une autre nature, irritation qui est tristesse : mon pouvoir d'être affecté tend à être dépassé.

Dans un affect de joie donc, le corps qui vous affecte est indiqué comme composant son rapport avec le vôtre et non pas son rapport décomposant le vôtre. Dès lors, quelque chose vous induit pour former la notion de ce qui est commun au corps qui vous affecte et au vôtre, à l'âme qui vous affecte et à la vôtre. En ce sens la joie rend intelligent.

Une petite joie nous précipite dans un monde d'idées concrètes qui a balayé les affects tristes ou qui est en train de lutter, tout ça fait partie de la variation continue. Mais en même temps, cette joie nous propulse en quelque sorte hors de la variation continue, elle nous fait acquérir au moins la potentialité d'une notion commune. Il faut concevoir ça très concrètement, c'est des trucs très locaux. Si vous réussissez à former une notion commune, sur quel point votre rapport de vous avec telle personne ou avec tel animal, vous dites : enfin j'ai compris quelque chose, je suis moins bête qu'hier. Le "j'ai compris" qu'on se dit, parfois c'est le moment où vous avez formé une notion commune. Vous l'avez formée très localement, ça ne vous a pas donné toutes les notions communes.

Lacan, en ajoutant la précision du *nez* au *chatouilleux*, va vers la question spinozienne de la joie locale, les corps nasalement mélangés d'Emma et Freud sont affectés par l'affectant Fliess, Emma/ Freud et Fliess sont joyeux et intellectuellement dynamiques, ils comprennent, ils forment une notion commune, ils parlent de psychanalyse. On se doute que ce «commun» va embarrasser Lacan...

Lacan charge son *dirty* chatouilleux de nez de la question de la jouissance. Dans le transfert, du moins dans ces années autour de 1967, chez Lacan, ce qui est du côté de l'acte n'est pas l'amour mais un érotisme pervers réjouissant. Si cette économie de

l'intolérable jouissance n'atteint pas le psychanalyste, si la psychanalyse, transformée, utilisée en semblant majeur, vient couvrir les autres semblants « religion, magie, pitié, tout ce qui se dissimule de l'économie de la jouissance »⁴⁵, le massacre n'en sera que plus réel et plus violent, couvert voire ordonné par « les psys ». Quelle part la Sorbonne a-t-elle pris dans les agissements de Pol Pot, l'université a assez d'amortisseurs pour ouvrir la question, quelle part la psychanalyse a-t-elle pris dans les agissements d'Hitler, on referme précipitamment le couvercle, les psychanalystes aujourd'hui n'ont pas les moyens de traiter la question, ça irait certainement au pire.

LE TRANSFERT : UNE MISE EN COVRIBRATION SÉMIOTIQUE,

La jouissance à l'œuvre dans le transfert, Lacan va devoir la préciser, quelques années plus tard. Eintroductio de l'« entité » qu'il a forgée, « lalangue », l'a conduit à remanier son enseignement dont les échos lui témoignaient qu'il amenait les « élèves » à une conception de l'efficacité symbolique universelle où la valeur essentielle du folklore local de tout un chacun était à évacuer, c'était là un abandon de l'invention freudienne. Ce qui lui fera dire sa perplexité, le 1er novembre 1974, dans *La troisième* : « Enfin ce signifiant-unité, c'est capital... tout ceci ne nous vient qu'à partir de quelque chose qui n'a pas de meilleur support que la lettre. Mais ça veut dire aussi, parce qu'il n'y a pas de lettre sans de lalangue, c'est même le problème, comment est-ce que lalangue, ça peut se précipiter dans la lettre ? »

La réflexion amorcée sur le médocastre chatouilleur de nez se poursuit en particulier en avril 1974 dans la *Note italienne*, qui est une élaboration plus tardive des reformulations de Lacan sur sa proposition de 1967 sur le devenir analyste. Le savoir du scientifique et le savoir du psychanalyste ne sont pas du même acabit, mais ils ne sont pas sans lien pour autant.

Car j'ai posé d'autre part que c'est du pas-tout que relève l'analyste.

Pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste .

Il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger.

L'analyste loge un autre savoir, à une autre place mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte. Le scientifique produit le savoir, du semblant de s'en faire le sujet. Condition nécessaire mais pas suffisante. S'il ne séduit pas le maître en lui voilant que c'est là sa ruine, ce savoir restera enterré comme il le fut pendant vingt siècles où le scientifique se crut sujet, mais seulement de dissertation plus ou moins éloquente . Naturellement ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer.

Ni plus ni moins, pas le découvrir...

45. Discours à l'EFPP, *op. rit.*, p. 29.

Mais que devient alors le savoir de l'inconscient mobilisé dans l'amour de transfert, et même l'amour tout court, puisque, jusqu'à plus ample informé, le bavardage de chacun dans sa langue, c'est ce dont on ne peut se passer...

Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre, et maintenant qu'on l'a inventorié, on sait que ça fait preuve d'un manque d'imagination éperdu.

...ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour...

La séance finale du 11 juin 1974 du séminaire *Les non-dupes errent* (titre vissé dans la langue française au point d'être tout spécialement intraduisible⁴⁶) est, pour Lacan, le moment d'éclaircir les rapports du transfert et de la langue. Le porno dirty va être convoqué, c'est le registre qui convient pour porter ce qui est à l'oeuvre dans la prise de parole de Lacan envers son auditoire, et aujourd'hui, ses lecteurs, un idiome qui se glisse dans le local de la langue, du français abâtardi diront les puristes, un «motérialisme» dirait plutôt Lacan, un motérialisme qui prend en charge la chatouille...

Car chatouille et joie locale continuent d'être une préoccupation de Lacan. Le chatouilleur est maintenant Lacan lui-même, qui fait désormais son séminaire à la faculté de Droit du Panthéon, et qui parle, dit-il, «niché» dans les plis et replis de la «femme préhistorique qu'est l'Université», hébergé là comme un parasite, mais comme elle a des plis et des replis, elle ne s'aperçoit pas trop qu'elle l'héberge⁴⁷.

Lacan a réussi à être invité à Milan au premier Congrès de sémiotique, le 2 juin 1974, et il y est resté muet, puisque seulement «invité», son silence «réalisant» que ce qui se disait n'avait rien à voir avec l'abord que la psychanalyse fait du «sème». S'il avait parlé, il aurait «dérangé». Sauf qu'il va plus loin avouer que ça l'a «tracassé».

On ne peut pas «résumer» un cours de Deleuze sur Spinoza, encore moins «parler» d'une séance de séminaire de Lacan, et particulièrement celle-ci, extraordinairement enroulée dans une activité sémiotique déchaînée. Je vais me borner à repérer quelques-unes des fabriques sémiotiques dirty qui vont littéralement fusiller l'assistance⁴⁸, Lacan dit «c'est des coups de massue que je vous colle sur le zinzin».

Dans le rapport au monde, l'inconscient est «parasitaire», il perturbe l'harmonie par un savoir dont Lacan dit que «l'être parlant l'habite». Quelque chose de la vie, de la jouissance, s'incarne dans la langue, ce quelque chose qui s'incarne, ce sont les sèmes. La langue est solidaire de la réalité des sentiments qu'elle signifie.

46. Mais il y en a bien d'autres, qui aboutiront à ... tinsu que sait de l'une-bêvue s'aile à moune.

47. C'est digne de Swift, dont Lacan était grand amateur, et des lilliputiens grimpant dans les cordages comme les mormions sous les robes de la Reine.

48. J'ai remarqué, pour les avoir plusieurs fois citées en public, qu'elles font surgir chaque fois la surprise, l'incrédulité, ou le rejet, qu'elles sont aussi vite oubliées.

Alors, je voudrais quand même vous faire sentir ce qu'implique l'expérience analytique : c'est que, quand il s'agit de cette sémiotique de ce qui fait sens et de ce qui comporte sentiment, eh bien, ce que démontre cette expérience, c'est que c'est de « lalangue » telle que je l'écris, que procède ce que je ne vais pas hésiter à appeler l'animation, et pourquoi pas, vous savez bien que je ne vous barbe pas avec l'âme : l'animation, c'est dans le sens d'un sérieux trifouillement, d'un chatouillis, d'un grattage, d'une fureur, pour tout dire, l'animation de la jouissance du corps.

C'est l'animation de la jouissance du corps que donne un parasite, animation apportée par les sèmes, ajoute Lacan, il s'agit de ce qu'il appelle jusque-là la jouissance phallique, et cette jouissance phallique, que Lacan déclare ce jour-là, sémiotique, se surajoute au corps. C'est là qu'il y a problème. Cette «sémiosis patinante chatouille le corps dans la mesure où il n'y a pas de rapport sexuel».

Lacan n'est pas dupe de ce qu'implique cette chatouille, « la confusion des sentiments, c'est tout ce que lalangue est faite pour sémiotiser. Et c'est bien pour ça que tous les mots sont faits pour être ployables à tous les sens». Ce coup de chapeau à Ferenczi au passage (« La confusion des sentiments », texte qui fit rupture entre Ferenczi et Freud poussé par son entourage met en rapport l'abus sexuel et la langue) vient signaler la valeur d' «abus sexuel» de la chatouille, abus qui est dû au fait que le sens sexuel vient suppléer au défaut de rapport sexuel.

Lalangue a le même parasitisme que la jouissance phallique par rapport à toutes les autres jouissances, et c'est elle qui détermine comme parasitaire dans le réel ce qu'il en est du savoir inconscient .

... disons que lalangue, n'importe quel élément de « lalangue » c'est, au regard de la jouissance phallique, un brin de jouissance, et c'est en ça que ça étend ses racines si loin dans le corps.

Cette espèce de mise en covibration, en covibration sémiotique, en fin de compte, c'est pas étonnant qu'on appelle ça comme ça, pudiquement, le transfert, et on a bien raison de ne l'appeler que comme ça .

Le problème devient ainsi celui de la joie locale : est-ce qu'elle ouvre à un brin de connaissance commune ? Freud et Fliess avaient-ils un rêve commun dans leur covibration sémiotique ? On peut dire que Lacan cherche à distinguer les « partenaires». Les femmes seules sont capables d'une identification sexuée, affirme-t-il, mais là encore, le dirty, la sémiosis patinante, vient à la rescousse :

Le pas-toutes dont j'ai inscrit l'autre rapport au phi de x, c'est par quoi ce même amour, l'amour dont il s'agit et que je mets comme ça, généreusement, tout entier du côté des femmes, il faut quand même y mettre, si je puis dire, une pédale, je veux dire par là que c'est pas-toute qu'elle aime : il lui en reste un bout pour elle, de sa jouissance corporelle...

Lacan refuse ce « commun de lalangue » : introduire ainsi lalangue par rapport à «toutes les autres jouissances» ouvre l'immense «tracas» de ce que le «pas-tout» vient modifier de la question de l'amour, un amour qui ne serait pas narcissique. Sur ce, Lacan ouvre une réflexion sur l'amour qui commence par cette formule désormais bateau « Qui n'est pas amoureux de son inconscient erre » et qui va le mener jusqu'à cette complexité : «l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre».

Plagiats et vols d'idée s'échangent entre Freud et Fliess, les brins de jouissance restent pris dans lalangue, mais peut-il en être autrement si la lettre elle-même est aussi dans lalangue : le 13 avril 1976, dans le séminaire *Le sinthome*, Lacan disait : «Je pense qu'effectivement le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome». Une nouvelle proposition sur le psychanalyste de l'école reste à écrire. « Tout doit tourner autour des écrits à paraître »⁴⁹. Psychanalystes pas morts, lettre suit, dit Lacan dans son troisième Disque Ourrrrrrrrrrrrommmmm.

Et puis il y a ce vénitien qui s'appelle Pier Paolo et qui me fait un effet particulier parce que c'est le seul qui n'est pas une homme ou s'il l'est ça ne se voit pas...

Il m'a dit qu'il fallait que nous fassions le tour des lacs des environs de Rome pour lire les cas clinique de Freud parce qu'on trouvait là l'explication de tout, et que j'en ferais la lecture pendant qu'il conduirait sa six-cents. En vérité la six-cents n'est pas du tout confortable et puis, si on lit en voiture, on attrape le mal de mer, mais Freud a l'air d'être décidément très important ici à Rome...

Mayetle Viltard

.....
— Et ces lunettes noires là, vous ne les ôtez vraiment jamais ?

—Mmmmmmmmmmm.

— Vous n'avez donc pas envie de me voir dans ma couleur exacte ? J'ai les cheveux blonds et les yeux bleus, vous savez ?

—Mmmmmmmmmmmmmmmmm.

—Aimeriez-vous me désirer sexuellement ?

— Mmmm Mmmmmmmmmmmmmmm.

— Ça alors ! Mais vous rendez-vous compte que je suis célèbre ? On m'appelle « la Jaguar » ! C'est parce que je marche à grandes foulées. Comme ça, regardez...

— Mmmmm.

—Quel casse-couilles ! Bon. Maintenant je t'embrasse !
.....

49. Dernière phrase de la «Note italienne», op. cit.

—Alors ? T'as pas vu que je t'ai embrassé sur la bouche, dedans, avec la langue ? Tu t'en es pas aperçu, non ?

—Mmm Mm Mmmmm Mmmm Mm.

— Tu sais, moi je suis comme ça... Les hommes, je les viole. C'est moi qui les choisis et qui les baise. C'est pas eux du tout.

—Mmmmmmmmmmmmm.

— T'as pas envie de m'écrire une chanson ? Même avec toutes tes banlieues et tes casse-couilles de «ragazzi di vita » pleins de furoncles ? Tu sais, c'est pour la publicité... « La jaguar en banlieue». Pas mal comme slogan, non ?

—Mmmmmmmmmmm.

—Tu peux pas m'emmener au restaurant avec la Morante, Moravia et le Parnasse au complet ?

—Mmmmmmmmmmm.

.....
.....
—Mais vraiment t'en dis des bêtises ! Bien sûr que j'ai une conscience ! Non. Le Moi et le Surmoi j'm'y connais pas. J'sais pas. Quoi ? Si je *suis* en conflit ? Tiens ! C'est joli ça ! Mais tu sais... j'ai pas de temps à perdre et alors j'm'en aperçois pas. Écoute : tu l'sais ou tu l'sais pas que c'est toi seul qui racontes toutes ces histoires à propos des années cinquante ? Et le langage ? Pourquoi tu t'en fais tellement ? Tout le monde s'en fiche carrément ! **Tu** vois pas ? Le langage va très bien tel qu'il est. Ça suffit de se comprendre, un point c'est tout. Par exemple, tu ne peux pas continuer à vivre avec ces parataxes, syntagmes, oxymores, stylemes, etc. Tu ne me diras pas que c'est ça le langage ! Et puis, regarde comme tu es pâle ! Toujours en train de penser à des choses que personne connaît, même que comme ça ils doivent se mettre à courir pour te rattraper ! Tu trouves ça gentil ? Quoi ? Tu dis que je suis vitale ? Bof ! Ça m'a l'air d'un compliment... non ? pas vrai ? Comment ? Ah ! C'est pas normal ? Tant mieux. D'ailleurs j'sais bien que j'suis pas normale... Et dis-moi, la mer, pour toi, au moins est-elle comme elle est, oui ou non ? Je veux dire réellement bleue, grande, large et sans retour ? Oui ? bon. Alors tant mieux.

.....
.....
—Dis, tu l'sais que je suis méchante ?

—Mmmmmmm?

— Oui. Je suis vraiment méchante. Quand j'étais toute petite, j'ai même noyé un chat qui ne voulait jouer qu'avec ma soeur. Et puis une autre fois j'ai fait évanouir ma grand-mère en lui faisant croire que j'avais mes bringues...

—Mmmmmmmmmmm!

— Bon, d'accord : mes règles ! Bref, ils étaient tous là autour de ma soeur à lui faire des singeries, des compliments, des fêtes, des cadeaux, tout ça parce qu'il lui était tombé du sang de la chatte. Alors je me suis fâchée, et moins d'un mois après j'ai pris du rouge à lèvres, je l'ai frotté sur mes culottes et je me suis mise à pleurer comme si j'avais mal au ventre. Aussitôt ma grand-mère se précipite, prend les mesures pour les bandes hygiéniques et enchaîne avec un carrousel de caresses, baisers, de coups de

Médicastres :
chatouilleurs de nos

Vous avez dit cannibale ? *Pour harponner quelques mots* *d'Herman Melville*

DENIS PETIT

*Si vous passez devant la boutique d'un sou d'Hepzibah, achetez-moi
un Jim Crow (frais) et envoyez-le-moi par le truchement de Ned Higgins.'*
Lettre de Melville à Hawthorne du 16 avril 1851

Le premier chapitre du livre de Jennifer Doyle, *Sex Objects, Art and the Dialectics of Desire*, consacré au roman de Melville *Moby-Dick*, «Les passages ennuyeux de *Moby-Dick*, foyer allégorique de la pornographie»² semble bien soulever une question majeure. Son explication de texte est de celles qui éclairent et bouleversent les choix de mise en scène quand elles s'attachent à une pièce de théâtre (comme le faisait *What*

Vous avez dit
Cannibale ?

1. *Lettres à Nathaniel Hawthorne et d divers autres correspondants* (Traduction Pierre Leyris), Herman Melville, *Œuvres* III, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Editions Gallimard, 2006, p. 1123. Une note indique pour Jim Crow : «Nègre de pain d'épice». A cette époque, Melville est en train de terminer *Moby-Dick* dont la dédicace sera : «En témoignage de mon admiration pour son génie, ce livre est dédié à NATHANIEL HAWTHORNE.» On trouve dans l'article sur les lois «Jim Crow» chez Wikipédia : «Le nom de Jim Crow vient de la chanson "Jump Jim Crow" écrite en 1828 par Thomas Dartmouth "Daddy" Rice, un émigrant anglais aux USA, le premier à se produire en public en se noircissant le visage. La chanson et tout le spectacle où elle était interprétée, qui rencontrèrent immédiatement un vif succès, faisaient apparaître un noir du Sud profond, dont le personnage fera partie des minstrel shows. Jim Crow apparaît souvent en compagnie de Zip Coon, un noir de la ville dont les moeurs sont plus proches de celles des blancs. Dès 1837, on utilisait le nom de Jim Crow pour parler de ségrégation raciale». Les lois Jim Crow, promulguées en 1876 et restées en vigueur jusqu'en 1964, restreindront la plupart des droits accordés aux anciens esclaves après la Guerre de Sécession.

2. Jennifer Doyle, *Sex Objects, Art and the Dialectics of Desire*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2006. Chapitre 1 : *Moby-Dick's Boring Parts, Pornography's Allegorical Hothouse*.

happens in Hamlet ? de John Dover Wilson' pour la pièce de Shakespeare) aussi bien que les choix de traduction. Si l'on retraduisait *Moby-Dick*, ce devrait être avec la lecture de Doyle.

Dans la préface de son livre, Jennifer Doyle rapporte comment la confusion de sa petite soeur enfant entre Moby Dick, l'homme noir star du porno, qu'elles avaient vu nu sur la couverture d'un catalogue vidéo *gay* et *Moby-Dick*, le nom de la baleine blanche, titre du livre de Melville lui avait d'abord servi à se faire valoir comme critique d'art éclairée capable de différencier le "vrai art" de la pornographie, et puis comment, rétrospectivement, l'anecdote a constitué sa première leçon de critique, à partir du moment où elle a compris qu'elle-même occupait la place d'ignorante ménagée à sa soeur, car :

chaque noeud de l'anecdote est déjà contenu dans le texte de Melville — depuis l'importante fonction de Melville comme véhicule de la reconnaissance queer (grâce à laquelle un fan de Melville se reconnaît un ensemble partagé d'intérêts homoérotiques avec un autre lecteur [...]), jusqu'à la projection délibérée dans le roman de la race blanche sur la race noire, et le vocabulaire souvent outrageusement sexualisé du roman, qui est, par moments, tellement osé qu'on ne peut s'empêcher, en tant que lecteur, d'y donner un tour pornographique et se complaire dans toutes les possibilités de lecture.

Poussière

Denis Petit

Jennifer Doyle s'intéresse aux passages ennuyeux de Moby-Dick.

Elle montre comment les chapitres où il ne se passe rien du point de vue de la narration, de la chasse après Moby Dick, sont ceux qui incorporent le plus agressivement la relation du lecteur à sa lecture. Le lecteur devient le chassé.

La plus grande partie de ce qui est incorporé [*embodied*] agressivement dans l'écriture au sujet des hommes et des baleines et la plupart des adresses manifestement équivoques et sexuelles au lecteur se retrouvent dans ces chapitres-là, qui sont souvent complètement détachés de la trajectoire narrative du livre'.

Elle commence donc par s'occuper de ce qu'elle appelle à juste titre le « véritable début de *Moby-Dick* », à savoir les deux rubriques « Étymologie » et « Extraits » qui, sur une vingtaine de pages, annoncent et inaugurent les « *boring parts* » qui finiront par l'emporter en volume sur l'intrigue « principale » du roman. Ce double prologue évo-

3. Traduction de Dominique Goy-Blanquet, parue chez Aubier en 1988, dont le titre français *Vous avez dit Hamlet ?* est malencontreusement devenu *Pour comprendre Hamlet*, dans l'édition de poche parue chez Seuil en 1992.

4. Jennifer Doyle, « Une lecture immorale », traduction Denis Petit, *L'Unebêvue* n° 24, *Hontologies queer*, Paris, Unebêvue-éditeur, printemps 2007, pp. 7-13.

5. Jennifer Doyle, *Moby-Dicks Boring Parts*, op. cit., p. 2.

que deux personnages, tous deux pales et subalternes. 11 y a d'abord « *The pale Usher* ». Dans les éditions françaises, *Usher* est traduit « pion de collège » ou « surveillant ». Ort pourrait proposer « Maître d'études » car usher, quand il ne s'agit pas de l'huissier ou de l'ouvreur, est un terme archaïque, sans doute déjà vieilli à l'époque de Melville, qui désignait un répétiteur, un maître de position subalterne. Doyle fait remarquer que ce maître d'études est présenté entre crochets — particularité qui n'est pas reprise dans les éditions françaises ni très respectée dans les éditions en anglais — suggérant une lecture facultative, un ajout, un aparté.

ÉTYMOLOGIE

(Fournie par un maître d'études mort de phthisie)

[Le pale Maure d'études — élimé de veste, de cœur, de corps et de cerveau ; je le vois. Il époussetait constamment ses vieux lexiques et ses grammaires avec un mouchoir bizarre [*queer*], ironiquement orné de tous les gais [*gay*] drapeaux de toutes les nations connues du monde. Il aimait retirer la poussière de ses vieilles grammaires ; d'une certaine manière, cela le ramenait en douceur à sa condition de mortel.]⁶

Suit l'étymologie en question :

Quand on prétend éduquer les autres, et leur enseigner comment on appelle une baleine dans notre langue, et qu'on omet, par ignorance, la lettre H, qui constitue à elle seule la signification du mot *whale*, on transmet quelque chose qui n'est pas vrai.
Hackluyt.

WHALE.***Suéd. et dan. *hval*. Cet animal tient son nom de sa rondeur ou de son mouvement de roulis ; car en dan. *huait* signifie cintré ou voûté.

Dictionnaire Webster.

WHALE.*** plus directement issu du hol. [et](#) de l'ail. *Walten* ; A.S. *Walw-ian*, rouler, se vautrer.

Dictionnaire Richardson

Une liste des noms de la baleine dans différentes langues, de l'hébreu au « dialecte d'Erromango » clôt cette première rubrique.

La présence des mots « *queer* » et « *gay* » a été remarquée dans le premier paragraphe d'un livre où, quelques pages plus loin, il advient que le narrateur, Ismaél, se marie avec Queequeg, le généreux harponneur, supposé cannibale, adorateur d'une idole d'ébène, dont le corps noir est couvert de tatouages, faisant de lui « une énigme

6. ETYMOLOGY

(Supplied by a Late Consumptive Usher to a Grammar School)

[The pale Usher — threadbare in coat, heart, body, and brain ; I see him now. He was ever dusting his old lexicons and grammars, with a queer handkerchief, mockingly embellished with all the gay flags of all the known nations of the world. He loved to dust his old grammars ; it somehow mildly reminded him of his mortality.]

à déchiffrer ; une oeuvre extraordinaire en un volume ». On peut aussi se demander pourquoi le mot "Usher" est gratifié d'une majuscule en dehors du sous-titre. S'agit-il d'une marque de respect pour ce personnage falot ? Est-ce une majuscule qui annonce l'apparition — le personnage étant présent, au moment même de l'écriture, dans le regard du narrateur (« *I see him now* »). Ou bien Melville nous dit-il que cet *usher* est un *Usher* ? Le *Usher* de *La chute de la maison Usher* d'Edgard Poe (1839) se plait, lui aussi, à compulsier de vieux grimoires mais il est plus musicien que grammairien, plus dérangé que tuberculeux et plus noble-fin-de-race que maître assistant. James Usher (Ussher, ou Usseus) (1581-1656), quant à lui, archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, érudit et polyglotte doué, éminent spécialiste de l'hébreu et de l'arabe, calviniste farouchement anticatholique, décrit comme un savant détaché des choses terrestres préférant l'étude à la politique et qui déduisit de sa lecture de la bible, en 1650, dans sa *Chronologie sacrée*, la date de la Création — le 23 octobre 4004 avant J.-C., à 9 heures du soir —, pêcheur de mots plongé dans la bible, est un candidat intéressant. Quoi qu'il en soit, notre *usher* est un *Usher*, pâle, « élimé de veste, coeur, corps et cerveau ». Les traducteurs de ce passage (« *threadbare in coat, heart, body, and brain* ») ont reculé devant le mot à mot. Jean Giono (avec Lucien Jacques et Joan Smith) — « Ce pâle surveillant — dont l'habit, le coeur, le corps et le cerveau étaient usés jusqu'à la corde — je le vois encore » — prend bien acte que l'usure s'étend des habits au cerveau ; le « dont » éloigne cependant le personnage de son usure. Henriette Guex-Rolle franchit un pas — « Je le revois, ce blême surveillant usé jusqu'à la transparence depuis ses vêtements jusqu'au coeur, au cerveau » — mais en oubliant le corps au passage'. Philippe Jaworski, quant à lui⁹ — « Ce surveillant au teint blafard, à l'habit râpé, usé de corps, de coeur et de cerveau — je le revois en cet instant » — refuse d'identifier la râpure de l'habit à l'usure du corps. Or, dès cette première phrase, nous rencontrons la question cruciale soulevée par Jennifer Doyle à propos du langage et de l'incorporation dans le roman de Melville. Cet *Usher* entre crochets est, lui, élimé de veste, coeur, corps etcerveau. Le « *manteau royal aux larges plis* »¹⁰ dont la traduction vêt le texte traduit rechigne à porter la trace de l'usure du texte original. C'est toute la tension qui existe entre la métaphore et le « EST » « *de science* » qui fait vaciller la *Miss Translation* de Catherine Lord quant elle écrit « *La colonisation n'est pas consignée sur le papier : elle est le papier (dans ce cas, EST signifie science, pas métaphore)* »¹¹. L'usure inaugure ce que Robert K. Martin, cité par Doyle, dit à propos de *Moby-Dick* : « Aucune autre oeuvre n'est à ce point soutenue par la reconnaissance que

7. Herman Melville, *Moby Dick*, Éditions Gallimard, 1941. Réédité dans Le Livre de Poche no 1406-08 (1965), p. 9.

8. Herman Melville, *Moby Dick*, GF-Flammarion, 1989, p. 32.

9. Herman Melville, *Moby-Dick*, OEuvres III, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Éditions Gallimard, 2006, P-3.

10. Walter Benjamin cité par Catherine Lord, *Sa calvitie, son colibri : Miss Translation*, Cahiers de l'Unebévue, 2007, p. 41.

11. Catherine Lord, *op. cit.*, p. 39.

le langage n'exprime pas tant un contenu qu'il ne l'encorpore»¹². Ce point de tension sémantique qui élimine sans distinction habit, corps, cœur, et qui soulève la poussière tombée aussi bien de la veste, que des livres et du cerveau du maître d'études, en shuntant métaphore et matérialité, incorpore le lien avec la mort et la poussière biblique.

Extrait de lettre de Melville à Henry Dana (1er mai 1850) (Melville travaille depuis trois mois à son roman) :

Ce sera pourtant, je le crains, une étrange espèce de livre ; la graisse de baleine est la graisse de baleine, vous savez ; quoique vous en puissiez tirer de l'huile, la poésie en coule aussi malaisément que la sève d'un érable gelé ; et pour parfaire la cuisson du mets, il faut nécessairement y mettre un brin d'imagination qui, vu la nature de la chose, est forcément aussi saugrenu que les gambades des baleines elles-mêmes

La graisse de la baleine est le pivot du basculement de rapport, montré par Jennifer Doyle, entre récit «captivant» et passages ennuyeux. C'est l'histoire qui est le complément des chapitres de « cétologie » et non l'inverse.

Extrait de *Hawthorne et ses « Mousses »* (août 1850) :

Je ne sais quel nom il conviendrait de mettre sur la page de titre d'un excellent livre, mais je sens du moins que les noms de tous les beaux auteurs sont des noms fictifs [...] lors d'une rencontre personnelle, aucun grand auteur ne s'est jamais élevé au niveau de l'idée que se faisait de lui son lecteur. Mais comment cette poussière dont sont composés nos corps pourrait-elle exprimer de façon adéquate les plus nobles d'entre nos intelligences ? Soit dit avec respect, même dans le cas de celui que l'on tient pour plus qu'un homme, même chez notre Sauveur, sa charpente visible ne révélait rien du caractère auguste de sa nature intime. Autrement, comment ces témoins oculaires juifs auraient-ils pu ne pas voir le ciel dans son regard ?

Il est curieux qu'un homme puisse voyager le long d'une route de campagne et manquer la vue la plus grandiose et la plus exquise, par la faute d'une haie si semblable à toutes les autres qu'elle ne laisse deviner en rien quel vaste paysage s'étend par-delà. Ainsi en a-t-il été pour moi du paysage enchanteur que recèle l'âme de ce Hawthorne, de ce très excellent Homme des Mousses¹⁴.

Melville semble poser ici la question de la matière comme quelque chose qui bouche l'horizon, fait barrage au paysage de l'esprit. Or, la fabrication de son roman, avec la perversion du récit « principal » par les « passages ennuyeux », semble contredire

12. Robert K. Martin, *Hero, Captain, Stranger: Male Friendship, Social Critique, and Literary Form in the Sea Novels of Herman Melville* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1986), p. 67.

13. H. Melville, *Lettres*, (Traduction Pierre Leyris) *op. cit.*, pp. 1112-1113.

14. H. Melville, *Hawthorne et ses « Mousses » par un virginien qui passe le mois de juillet en Vermont (17-24 août 1850)* (Traduction Pierre Leyris) *op. cit.*, pp. 1093-1094. Les mousses en question sont les mousses [*mosses*] d'un vieux presbytère.

avec ironie la spiritualité, la prendre par le bout concret', résoudre avec humour le problème posé par la haie. La baleine est le plus gros des corps vivants. La baleine, dans sa matérialité, remarque Jennifer Doyle, *est* un livre.

Tout d'abord : selon leur ordre de grandeur, je sépare en VOLUMES (subdivisibles en chapitres) tous les baleinoptères tant petits que grands. I : LA BALEINE IN-FOLIO — II : LA BALEINE IN-OCTAVO — III : LA BALEINE IN-DOUZE.

Comme type de l'in-folio, je donnerai le cachalot, de l'in-octavo le grampus ou orque épaulard, de l'in-douze, le marsouin

Doyle cite le passage où la taille du sujet s'identifie à la taille du livre :

La substitution de l'homme à la baleine continue quand Ismaël décrit la magnifique affection qu'il a pour son sujet avec une passion intense :

On entend souvent dire de certains auteurs qu'ils se laissent emporter et gonflent leur sujet, alors qu'il peut sembler ordinaire. Qu'en est-il alors de moi qui écris sur le Léviathan ? ... Qu'on me donne une plume de condor ! Qu'on me donne le cratère du Vésuve pour encier ! Amis, retenez mes bras ! Car du simple fait d'écrire mes pensées sur ce Léviathan, ils m'épuisent, et me font défaillir avec leur vaste mouvement d'envergure, comme s'ils voulaient englober toutes les sciences, et toutes les générations de baleines, d'hommes, et de mastodontes, passés, présents et à venir... Un thème si vaste et si généreux est tellement exaltant ! On se dilate à sa dimension. Pour produire un livre qui en impose, il convient de choisir un sujet imposant.

Denis Petit

Ce passage est typique. Quand on évalue la masse de *Moby-Dick* (le livre) à l'aune de phrases comme «un thème si vaste et si généreux» est tel qu'«on se dilate à sa dimension», et «pour faire un livre qui en impose, il convient de choisir un sujet imposant», il semble qu'Ismaël, ou plutôt Melville, prend la chose littéralement : pour écrire un gros livre on doit choisir un gros sujet. Si on choisit un gros sujet, on doit écrire un gros livre. L'idée mi-me de cette correspondance entre corps et livre échauffe Ismaël : «retenez mes bras», supplie-t-il comme s'il risquait de se précipiter dans le corps de la baleine pour le posséder lui-même (ce qui arrive réellement, dans un sens, quand Tashtego, un des matelots du *Pequod*, tombe dans une tête de baleine et ressort comme un nouveau-né de la masse huileuse)'.

15. H. Melville, Lettre à Evert A. Duyckinck du 13 décembre 1850: «Mais je me demande si un livre dans le cerveau d'un homme n'est pas mieux loti qu'un livre relié en veau — en tout cas, il est davantage à l'abri de la critique. Et tirer un livre de son cerveau s'apparente à la dangereuse et délicate opération qui consiste à détacher une vieille peinture d'un lambris — il vous faut décaper tout le cerveau pour y parvenir en toute sécurité — et même alors la peinture peut n'en pas valoir la peine». *Op. cit.*, p. 1116.

16. H. Melville, *Moby Dick*, Trad. Henriette Guex-Rolle, *op. cit.*, p. 172.

17. Jennifer Doyle, *op. cit.*, p. 7.

C'est dans l'échange entre littéralité et matérialité que se subvertit la métaphore et qu'ennui et exaltation sont mis, corporellement, en continuité.

Le mot générique

Le deuxième volet du prologue de *Moby-Dick* est la compilation par un «sous-sous-bibliothécaire» de quatre-vingts extraits où figure le mot «baleine». Ce second «pauvre diable» fait partie de la même «tribu [tribe] au teint cireux» que le précédent maître d'études. Il est situé encore un degré en-dessous dans l'échelle hiérarchique puisque le premier était un «sous-maître» et que lui est un «sous-sous». Il est condamné à n'être jamais reconnu du monde mais il convoque la fraternité du narrateur. La pâleur commune des deux «fournisseurs» en étymologie et en extraits semble marquer l'érosion de leur corps. A moins que leur peau décolorée ne porte le miroitement de la blancheur épouvantable de l'immense cachalot¹⁸. Qualifiée de «*higgiedy-pi..ledy whale statements*» (méli-mélo de formulations sur la baleine — un ramassis — que l'édition de la Pléiade traduit élégamment par «*ce salmigondis de citations*»), résultat d'une pêche au mot «*whale*» (baleine), «*dénué de principe hiérarchique*», comme le remarque Philippe Jaworski dans une note, cette compilation fait, en quelque sorte, du «sous-sous» le premier et véritable inventeur de Google. Cette recension, faite à partir du mot plutôt qu'à partir du sens, adopte une méthode de moteur de recherche. Le «sous-sous» (*sub-sub*) s'est arrêté et a pris note à chaque fois qu'il est tombé sur le mot «baleine». Résultat étrange de cette façon de procéder, une citation aussi minime que celle-ci, par exemple :

Tout à fait à une baleine
*Hamlet*¹⁹.

Ou bien encore, une occurrence métonymique qui semble à première vue hors sujet :

A cinquante sylphides choisies,
Nous confions le soin du jupon.
Souvent, cette septuple enceinte
Renforcée de cerceaux et armée de baleines, nous l'avons vu tomber.
*La Boucle dérobée*²⁰).

18. Voir le chapitre XLII de *Moby-Dick*, «La blancheur du cachalot», Trad. Philippe Jaworski, *op. cit.*, p. 215.

19. *Op. cit.*, p. 9. Extrait de l'acte III, scène 2 de *Hamlet* où un nuage est comparé à une baleine.

20. *Ibid.* p. 12.

Ce choix de la littéralité est d'autant plus frappant que, comme le remarque Philippe Jaworski, nombre de ces extraits trouvent leur écho dans la suite du roman de Melville. Melville a construit son histoire *avec* ces citations. D'ailleurs, le narrateur affirme qu'il n'est que « le commentateur » du sous-sous²¹. De ce point de vue, on pourrait dire que son livre est une façon de *prendre au mot* toute la littérature sur la baleine en insérant ces extraits et en les mettant en scène dans son récit. Eindépendance et l'antériorité que le langage possède par rapport à lui assujettissent l'auteur.

L'étymologie des mots porte aussi à conséquence. Une timidité des traductions françaises se retrouve dans le passage des « Mains serrées » que Doyle cite pour montrer ce qui est à l'oeuvre dans les « passages ennuyeux » du roman de Melville.

Le chapitre « Mains serrées », par exemple, décrit, comme chacun sait, la procédure par laquelle les baleiniers « traitent » le spermaceti extrait de la baleine — l'arrachant de la carcasse, le plaçant dans une « grande baignoire de Constantin », et se tenant assis autour du baquet, pour « rendre leur fluidité à ces mottes ». Tandis que Ismaél décrit la procédure, il est emporté de plus en plus loin par une passion qui se saisit de ses mains et envahit son corps :

Serrer, presser, la matinée durant ! J'étreignais ce sperme jusqu'à m'y fondre, jusqu'à ce qu'enfin une étrange folie m'envahit et je me surpris à serrer involontairement les mains de mes camarades, les prenant pour des mottes douces. Ce travail faisait naître un tel débordement d'affection, de fraternité, d'amour que pour finir je continuai à étreindre leurs mains, les regardant tendrement dans les yeux comme pour leur dire : Oh ! mes bien-aimés semblables, pourquoi nourrissons-nous des rancunes sociales, des humeurs acariâtres, de l'envie ? Allons, serrons-nous tous les mains, non, faisons davantage, fondons-nous les uns dans les autres, perdons-nous dans l'universel et devenons le lait et le sperme de la bonté. Que n'ai-je pu presser à jamais ce sperme ! Car je sais à présent, par tant d'expériences prolongées, renouvelées, que l'homme doit abaisser ou du moins déplacer l'idée qu'il se faisait d'un bonheur accessible, qu'il ne doit pas le chercher dans l'intelligence ou l'imagination, mais dans l'épouse [...I, le lit, la table, la selle du cheval, le coin du feu, le pays ; maintenant que j'ai compris cela, je suis prêt pour une éternelle étreinte. Dans mes nocturnes visions j'ai vu, au paradis, des anges défilier longuement, tenant entre leurs mains une jarre de spermaceti .

Le mot « sperme » ne figure pas dans les traductions avant celle de Philippe Jaworski²³. Cachalot se dit « *spennwhale* » en anglais. On traduit également « *spe rima* » par « huile de baleine » ou « spermaceti », « blanc de baleine ». Achab traque une « baleine *spermatique* » blanche appelée Moby-Dich.

21. *Ibid.* p. 5.

22. Jennifer Doyle, *op. cit.*, p. 4.

23. *Op. cit.*, p. 457.

A l'occasion de la parution de la nouvelle traduction dans La Pléiade, la presse s'est fait l'écho de la « découverte » que *Moby Dick* n'est pas une baleine, mais un cachalot. Ainsi, Pierre Assouline²⁴ :

Il est vrai que le titre originel, *Moby-Dick ou le cachalot blanc*, pourtant très clair, appelait une transposition techniquement plus précise, et que l'histoire d'Achab, au-delà de ses dimensions tragique, mythologique et métaphysique, est aussi celle d'une mutilation au cours d'une pêche au cachalot. Jusqu'à présent, les traducteurs français de *Moby-Dick* utilisaient alternativement le « il » ou le « elle » pour évoquer l'animal. Cette nouvelle traduction a pris le parti de souligner sa masculinité, Philippe Jaworski l'ayant toujours ressenti comme masculin.

N'empêche que *Moby-Dick* est ambivalent. Le corps à corps entre le capitaine et le cachalot est un affrontement de mâles. « Et dans l'ensemble du texte, les métaphores masculines l'emportent. L'homosexualité est un thème récurrent chez Melville, par des voies détournées bien entendu », observe le traducteur. Il est vrai que dès le titre... En argot, *dick* désigne le membre viril ; « trique » est son meilleur équivalent. L'écrivain ne l'a pas choisi au hasard.

Certes, rien d'étonnant à ce qu'on nomme un (ou une) sperm *whale* « *Dick* ». Mais le titre qui figure sur la première édition est *Moby-Dick or the Whale*. On risque de dévier la question si on la pose en termes il/elle. Le mot français recommandé comme « le meilleur équivalent » du mot *dich*, n'est-il pas lui-même du genre féminin ?

Melville semble balayer le souci d'exactitude qui favoriserait le terme spécifique par rapport au terme générique. En effet, la baleine est un animal marin, donc c'est un poisson.

On discute parfois encore la question de savoir s'il faut ou non classer les cétacés dans le genre des poissons (...)

Mais, je le sais, jusque vers 1850, et malgré l'affirmation formelle de Linné, les requins, les différentes espèces d'aloses tout comme les harengs étaient considérés au même titre que le léviathan parce qu'habitants d'une même mer.

Une fois congédiée une raison avancée (en latin) par Linné — *penem intransitum feminam mammis lactantem* — (un pénis pénétrant la femelle, celle-ci allaitant au moyen de mamelles) dont un ami de Nantucket, Charles Coffin, a dit à Ismaël que « c'étaient des balivernes », la décision est prise.

Qu'on sache donc que, faisant fi de tout argument, je vais tabler sur la bonne vieille croyance qui fait de la baleine un poisson...

24. Le Monde 2 du 30 septembre 2006, p. 19.

25. Trad. Henriette Guex-Rolle, *op. cit.*, p.171.

Si le cachalot est un poisson, aucun problème pour qu'il soit aussi une baleine. La matérialité n'est pas affaire de taxinomie. Ce qui compte c'est l'huile qu'on en tire.

Jennifer Doyle dit qu'il faut lire *Moby-Dick* à «contre-intrigue», dans la mesure où les *boring parts* sont « un exemple qui montre comment un jeu érotique peut venir s'incruster profondément dans l'acte même d'écriture et de lecture ». Les passages ennuyeux constituent une serre [*Hothouse*] où pousse, croit, prospère la pornographie. Cette serre, ce foyer, est *allégorique*. Melville, dans son «livre malfaisant»²⁶ qui s'ouvre sur le dictionnaire, effectue, en faisant jouer littéralité et incorporation, un retournement du rapport allégorique.

Les terriens sont, pour la plupart, si ignorants *des* merveilles les plus palpables de ce monde que, si l'on ne leur apporte pas quelques éléments d'information historique, factuels ou autres, concernant la pêche à la baleine, ils risquent fort de railler Moby Dick, ne voyant en cet animal qu'une fable monstrueuse ou, ce qui serait pis et bien plus scandaleux, une hideuse et insupportable allégorie²⁷.

Les mots brassés dans la grande «baignoire de Constantin» melvillienne maintiennent une tension entre allégorie et littéralité, et créent entre livre et lecteur un lien tout autant *physique* que celui qui est mis en jeu dans le porno.

26. «J'ai écrit un livre malfaisant et je me sens immaculé comme l'agneau». Lettre à Hawthorne du 17 novembre 1851. *Op. cit.*, p. 1134.

27. Trad. Philippe Jaworski, *op. cit.*, p. 234.

Freud éconduit par ses freudologues

MICHÈLE DUFFAU

Le 18 octobre 2006, il aura été possible de publier en français les lettres de Sigmund Freud à Robert Fliess sans que soit abordé d'une quelconque façon le lien étroit qu'elles entretiennent avec la « naissance » de la psychanalyse, comme avec la psychanalyse aujourd'hui. Cette édition vient en quatrième position¹ et entend se décaler résolument de l'histoire complexe et mouvementée de la publication des lettres². Comment? En en faisant des documents de « recherche en psychanalyse » et un produit présenté dans la collection *Bibliothèque de Psychanalyse*, qui à côté des *Oeuvres Complètes* de Freud et d'une autre collection³, constitue la vitrine d'exposition de la psychanalyse par les Presses Universitaires de France.

1. Après la première édition tronquée, celle de Ernst Kris, Anna Freud, Marie Bonaparte (Sigmund Freud *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956), l'édition complète américaine de Jeffrey Moussaieff Masson (*The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904*, The Belknap Press of Harvard University Press Cambridge, Massachusetts and London, England, 1985) et l'édition complète, allemande de Michael Schröter (*Sigmund Freud Briefe an Wilhelm Fliess, 1887-1904*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1986).

2. Sigmund Freud, *Lettres d Wilhelm Fliess*, Édition complète, traducteurs Françoise Kahn et François Robert, PUF, Paris, octobre 2006, Avant propos.

3. Cette collection « dirigée par Jean Laplanche, professeur émérite à l'Université de Paris VII, assisté de Jacques André, psychanalyste, a pour but de présenter au public des oeuvres françaises et étrangères témoignant de toutes les recherches importantes entreprises dans le domaine de la psychanalyse ». Le Site PUF présente aussi une autre collection, la « Petite Bibliothèque de Psychanalyse » dirigée aussi par Jean Laplanche et Jacques André qui « associent des auteurs français et étrangers, car il devient indispensable pour enrichir le débat en psychanalyse, de franchir les barrières linguistiques et de refuser la transformation des théories en dogmes ». (Site PUF, CopyrightCMeta-Concept 2007). Au regard de ces deux collections, on trouve les *Oeuvres Complètes de Freud. Psychanalyse*.

Faut-il que les lettres soient encore suffisamment brûlantes pour leur faire subir une telle entreprise d'anhistorisation, de gélification ? Vingt ans ont passé depuis que Jeffrey M. Masson a publié les *Complete Letters*⁴. Pourquoi tant de temps avant qu'elles ne paraissent en français ? Aurait-on hésité ? Leur tardive publication est-elle dépendante d'un projet plus ancien, celui de la publication des *Ouvres Complètes* de Freud, de leur rythme, de leur installation dans le public ? Dès 1989, alors que le projet prend corps, il est décidé que les lettres feront l'objet d'une édition à part sous le prétexte plutôt mince qu'elles n'ont pas été publiées du vivant de Freud.

OCEP

Les *Lettres d'Fliess* auraient-elles pu menacer l'édifice des *Œuvres Complètes* de Freud, dans la fonction politique que leur donne la maison d'édition ? Étaient-elles un monstre à neutraliser pour que tienne cette vocation que se donne les PUF d'être un comité de vigilance contre ceux qui transforment les «vérités en dogme» ? Les Puf revendiquent pour ce faire une position dite «scientifique»⁵ dans la démarche de traduction de l'œuvre de Freud en français, la science est appelée pour garantir la langue et fabriquer une boîte noire de la traduction... Curieux positionnement de la science, comme de la traduction, comme si elles pouvaient être à l'abri des misères de l'âme, comme s'il était possible d'isoler, enfin, un domaine aseptisé de la magie des «mots» !

Un petit rappel comme fil rouge : Freud produira le terme *Psychoanalysis* quelque six ans après avoir ouvert une brèche dans les méthodes médicales lorsqu'il s'avance dans un journal populaire médical avec son texte *Traitement psychique (traitement d'âme) Seelenbehandlung*. En 1896, le psychique, la psychologie joue sur le terrain de la *Seele*. Les questions portées par cet article de 1890 se développent dans des coordonnées résolument scientifiques que l'on trouve aussi dans les lettres à Fliess. Les médecins, dit Freud en 1890, ont limité leur intérêt au corps et ont abandonné aux philosophes l'étude de l'âme, qu'ils se sont mis à dédaigner. L'âme s'est mise à dépendre des maladies du corps. Les médecins, dit alors Freud, semblaient craindre d'accorder à la vie de l'âme une certaine autonomie, comme s'ils eussent dû, ce faisant, quitter le terrain de la science. Mais certains patients mettent durement à l'épreuve cet art des médecins accroché aux nouvelles méthodes d'investigations scientifiques. «Le profane, remarque Freud, trouvera sans doute difficilement concevable que des troubles morbides du corps ou de l'âme puissent être dissipés par la

Michele Duffau

4. Voir au sujet de l'histoire de l'édition complète des lettres, Jeffrey Moussaieff Masson, *Le réel escamoté*, Paris, Aubier, 1984 (traduction de *The assault on truth : Freud's suppression of the seduction theory*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1984) et Janet Malcolm, *Tempête aux archives Freud*, Paris, PUF, 1986 (traduction de *In the Freud Archives*, New York, Knopf, 1984).

5. Voir à ce sujet «Situation des œuvres complètes de Freud/Psychanalyse», in *Traduire Freud*, André, Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche, François Robert, PUF, Paris, 1989.

6. S. Freud, «Le traitement psychique» in *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, Paris, PUF, 1984.

simple parole du médecin. Il pensera qu'on lui demande de croire à la magie. En quoi il n'aura pas tout à fait tort ; les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie décolorée. Il sera cependant nécessaire d'emprunter un plus long détour, afin de faire comprendre comment la science procède pour restituer au mot une partie de sa force magique d'antan». Les mots sont l'outil du « traitement psychique », traitement prenant origine dans l'âme. C'est l'époque, continue Freud, où sur ce terrain scientifique, s'envisage la « magie » du mot. C'est l'hypnose et l'étude des phénomènes hypnotiques qui ont montré à ce moment-là ce qu'il faut entendre par magie du mot. Tel est le pari de Freud, qu'à l'endroit même où la médecine s'équipe des méthodes d'investigations scientifiques, la médecine redécouvre la magie « du mot », qui se perd depuis, dit Freud, environ une quinzaine d'années. Le terme *psychoanalyse* s'inscrit alors dans les efforts de Freud pour maintenir ces questions corps/âme dans les coordonnées scientifiques de la fin du XIXe siècle. Et cela occupe une large place dans la correspondance avec Fliess.

Or, l'affirmation de « scientifique » concernant la publication des *OCEP* s'appuie sur une définition significative : une traduction qui veut être qualifiée de scientifique ne pourra l'être que si « elle aborde l'oeuvre comme un ensemble », il s'agit de lutter contre le morcellement de l'oeuvre, produire un projet unique, trouver un mode d'unité dans l'unité d'une équipe de freudologues et de germanistes dans un rapport à la théorie générale de la traduction⁸. Cette définition de l'oeuvre comme totalité est précisément ce qui est menacé par les Églises, par les organismes psychanalytiques officiels, qui effectuent un morcellement. Mais à quoi répond cette volonté d'unification et de préservation quand Freud lui-même n'est pas épargné : « Freud autant qu'un auteur ou même un maître, s'est voulu le fondateur d'un mouvement organisé, hiérarchisé, pour lequel son oeuvre jouât le même rôle de ciment que le texte sacré pour une église. Vu comme cela il est normal que cette Église voulut conserver la mainmise sur le destin du texte fondateur »⁹. Aussi lorsque les éditeurs, dans le projet *OCEP* veulent s'affranchir de cette hypothèque, se rendre « définitivement » et « absolument » indépendants de toute emprise institutionnelle, manifeste ou occulte, on ne peut que se demander par quel miracle cela serait rendu possible, quelle utopie pourrait construire une sphère aux parois aussi hermétiques ? De même, comment imaginer que soit possible qu'« aucune société, aucun groupe d'analystes n'y a le moindre regard, et n'est même tenu au courant de nos travaux. [...] La composition

7. S. Freud, *OCEP pour Oeuvres Complètes de Freud/Psychanalyse*, Cette écriture adoptée par les PUF montre suffisamment s'il en était besoin que cette séparation Freud/Psychanalyse est effective dans la publication des *Oeuvres Complètes*. Voir à ce sujet « Situation des Oeuvres complètes » in *Traduire Freud, op. cit.*

8. *Traduire Freud, op.cit.*, p. 9. En quittant les traductions existantes pour aboutir à une traduction de plus en plus parfaite, le projet de 1983 des *OCEP* se félicite de venir tard et de faire son plein profit de l'histoire éditoriale et des débats qui ont eu lieu.

9. *Ibid*, pp. 5-6.

10. *Ibid*, p. 7.

de nos équipes de travail est d'ailleurs le témoin de cette prise de position anti-ecclésiastique : la majorité d'entre nous sont des germanistes et des freudologues, une très petite minorité des analystes praticiens, eux-mêmes freudologues avant tout»¹¹.

Ce projet d'unicité, orienté contre les psychanalystes porteurs de zizanie, s'avère de fait dirigé contre Freud lui-même. Quand l'unicité temporelle (unité de temps, d'espace, d'action) de l'oeuvre — en français — est produite par l'artifice d'un positionnement dit « scientifique » de la traduction, on ne s'étonne plus que la composition des équipes et les méthodes de travail fixent une terminologie par avance¹², ce qui permet de séparer Freud de la psychanalyse, ou plutôt la psychanalyse de Freud : *OCEP*. Les éditeurs concluent : les conséquences concernant la traduction elle-même sont d'une grande portée. Autrement dit, au lieu de nous trouver devant des problèmes de traduction inhérents au texte freudien, nous nous trouvons devant la fabrication et la mise en oeuvre de principes de traduction ajustés au projet politique des *OCEP*. Cela explique l'impression désagréable ressentie à la lecture de la présentation¹³ des principes de traduction des *OCEP* comme à la lecture de la présentation des *Lettres à Fliess*. Trivialement dit, le lecteur se demande ce qu'on veut lui vendre pour le préparer ainsi. En effet, pour répondre à ce projet d'édition, il faut des principes de la traduction spécifiques à Freud, que les éditeurs prennent soin de détailler. Le volume *Traduire Freud* est construit de façon à placer le lecteur dans cet agencement qui doit le protéger des dogmes, de Freud et des « églises psychanalytiques ». Et pour prendre en main le lecteur, les éditeurs prennent un appui, en apparence sérieux, sur des questions de traductologie telles qu'elles se présentent dans le livre d'Antoine Berman. Or une lecture attentive du livre d'Antoine Berman, et l'architecture de la question qu'il propose au lecteur (en 1985) rendent sensible l'usage spécieux qui en est fait. Et c'est du coup dans cet usage que peut être entrevu ce que signifie et comment fonctionne cette entreprise de lessivage de l'histoire qui passe par la traduction.

Un guide de l'usager

Au terme de la lecture de *Traduire Freud*, l'oeuvre, désincarnée, détachée, flotte dans un éther. Mais les *Lettres à Fliess*, en 2006, brûlent encore, même contenues dans leur gangue d'anhistorisation. Rouge, le volume, annonce toutefois sa parenté avec la couverture des volumes des *OEuvres* — difficile tout de même de séparer entièrement cette correspondance des textes de Freud. Mais l'évitement méthodique de l'histoire de la psychanalyse est tout aussi patent que pour les *OCEP* : le style, la sélection des éléments de présentation, l'objectivation. Pourtant une telle distance avec l'objet

11. *Ióid*

12. *Ióid*, « La mise en oeuvre », pp. 63 et suivantes.

13. *Traduire Freud*, op.cit., « Principes généraux »

publié, un tel désengagement, est si rare que le lecteur ne peut qu'être amené à se demander à quelle place il est mis dans cette opération, quel rôle est-il appelé à jouer et pour quelle guerre ?

Une façon de ne pas raconter l'histoire, ou plutôt une façon de se passer de l'histoire, se présente déjà à travers cette classification opérée par les Presses Universitaires de France pour présenter la psychanalyse : puisque les *Lettres d Fliess* sont devenues un ouvrage de «recherches dans le domaine de la psychanalyse», tout se passe comme si Freud avait inventé un domaine séparé ou extérieur à lui pour ensuite y effectuer des recherches. Cette espèce de forçage temporel se retrouve dans l'« Avant-propos » à cette édition des Lettres comme dans l'«Introduction». Frappe en premier lieu le ton détaché, informateur, de l'« Introduction » qui présente comme ordinaire, acquise, l'histoire d'une amitié amoureuse d'où s'enclencha une pratique. Comme si cette histoire ne devait plus questionner, ne devait plus être questionnée, n'était plus actuelle. E« Introduction» paraît ne s'adresser à personne : les lettres sont envisagées comme une chronique, celle, je cite «des premiers pas dans une pratique» et «des premiers essais d'une pensée ». Des morceaux de phrases extraits des lettres et désinsérés de leur contexte balisent une sorte de guide de l'usager : « une amitié nécessaire », «un transfert amoureux», «sublimation d'un courant androphile chez l'homme », organisent un espace d'exposition où des informations plates et atones viennent guider le lecteur-visiteur des lettres à Fliess, réduites à cette occasion à l'état de document. Plus qu'une distance, c'est un véritable détachement, comme si ce noeud ainsi agencé n'envisageait la participation du lecteur que selon les termes d'une «politique de la qualité», propre à notre époque, où l'enflure moïque tient à la possibilité infinie de fabrication d'objets d'études. On nous invite à entrer dans la freudologie, avec ses experts qui garantissent que le langage, la langue, les comportements, la culture, sont entièrement prévisibles, gérables, codables, selon une politique des risques, avec principe de précaution. La démarche OCEP décontamine l'œuvre des pollutions collectives, l'objet ainsi découpé peut s'aborder de l'extérieur et se fourbir comme une arme contre les idéologies, qu'elles soient « culturelles, psychiatriques, voire... psychanalytiques». Pour les lettres emmurées dans une «Introduction» à laquelle aucun reproche de non-objectivité ne pourra être fait, se joue aussi une autre entreprise de décontamination : décontaminer l'œuvre freudienne des pollutions fliesséennes. Cette politique de présentation des lettres est, en fait, engagée dès l'ébauche du projet OCEP, c'est-à-dire de façon contemporaine à la question que pose Antoine Berman dans son ouvrage, *L'épreuve de l'étranger* qui, nous le verrons, concerne de très près la psychanalyse.

14. Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Editions Gallimard, 1984.

C'est en faisant taire la question que pose Antoine Berman que le projet des *OEuvres Complètes* se concrétise. Les principes généraux de la traduction des *OCEP* s'appuient sur le livre d'Antoine Berman, mais réduisent son propos à une étude sur la traduction, et négligent ou en minimisent la portée, celle de la question toujours actuelle qu'il amène, dans le domaine des langues et de la traduction. On va même jusqu'à faire jouer curieusement une opposition « traduction à la française » et « traduction à l'allemande », là où il s'agit d'envisager comment deux cultures (française et allemande) se sont consciemment construites avec ou sans la traduction. Ainsi, le lecteur va être placé sur le terrain d'une problématique de traduction détachée des problèmes de culture et va être conduit vers une sorte de géométrie des passage de la langue d'origine vers la langue d'arrivée pour une oeuvre, au ton d'autant plus moralisateur qu'il est ardemment dirigé contre les précédentes traductions et les psychanalystes. Derrière les apparences, — une prise de position sur des questions de traduction pour lesquelles le lecteur est pris à témoin —, se profilent des principes de traduction préformés au préalable dans le projet *OCEP*. Et du fait même de cette démarche politique, des catégories comme « étranger », « étrangeté », « épreuve de l'étranger », qui servent chez Berman à problématiser une question de la vie des langues, vont être entifiées pour construire un espace de traduction conforme au projet *OCEP*. Les prémisses sont : les analystes, les institutions analytiques veulent garder une main mise sur le texte fondateur. Conséquence : pour mettre le texte à l'abri, il faut des principes scientifiques de traduction.

Michele Duffau

Or la question que Berman pose avec son livre concerne de façon extrêmement directe et précise la psychanalyse. Il s'agit de partir de notre époque, 1984, c'est-à-dire du fait que selon Berman « il s'est produit un phénomène que maints auteurs de notre siècle ont dénoncé, et qui concerne la destruction de la *Sprachlichkeit*, de la capacité parlante des grandes langues modernes, au profit d'une langue-système de communication de plus en plus vidée d'épaisseur et de signifiances propres. [...] Dangers qui concernent toutes les langues et toutes les dimensions de notre existence. Ils situent désormais l'acte de traduire dans une dimension nouvelle ou sinon nouvelle du moins infiniment plus crue : il s'agit de défendre la langue et les rapports inter-langues contre l'homogénéisation croissante des systèmes de communication »¹⁵. C'est pour cela qu'il faut interroger ce qui s'est passé avec les Romantiques allemands lorsqu'ils ont mis au centre de leur conception et façonnage de cette conception de la culture comme *Bildung*, la traduction. Le livre de Berman réactualise cette forme de questionnement sur les langues par la pratique de la traduction, mais par l'usage tronqué de son texte dans les principes *OCEP*, sa question est immédiatement éteinte.

15. Antoine Berman, *l'épreuve de l'étranger*, op. cit., p. 288.

Pour Berman, au fur et à mesure que se dégagent les différents domaines où des « problèmes de traduction » se posent, il devient plus clair que la traduction n'est pas simple médiation, mais processus où *se* joue notre rapport à l'autre, conscience que l'Allemagne Romantique avait déjà possédée et qui resurgit avec une force d'autant plus grande que toutes les certitudes de notre « modernité » sont ébranlées. Berman rappelle que c'est à partir de Luther que la pratique de traduire s'accompagne d'une réflexion, parfois purement empirique ou méthodologique, parfois culturelle et sociale, parfois franchement spéculative, sur le sens de l'acte de traduire, sur ses implications linguistiques, littéraires, métaphysiques, religieuses et historiques, sur le rapport entre les langues, entre le même et l'autre, le propre et l'étranger'. Époque d'un retour « aux sources » (poésie populaire, poésie du moyen âge, philosophie de Jacob Boehme) ; avec Goethe et Herder, fondation d'une littérature propre (quoique pas forcément nationale encore moins nationaliste) qui définirait clairement ses rapports avec le classicisme français, les encyclopédistes, le Siècle d'Or espagnol, la poésie de la Renaissance italienne, le théâtre élisabéthain, le roman anglais du XVIII^e siècle, et enfin essentiellement l'antiquité gréco-latine ; contexte d'auto-définition globale, c'est « à l'intérieur de l'espace de jeu de la littérature européenne que la traduction va jouer un rôle décisif, en grande partie parce qu'elle est *transmission des formes*. Ainsi, poursuit Berman, la reprise des contes et des poésies populaires, des chants et des épopées médiévales de Herder à Grimm a le même sens : il s'agit d'une sorte d'intra-traduction par laquelle la littérature allemande s'annexe un vaste trésor de *formes*, bien plus qu'un stock de thèmes et de contenus »¹⁶. Dans ce champ culturel, celui que les allemands commencent à appeler la *Bildung* (culture et formation), vont se déployer les entreprises des Romantiques, de Goethe, de Humboldt et de Hölderlin. Les traductions des Romantiques, qui revêtent la forme consciente d'un *programme*, correspondent simultanément à un besoin concret de l'époque (enrichir le répertoire des formes poétiques et théâtrales) et à une vision qui leur est propre, marquée par l'Idéalisme tel qu'il s'est défini avec Kant, Fichte et Schelling. Pour les Romantiques allemands la traduction pratiquée en grand est un moment essentiel, avec la critique, de la constitution de la poésie universelle progressive, c'est-à-dire de l'affirmation de la poésie comme absolu .

Berman ne veut pas seulement montrer que la vision qui s'affirme est que toute pensée, et tout discours, sont des traductions, son objectif est aussi de mettre en évidence que « la traduction signifie pour eux un double structuel de la critique, dans le sens très particulier que revêt pour l'Athendum cette notion, et que la traduisibilité est le mode même de la réalisation du savoir, de l'Encyclopédie »¹⁷. D'une certaine façon, poursuit Berman, la traduction romantique cherche à jouer avec les langues et

16. *Ibid.*, p. 287.

17. *Ibid.*, p. 27.

18. *Ibid.*, p. 29.

19. *Ibid.*, p. 31.

leurs littératures, à les faire verser les unes dans les autres et à tous niveaux, notamment celui de la métrique. Le rapport des langues entre elles, comme *accouplement et différenciation*, comme *affrontement et métissage*, rapport de la langue maternelle avec les autres langues, « tel qu'il se joue dans la traduction et *tel qu'il détermine le rapport de la langue maternelle à elle-même*, tout cela se précisera peu à peu et a fortiori « avec ce que la linguistique, la critique moderne et la psychanalyse entre autres, nous apprennent sur le langage et les langues en général »²⁰. L'entreprise de Berman est de révéler le rôle de cette théorie de la traduction dans l'économie de la pensée romantique, puis d'en discuter les postulats pour enfin s'en libérer pour préparer un autre champ de la littérature, de la critique et de la traduction. Car, selon Berman, notre littérature (notre culture) a besoin de participer à ce mouvement de décentrement et de changement si elle veut retrouver une figure et une expérience d'elle-même qu'elle a en partie perdues depuis le Classicisme. C'est pour cela que la traduction doit réfléchir sur elle-même et sur ses pouvoirs²¹. Ainsi Berman s'est efforcé « d'analyser la théorie de la traduction des Romantiques allemands en la situant d'une part dans l'ensemble des théories et des programmes de ceux-ci, d'autre part en la confrontant avec d'autres réflexions qui lui sont contemporaines : celles de Herder, de Goethe, de Schleiermacher et de Humboldt, qui sont des théories de la *Bildung* ». Il montre que si la tradition de la traduction en Allemagne, qui a son origine chez Luther, s'est définie par opposition à une culture — la culture française classique — dont le mode de déploiement ne passait pas par la traduction²², et que si les théories de la traduction élaborées à l'époque romantique et classique en Allemagne constituent le sol des principaux courants de la tradition moderne occidentale, les traductions de Hölderlin inaugurent une époque de la traduction occidentale qui n'en est encore qu'à ses premiers pas.

Pour Berman, les matériaux accumulés qui concernent la dimension poétique et culturelle de la traduction doivent être repensés à la lumière de notre expérience du XX^e siècle et replacés dans le champ qui est le nôtre. Il faut prendre note de ce que ce souci de la traduction, on ne le trouve pas seulement en notre siècle dans la philosophie et la pensée religieuse, mais aussi et d'une autre manière dans les domaines de la psychanalyse, de l'ethnologie et de la linguistique. Les rapports de la psychanalyse et de la traduction sont, dit-il, très complexes et il aura fallu Lacan et son effort de « lecture-traduction pour nous ouvrir les *Grundwörter* freudiens et l'infinie complexité de la trame de sa langue et des images. Ici nous voyons la (re)-traduction devenir également l'un des majeurs soucis d'une réflexion, et le chemin qui rouvre l'accès authentique d'une pensée». Mais, rajoute-t-il, «la psychanalyse entretient sans doute un rapport encore plus profond avec la traduction dans la mesure où elle interroge le

20. *Ibid*, p. 36.

21. *Ibid*, p. 39.

22. *Ibid*, p. 279.

rapport de l'homme avec le langage, les langues et la langue dite « maternelle » d'une façon fondamentalement différente de celle de la tradition»²³.

Et c'est là que Berman, s'appuyant sur l'idée de Renan « une oeuvre non traduite n'est publiée qu'à demi », ouvre une question qui concerne l'oeuvre elle-même : faut-il supposer une face cachée de l'oeuvre qui devrait apparaître avec la traduction ? Peut-être alors faudrait-il, dit Berman, aller au-delà de l'idée de la notion romantique de « potentialisation », approfondir la perception goethéenne du « reflet » rajeunissant, peut-être, dit-il, avons-nous besoin d'une *théorie de Pauvre et de la traduction* qui fasse appel à la pensée analytique (comme c'est le cas aussi pour l'ethnologie ou la linguistique qui rencontrent le problème des langues par la traduction). Il ajoute :

Qu'il faille beaucoup retraduire ; qu'il faille faire, et sans cesse, l'épreuve de la traduction ; que dans cette épreuve, nous devions lutter sans trêve contre notre réductionnisme foncier, mais aussi rester ouverts à ce qui dans toute traduction, reste mystérieux et immaltrisable, à proprement in-visible (la face de l'oeuvre étrangère qui va apparaître dans notre langue, nous ignorons sa nature quels que soient nos efforts pour faire parler à tous prix la voix de cette oeuvre dans notre langue) ; que de cette entreprise de traduction excentrique nous devions beaucoup attendre, peut-être un enrichissement de notre langue, peut-être un infléchissement de notre créativité littéraire ; que nous devions interroger l'acte de traduire dans tous ses registres, l'ouvrir aux interrogations contemporaines, réfléchir sur sa nature, mais aussi son histoire, ainsi que sur celle de son occultation — voilà ce qui nous semble caractériser l'âge actuel de la traduction.

Quand nous lisons tout ce que l'âge classique et romantique allemand a pu écrire sur l'acte de traduire et ses significations (culturelles, linguistiques, spéculatives, etc.) nous ne trouvons pas seulement un nombre de théories qui continuent, sous une forme ou sous une autre, à déterminer en bien ou en mal notre présent. Nous y trouvons une conscience et surtout une habitation du langage essentiellement moins menacées que les nôtres²⁴.

La conclusion de *L'épreuve de l'étranger* n'est pas sans avoir une tonalité assez alarmiste. Endossant les questions qui concernent les langues à notre époque, Berman considère que là où la psychanalyse, l'ethnologie, rencontrent les problèmes de traduction, il y a lieu de dépasser le cadre de la *Bildung* tel qu'il s'est fabriqué avec les Romantiques allemands. C'est Hölderlin qui annonce les questions de notre époque, les traductions du poète souabe ouvrent une problématique de la traduction et de la poésie qui est déjà la nôtre, ses traductions appartiennent à sa trajectoire poétique, à la conception qu'il a du langage, de la poésie et de ce qu'il appelle lui-même « l'épreuve de l'étranger ». Hölderlin est amené à une reformulation de la *Bildung* qui

23. Ibid, p. 283.

24. Ibid, p. 287

en fait sauter littéralement les cadres. Deux mouvements inséparables, « épreuve de l'étranger » et « apprentissage du propre dans la poésie ». Expérience de poète, mais en même temps expérience de traducteur qui ne prend pas l'original comme un donné inerte" mais le lieu d'une lutte qu' Hölderlin décrit entre le pathos et la sobriété. La traduction reproduit cette lutte, voire la ré-active. La forme de lecture que représente la traduction « permet de percevoir ce qui, dans un texte, est de l'ordre du renié, parce que seul le mouvement de la traduction fait apparaître la lutte qui s'est déroulée dans l'original et qui a conduit l'équilibre qu'elle est. [...] Les corrections, les modifications d'Hölderlin, procèdent de ce rapport profond, possible dans la seule traduction, avec l'oeuvre en période virtuelle de formation. A suivre Berman, il faudrait construire la question de ce que la psychanalyse, en son point d'émergence, doit à ces pratiques de traduction conçues dans leur contexte culturel et politique.

Or ce qui se passe avec les *OCEP*, c'est la fermeture de cette question sur une conception sphérique des langues avec postes-frontières gardés, méthode qui permet de déplacer ensuite les frontières sur l'oeuvre elle-même.

Si l'on se rappelle que Freud se plaint à plusieurs reprises auprès de Hiess des difficultés dans lesquelles il se trouve pour faire passer son expérience dans des formes susceptibles d'être acceptées par les sages, et encore ceci, Lacan, notant les efforts de Freud pour rendre son discours conforme au discours scientifique, alors il faut poursuivre les interrogations de Berman en introduisant la question des effets du positionnement culturel actuel des sciences sur les langues. Les lettres à Fliess déploient « la période virtuelle de formation de l'oeuvre », et avec ces lettres, Berman bâtit la question actuelle concernant les langues en donnant à la psychanalyse une place essentielle. Ce qui importe, dit-il, c'est de « redécouvrir la place qu'occupait à l'intérieur même de la pensée de Freud, le concept de traduction comme concept opérationnel ». Cette proposition va être ignorée, voire occultée par les méthodes des *OCEP* et la lettre sur laquelle Berman fonde son propos va être renvoyée à un fourvoiement de Freud, à une psychopathologie.

Berman cite ce passage des lettres de Freud à Fliess :

La particularité des psychonévroses, je me les explique en ceci que la traduction, pour certains matériaux, ne s'est pas effectuée, ce qui a certaines conséquences (...). La défaillance de la traduction, c'est ce qui s'appelle cliniquement le refoulement. Le motif de celui-ci est toujours une déliaison de déplaisir qui se produirait par traduction, comme si ce déplaisir provoquait une perturbation de la pensée qui n'admettrait pas le travail de traduction .

25. *Ibid.*, p. 270.

26. *Ibid.*, p. 296.

LES «FOURVOIEMENTS» DE FREUD

Ce passage est extrait de la lettre du 6 décembre 1896, (lettre 112 des *Lettres à Fliess* et 52 de la *Naissance de la psychanalyse*. En voici l'intégralité

Si je pouvais indiquer complètement les caractères psychologiques de la perception et des trois inscriptions, j'aurai ainsi décrit une nouvelle psychologie. Il existe quelque matériel pour ce faire, mais ce n'est pas actuellement mon intention.

Je veux souligner que les inscriptions qui se suivent présentent la production psychique d'époques successives de la vie. C'est à la frontière entre deux de ces époques que doit avoir lieu la traduction du matériel psychique. Je m'explique les particularités des psychonévroses par le fait que pour certains matériaux, cette traduction n'a pas eu lieu, ce qui a certaines conséquences. Nous maintenons en effet qu'existe la tendance à l'équilibrage quantitatif. Toute transcription ultérieure inhibe la précédente et en draine les processus d'excitation. Là où manque la transcription ultérieure, l'excitation est liquidée selon les lois psychologiques qui étaient en vigueur à la période psychique précédente et par les voies qui étaient alors disponibles. Il subsiste alors un anachronisme, dans une certaine province des «fueros» sont encore en vigueur ; il se produit des «survivances».

Le refus de la traduction, voilà ce que dans la clinique s'appelle refoulement²⁷.

Les éditeurs disent ne pas vouloir prendre parti dans la difficile question de l'origine, situer le rôle joué par Fliess. Or, l'expert freudologue ne peut ni nier, ni minimiser, ni censurer l'influence de Fliess, alors il l'expose, mais comme une aberration, un fourvoiement. Certains passages, nous dit-on, « permettent de mieux situer ce que furent la collaboration et la complicité intellectuelles des deux hommes »²⁸. Pour l'expert, la profonde adhésion de Freud aux théories de Fliess, leur mise en pratique dans la façon dont il mène ses réflexions, en somme, la façon dont Freud use de Fliess et de ses théories (ce qui est alors appelé par les éditeurs « passages fliesséens »), sera jugée « déplacée » lorsqu'elle « intervient au milieu d'une élaboration "freudienne" décisive (le premier modèle de l'appareil psychique, le refoulement, le choix de la névrose et ... l'introduction du père pervers et séducteur)²⁹. L'éditeur-expert élève des barrières, des garde-fous, opère des tris, rend à César ce qui est à César, les mots

Freud éconduit
par ses freudologues

27. *Lettres d Wilhelm Fliess, op.cit.*, p. 265. Voir après ce passage, les tableaux et les calculs de périodes qui entourent la question de l'orientation névrose ou perversion, et l'entrée en scène du père séducteur.

28. *Lettres de Freud et Fliess, op.cit.* Introduction, p. 17.

29. *Ibid*, p. 19. Il n'est pas inutile ici cet endroit d'évoquer l'image de la botte noire utilisée par Bruno Latour dans *La science en action*. Faire une boîte noire, c'est enfermer quelque chose considéré comme acquis, pouvoir l'utiliser sans y revenir, ne pas repasser par l'expérience d'où elle provient. Ainsi dans ce passage, c'est une façon de se détourner ostensiblement des questions de transmission de la psychanalyse qui est rendue visible. Une transmission par concept fournirait du même coup un abord possible du joint psychanalyse/science, si les élaborations décisives de Freud dans cette leure pouvaient se transmettre . scientifiquement», il n'y aurait plus besoin de psychanalyse, elle pourrait en totalité se transmettre hors corps, hors vie, hors expérience.

appartiennent à des lexiques séparés, traités comme des propriétés. Mais pourquoi tant d'efforts ? Pour sauver l'œuvre *OCEP* ? Que fait cette irruption soudaine des «calculs de sommation et des substances féminines à "28 jours" et masculine à "23 jours"» dans un texte aussi décisif, se demandent les éditeurs. Ils tentent de répondre :

Certes, Freud ne renoncera jamais à donner une fondation biologique à sa théorie psychosexuelle, et le thème de la bisexualité, posé pour la première fois dans la lettre 112³⁰, explique partiellement le détour fliesséen par les substances masculine et féminine. Mais ce qui fait question, c'est cette lettre 112 elle-même, prise dans son ensemble, apparemment si contradictoire, si discordante. Il y a dans la correspondance quelques moments singuliers de cet ordre où se manifeste une véritable «aberration» de la pulsion de savoir .

Autrement dit, Freud manque de mesure, et la pulsion de savoir doit être suffisamment raisonnable, sinon c'est un fourvoiement au regard de la maîtrise de l'œuvre. Poser ce fourvoiement revient à enfermer l'œuvre et son avatar dans l'espace de la représentation, qui contiendrait, déjà, le premier modèle de l'appareil psychique. Et si Freud inventait une architecture où s'articulent des choix, s'il proposait un nouveau point de vue sur la mémoire ? Lorsqu'il ébauche que le régime des signes et leur transcription est à la base des traces mnésiques, que transcription, re-transcription, sont les opérations d'une nouvelle psychologie (lettre 265) qui cherche à poser les époques successives de la vie comme liées entre elles par des opérations, de traduction, et qu'il a besoin d'introduire (lettre 268) une substance féminine, et une substance masculine, n'est-ce pas là délirant, aussi délirant que les théories de Fliess, déplorent les éditeurs ? Pourquoi avoir besoin de cette sorte de mathématisation pour envisager comment s'opère une orientation entre perversion ou névrose ?

En effet, que lisons-nous dans ces lettres : des périodes de la vie, des strates et une traduction pour passer d'une période à l'autre ; la *Versagung* de la traduction au principe du refoulement (lettre 265), ou encore dans le cas de la contrainte ou du refoulement, « la traduction dans les signes de la nouvelle phase semble inhibée ». Il faut noter l'insistance de Freud pour dire que dans ces passages d'une période à l'autre, il s'agit, avant tout, de l'action, du choix, entre névrose et perversion ; on ne peut que saluer la façon dont Freud s'extrait étonnamment des catégories de l'époque qui installent la perversion dans une dégénérescence et une pathologisation de la vie sexuelle. Entre névrose et perversion, une affaire de traduction ? Il convient alors de se demander comment le calcul dont Freud se fait la dupe pour la construction de ces tableaux qui organisent les périodes de la vie, laisse suffisamment le champ libre pour que puisse apparaître de façon fulgurante que la langue se fabrique à l'endroit de ces choix entre névrose et perversion avec des opérations de traduction. Berman a bien raison de prendre ce passage pour poser la question actuelle des langues.

30. 6 décembre 1896

31. *Les lettres à Wilhelm Fliess op. cit.* p. 20.

A lui seul, ce passage contredit l'idée qui imprègne les *OCEP* que la langue soit l'*objet* de Freud³², que «Freud présente son *objet* dans le texte et réfléchit sur lui», ou encore qu'« il faut cependant aller plus loin, instruit par l'expérience analytique. Le langage est à la fois instrument modelé, forgé, utilisé par Freud, et non sans maîtrise — et aussi l'un des matériaux privilégiés où se déploie la psychanalyse comme méthode d'exploration de l'inconscient »³³ L'éditeur rend ici clairement visible son idée de «la recherche» faite par Freud, usant d'un métalangage pour utiliser le langage comme matériau, et où le point d'énonciation serait le fourvoiement « à rectifier », Freud devenant «non seulement artisan du langage mais aussi son jouet»³⁴. Il devient alors extrêmement remarquable que le point sur lequel porte notamment cette construction politique de l'éditeur soit le joint entre perversion et névrose. Le point de vue expert se croit exempt d'être « le jouet » du langage, il refuse « les fourvoiements» de Freud, et la conséquence immédiate, on le voit sur cet exemple, est de renvoyer névrose et perversion à des constructions de psychopathologie étudiables dans l'espace de la représentation.

LA «DESIRANCE» D'EMMA ECKSTEIN

Dans la présentation des lettres, l'éditeur reprend à son compte l'idée généralement admise que Freud veut minorer l'accident chirurgical, l'erreur de Fliess³⁵. Mais pourquoi envisager, encore, que Freud veut défendre Fliess plutôt que de considérer que lui, Freud, voudrait se libérer de sa responsabilité d'avoir conduit sa patiente à cette opération ? Par ailleurs, l'éditeur veut faire aussi accréditer l'idée que le récit de ce qui s'est passé après le départ de Fliess raconte une scène traumatique pour Freud (lettre 56) qui trouverait sa résolution un an plus tard (lettre 95).

Freud, dans la lettre du 8 mars 1895 (lettre 56), soit environ 3 mois après l'opération d'Emma Eckstein, raconte pour la première fois les événements qui ont suivi le départ de Fliess. Il se dit blessé par ce qui s'est passé et suppose que Fliess surmontera cela comme lui.

Au moment où le corps étranger sortit, où tout devint clair pour moi, et où tout de suite après j'eus le spectacle de la malade, je me suis senti mal ; après qu'elle eut été complètement rebouchée, je me suis enfui dans la pièce d'à côté, j'ai bu une bouteille d'eau et je me suis trouvé pitoyable. La vaillante doctoresse m'apporta alors un petit verre de cognac et je redevins moi-même.[...] Depuis lors elle est hors de danger, très pâle naturellement et misérable. Elle n'avait pas perdu connaissance durant la scène d'hémorragie ; lorsque je suis entré un peu chancelant, elle m'accueillit avec cette remarque hautaine : Voilà le sexe fort.

32. *ibid.*, p. 18.

33. *Ibid.*, p. 19.

34. *Ibid.*, p. 20.

35. *Ibid.*, p. 21.

Dans la lettre du 16 avril 1896 (lettre 94), Freud annonce une élucidation tout à fait surprenante des saignements chez Eckstein qui aura de quoi *réjouir* Fliess. Dans la lettre suivante, il écrit : «Je vais te prouver que tu as raison, que ses saignements étaient hystériques, qu'ils se sont produits du fait de la *désirance* et probablement à des dates sexuelles». Et dans la lettre du 4 mai 1896 (lettre 96) il précise cette élucidation :

Au sujet d'Eckstein, dont je note l'histoire pour te l'envoyer, ce que je sais jusqu'à présent, c'est qu'elle a saigné du fait de la *désirance*. Elle a toujours perdu beaucoup de sang quand elle se coupait, etc. ; enfant elle souffrit de violents saignements de nez ; dans les années qui précédèrent les premières périodes elle eut des maux de tête dont on lui dit qu'ils étaient simulés, en vérité ils étaient apparus par suggestion ; c'est pourquoi elle accueillait avec joie les saignements violents de ses périodes, preuve qu'elle était bel et bien malade, ce qu'on finit par admettre. Il y a chez elle une scène de sa quinzième année où elle se met soudain à saigner du nez avec le souhait d'être traitée par un certain jeune médecin qui est là (il apparaît aussi en rêve). Quand elle vit mon émotion au moment du premier saignement, alors qu'elle était aux mains de Rosanes, elle trouva réalisé dans son état de malade l'ancien souhait d'amour ; dans les heures qui suivirent, malgré le danger qu'elle courait, elle se sentit heureuse comme jamais, ensuite dans la maison de santé, elle eut une nuit agitée du fait de l'*intention inconsciente de sa désirance* qui était de m'y attirer, et quand je ne vins pas cette nuit-là, elle eut un nouveau saignement, moyen infaillible pour éveiller de nouveau ma tendresse.

Michèle Duffau

Il faut à présent considérer l'ensemble de la démonstration de l'éditeur qui a besoin d'un Freud qui doit sortir péniblement d'un complexe fliesséen lié à la scène d'hémorragie³⁶, et reprendre la lettre et ses commentaires :

Cette solution est double, freudienne et fliessienne, selon la théorie de l'hystérie et selon la théorie des périodes. «Je vais te prouver que tu as raison, que ses saignements (*Blutungen*) étaient hystériques, qu'ils se sont produits du fait de la *désirance* (*Sehnsucht*), et probablement à des dates sexuelles (*Sexualtermine...*) (lettre 95). Dans cette longue élaboration secondaire qui occupe plusieurs lettres, les mêmes mots reviennent sans cesse : «Son histoire devient de plus en plus claire ; c'étaient des saignements liés à un souhait (*Wunschblutungen*), cela ne fait pas de doute³⁷... Ton nez a flairé juste » (lettre 99). Premier temps : elle a saigné ce jour là parce que c'était une hystérique par amour : «Quand elle vit mon émotion au moment du premier saignement, alors qu'elle était aux mains de Rosanes, elle trouva réalisé dans l'état de mala-

36. *ibid.*, p. 21.

37. Pourquoi supprimer le lien qui explique pour Freud cette nomination «saignement de souhait» ? Cela donne : «c'était des saignements liés à un souhait, cela ne fait pas de doute ; elle a connu plusieurs incidents semblables, parmi lesquels des simulations directes, dans son enfance. Une fois de plus, ton nez a flairé juste». (lettre 96)

die l'ancien souhait d'amour ...» (lettre 96)³⁸. Second temps : elle a toujours saigné, c'est une hémophile³⁹. «Au sujet d'Eckstein, dont je note l'histoire pour te l'envoyer, ce que je sais jusqu'à présent c'est qu'elle a saigné du fait de la *désirante*. Elle a toujours perdu beaucoup de sang quand elle se coupait, etc. ; dans les années qui précéderent les premières périodes [menstruelles], elle eut des mots de tete dont on lui dit qu'ils étaient simulés, en vérité ils étaient apparus par suggestion ; c'est pourquoi elle accueillait avec joie les violents saignements de ses périodes (*Periodenblutungen*), preuve qu'elle était bel et bien malade ...» (lettre 96)

Il ne s'agit pas ici d'accabler Freud, mais de comprendre comment l'*accident* de Fliess a pu engendrer chez Freud un complexe fliesséen qui sera long à liquider, et qui se manifeste ici dans les mots employés et déplacés : l'image du « nez », le double sens du mot « période », qui reconduisent aux deux théories fliessiennes (névrose réflexe nasale, théories des périodes). Autre exemple, du côté de Freud cette fois, mérite qu'on y insiste. «Souhait» (*Wunsch*) et «*désirante*» (*Sehnsucht*) sont deux grands mots freudiens. *Wunschblutungen* (dans sa littéralité abrupte : « saignements de souhait »), au contraire, est un mot composé pour Emma et à l'intention de Fliess. Il appartient au lexique privé⁴¹ de la correspondance.

Le point de vue expert qui «analyse» la longue «élaboration secondaire», construit un enchaînement logique dans lequel Freud, passant d'une rationalisation à une autre (c'est une hystérique, c'est une hémophile), témoignerait de ce complexe fliesséen dans les mélanges lexicaux. On a du mal à croire que l'éditeur croit lui-même à sa démonstration et à l'énormité de ce qui est énoncé : les mots et la façon dont on les

38. Pourquoi ne pas prendre l'histoire que raconte Freud, les saignements de l'enfance, les scènes de saignements, bref tout ce que Emma Eckstein continue de raconter de sa vie comme étant ce qui commande l'élaboration de Freud ? Emma Eckstein ne serait-elle pour rien dans ce qui s'élabore entre les deux hommes ? Ne serait-ce pas la voix d'Emma Eckstein qui littéralement est barrée dans cette démonstration ? L'histoire qui affleure sous la plume de Freud est l'histoire d'une vie marquée par la *Sehnsucht*.

39. A aucun moment, Freud ne parle d'hémophilie, au contraire il suit la piste des saignements, et du plaisir qu'Emma en tire. Le jeu de découpage des citations est au service de la version «Freud excuse Fliess» mais ne prend à aucun moment la participation d'Emma Eckstein à l'élaboration théorique. Et l'on peut voir que ce qui est exclu, c'est comment l'émotion de Freud au premier saignement entre dans un réseau de sensations de plaisir que Emma raconte à Freud. On peut aussi remarquer que dans ce montage de citations, c'est la *Sehnsucht* qui est habillée de dimension «médicalisante». Il faudrait en effet compléter la citation de ceci _ «Dans les heures qui suivirent, malgré le danger qu'elle courait, elle se sentit *heureuse comme jamais*, ensuite dans la maison de santé, elle eut une nuit agitée, du fait de l'intention inconsciente de sa désirante (notons que cette fois désirante n'est pas mis en italique, peut-être cette désirante là ne convient pas au maillage dans lequel on veut la mettre ?) qui était de m'y attirer, et quand je ne vins pas cette nuit là, elle eut un nouveau saignement, moyen infaillible pour éveiller de nouveau ma tendresse» (page 239). L'érotisme en action dans le récit est tout simplement évité par la version des éditeurs.

40. Seulement dans la version selon laquelle Freud compose ce mot pour disculper Fliess, version qui réduit au silence Emma Eckstein et la maintient dans un statut de victime. Que font les éditeurs dans ce cas du fait qu'elle deviendra psychanalyste et introduira un changement technique important que Freud prendra en compte ?

41. Cela supposerait qu'il y a un lexique public ? Par exemple des termes retrouvés dans l'œuvre, repérés comme concept par les *OCEP* comme *Sehnsucht* ?

utilise seraient des «propriétés privées», et dans l'intimité de la correspondance, il y aurait un «lexique privé»? Voilà en fait encore un point très net dans ce passage où les principes de traduction des (O)CEP montrent leur fonction. 1: application de la terminologie adoptée en 1987 a besoin d'un cadrage médicalisant, psychopathologique, pour tenir. De plus, les lettres mentionnées (lettres 95, 96, 99) tracent l'ébauche des périodes de la vie⁴² que Freud va ordonner dans la lettre 112.

Faire appel au traumatisme, à un complexe *fliesséen* difficile et long à liquider, sert d'une part à maintenir deux langues «propres» (il faut rendre à chacun ce qui lui appartient : les périodes à *Fliess*, le *Wunsch* et la *Sehnsucht* à Freud) qui ne se rencontrent pas, ne se mélangent pas, et d'autre part, à accréditer l'idée d'une découverte de l'inconscient (et donc celle de la langue-vecteur pour dire la découverte) plutôt que d'envisager une *expérience*.

Dans ce montage, Emma Eckstein ne parle pas, ne prend pas part à cette pratique de langage, elle est la victime d'une erreur médicale, et non celle qui participe d'un lien où les deux amis et elle-même sont pris. Pourtant, entre *Wunsch* et *Sehnsucht*, Freud, avec elle, entre dans des dimensions que, jusque-là, il ne parvenaient pas à extraire vraiment du cadrage médico-cathartique. Peut-être faut-il alors donner leur importance aux débats qui pouvaient exister entre Emma Eckstein et Freud puisque le 12 décembre 1897, Freud écrit à *Fliess* : «Eckstein a directement traité sa patiente dans une intention critique, de façon à ne pas lui donner la moindre information sur ce qui va sortir de l'inconscient, et elle a obtenu d'elle les mêmes scènes paternelles» (lettre 364).

Lorsque Freud écrit que «les saignements se sont produits du fait de la *Sehnsucht*», «qu'elle a saigné du fait de la *Sehnsucht*», ou encore, «qu'elle a eu une nuit agitée, du fait de l'intention inconsciente de sa *Sehnsucht* qui était de m'y attirer, et quand je ne vins pas cette nuit-là, elle eut un nouveau saignement, moyen infaillible pour éveiller de nouveau ma tendresse», est-ce que *Sehnsucht*, qui a déjà été utilisée dans des lettres précédentes, ne gagne pas en nouvelles dimensions⁴³? Freud semble prendre acte que dans le récit d'Emma, l'intention de la *Sehnsucht* est inconsciente, c'est l'intention inconsciente qui produit les saignements de souhaits.

Cette *Sehnsucht* que Freud au fil des lettres façonne dans des constructions et des dimensions de plus en plus complexes est, nous dit-on, un sentiment qui est dit typiquement allemand, fait de la langue allemande : «un mot qui attrape un état d'âme allemand, à la fois désir ardent, attente passionnée, nostalgie et encore langueur. Tous ces états d'âmes résonnent dans ce seul mot. Mais ce n'est pas tout ! Goethe nous dit : «Seul qui connaît la *Sehnsucht* sait combien je souffre». En effet, la *Sehnsucht* est aussi liée à la souffrance ! Celui qui l'éprouve ressent la mélancolique douleur de désirer

Michèle Duffau

42. Périodes de la vie, strates de la mémoire selon la forme que donne Freud dans la lettre 112, dont l'introduction est déjà sensible dans le manuscrit K.

43. «désirance de tendresse sexuelle de la patiente» p. 202, «l'état de désirance mène d'un souvenir à l'autre jusqu'à l'hypothèse de l'attentat, de l'effroi, renvoie à un objet perdu» p. 130, «désirance d'amour sous sa forme psychique» p. 105.

passionnément, langoureusement, impatiemment quelque chose d'absent, voire de très éloigné. Résumons, le sentiment de la «*Sehnsucht*» est une nostalgie tournée vers le futur, et mêlée d'avance d'un regret pénible : que l'objet désiré donc l'amant reste inaccessible ou qu'un objectif comme le pays lointain soit inatteignable. Le terme est donné par le glossaire des *OCEP* comme un terme prenant chez Freud valeur de concept. *Sehnsucht* glisserait dans l'oeuvre de Freud de l'usage courant à la métapsychologie. Freud prendrait ce terme à son compte, le déplacerait, voire le subvertirait, et l'éditeur-traducteur qui est seul habilité à dégager ce qui a valeur de concept, parce qu'il « prend » (?) l'ensemble de l'oeuvre, sans l'histoire, se « rend bien compte » que lorsque Freud évoque la «*Sehnsucht* sexuelle de l'inverti pour l'objet du même sexe » dans les *Trois essais sur la théorie du sexuel* ou lorsqu'il parle de la «*sexuelle Sehnsucht* » de l'homme aux loups, qui est «*Sehnsucht* d'une satisfaction sexuelle par le père», il opère bien une sexualisation du terme, il le resignifie. Et ayant réservé « désir » à un autre usage, l'éditeur forme un néologisme avec le terme « désirance » où le suffixe « -ance » semble susceptible de rendre le mouvement d'un processus insistant et persistant. Fixé ainsi «scientifiquement», par les principes *OCEP*, la *Sehnsucht* vient s'appliquer de façon anachronique à la *Sehnsucht* dans les lettres à Fliess. La *Sehnsucht* devenant « désirance » devient lexique privé français d'une langue « privée » « freudienne », lexique privé lié à un complexe à liquider, venant en quelque sorte signer la maladie de Freud. Si désirance « rend le mouvement d'un processus insistant et persistant », supposé donc objectivable, cela fait de la *Sehnsucht* un « processus ».

FREUD ÉCONDUIT A LA FRONTIÈRE

*Freud éconduit :
par ses freudotologues*

Avec les *Lettres d Fliess 2006*, le projet *OCEP* rend visibles les frontières qu'il a posées dans les années quatre-vingt pour construire l'oeuvre freudienne *sans* la psychanalyse. Le projet est solidaire des principes pufomiques de traduction. Il s'agit de maintenir des frontières solides entre les langues, contenir la folie dans une psychopathologie, rendre à chacun son vocabulaire, son lexique. Les barrières psychopathologiques ainsi posées inscrivent que la folie ne saurait être affaire de langage. La frontière est toujours la même, celle qui va prendre en compte « l'épreuve » de l'étranger.

C'est pour cela probablement que la construction des principes de traduction des *OCEP* s'appuie avec autant de force sur le passage où Berman situe en Humboldt la limite où les romantiques allemands doivent être dépassés. La vertu de la traduction qui doit préserver les *OCEP* de chuter côté dogme ou église suit un fil qui revendique, on l'a vu, le débat initié par Berman. Il y a lieu de prendre en compte « l'étrangeté de la découverte de Freud et des mots qu'il emploie pour la dire »⁴⁴ et par conséquent le traducteur ayant à faire avec « l'épreuve de l'étranger » rencontrera une question essentielle : « l'étranger du texte à traduire peut-il, doit-il, ne doit-il pas nécessai-

⁴⁴ Traduire *Freud*, op.cit., p. 11.

rement se refléter dans une certaine étrangeté de la traduction» ? Dans une sorte d'anticipation des critiques à venir sur le style de la traduction et ses étrangetés décrétées indispensables, les traducteurs des *OCEP* vont devoir forcer la langue française⁴⁵ : « dans une traduction qui réussit à s'imposer comme une oeuvre, l'étrangeté d'aujourd'hui est ce qui, demain, sera admis de tous ». Autrement dit ce serait juste une question de temps.

Or les termes «étrangeté» et «étranger» sont utilisés dans un espace entièrement différent de celui dans lequel Berman les prend. Le jeu des frontières devient un jeu pipé, la frontière qui est posée est celle entre Freud-OEuvre et Freud-Psychanalyse. Suivons ce que Berman veut soutenir lorsqu'il critique Humboldt, pour passer à Hölderlin (et en sachant que sa façon de traiter Humboldt fait actuellement débat). Berman salue les avancées de Humboldt qui soutient l'intimité de la pensée et du langage, la façon dont Humboldt décrit

...la «déroutante épaisseur de la dimension linguistique, dans laquelle le producteur (l'esprit) est comme mille fois dépassé par son produit et ses infinis enchevêtrements. Cette dimension que les termes de «représentation» et d'« expression» ne suffisent pas à déterminer, c'est une dimension qui se morcelle elle-même en autant de produits « locaux » de l'esprit : les langues. Et telle est la pluralité des visées internes au langage en général (représenter ? symboliser ? signifier ? révéler ? nommer ? désigner ? exprimer ? lier ? séparer ? déterminer ?) et donc des langues qu'aucune langue, de par son idiosyncrasie même, n'est entièrement « traduisible », c'est-à-dire entièrement « correspondante » à une autre.

Michèle Duffau

Humboldt, selon Berman, connaît bien cet affinement de la langue par la traduction qui a joué en Allemagne un rôle majeur. Et il essaie d'en tracer les lignes de forces. Berman cite ce passage :

Si la traduction doit apporter à la langue et à l'esprit de la nation ce qu'ils ne possèdent pas, ou possèdent différemment, la première exigence est celle de la fidélité. Cette fidélité doit être dirigée sur le véritable caractère d'original et non [...] sur ce qu'il y a d'accidentel en lui ; de même d'une façon générale, toute bonne traduction doit naître d'un amour simple et sans prétention de l'original [...] A ce point de vue est nécessairement lié le fait que la traduction porte en elle un certain coloris d'étrangeté, mais les limites à partir desquelles cela devient une faute [...] sont ici très faciles à tracer. Aussi longtemps que l'on sent l'étranger, mais non l'étrangeté, la traduction a atteint ses buts suprêmes ; mais là où apparaît l'étrangeté comme telle, obscurcissant peut-être l'étranger, le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original. Le sentiment du lecteur non prévenu ne manquera guère ici la ligne de partage⁴⁷.

45. Traduire Freud, *op.cit.*, p. 12.

46. A. Berman, *Cépreuve de l'étranger*, *op.cit.* p 244.

47. *Ibid.*, p. 246.

Berman commente attentivement ce passage : d'un côté il y a une littéralité inauthentique, une étrangeté insignifiante qui n'a aucun rapport avec la véritable étrangeté du texte, et Humboldt a raison de le noter, comme il a raison de remarquer qu'il peut y avoir un rapport inauthentique à l'étrangeté, qui la rabaisse à ce qui est exotique, incompréhensible. Mais Berman s'arrête là :

Mais le problème, c'est de savoir si la ligne de partage entre l'étranger, *das Fremde*, et l'étrangeté, *die Fremdheit*, peut être facilement tracée. Si oui comment ? Et par qui ? Humboldt répond : par le lecteur non prévenu⁴⁸. Un lecteur non prévenu qu'est-ce que c'est ? De plus si la tâche de la traduction est d'élargir la capacité signifiante et expressive d'une langue, d'une littérature, d'une culture, d'une nation, et donc du lecteur, elle ne peut pas être totalement définie par ce qu'a priori la sensibilité de ce dernier peut accueillir ; justement, tout le prix de la traduction est (théoriquement) d'élargir cette sensibilité.

Berman se heurte à cette proposition de Humboldt, et produit, lui, une définition de la *Fremdheit* :

La Fremdheit, c'est aussi l'étrangeté de l'étranger dans toute sa force ; le différent, le non semblable, ce à quoi on ne peut donner la semblance du même qu'en le tuant. Ce peut être le terrible de la différence, mais aussi la merveille de celle-ci ; ainsi toujours est apparu l'étranger : démon ou déesse. La ligne de partage entre l'étranger, *das Fremde*, et l'étrangeté, *die Fremdheit*, (peut être aussi difficile à tracer que celle entre l'étrangeté inauthentique et l'étrangeté authentique. Ou plutôt c'est une ligne qui se déplace sans cesse, tout en continuant d'exister. Et c'est sur cette ligne très précisée, que le classicisme allemand (mais aussi bien le romantisme) se sépare de Hölderlin. Ou plutôt on peut dire que Hölderlin est parvenu à faire reculer cette ligne au-delà de ce qui était pensable, concevable pour un Humboldt ou un Goethe. Ce qui donne à penser que la traduction se situe justement dans cette région obscure et dangereuse où l'étrangeté démesurée de l'œuvre étrangère et de sa langue risque de s'abattre de toute sa force sur le texte du traducteur et sa langue, ruinant ainsi son entreprise et ne laissant au lecteur qu'une *Fremdheit* inauthentique. Mais si ce danger n'est pas couru, on risque de tomber immédiatement dans un autre danger : celui de tuer la dimension de l'étranger. La tâche du traducteur consiste à affronter ce double danger, et d'une certaine façon, à tracer lui-même sans aucune considération du lecteur la ligne de partage. Humboldt, en exigeant de la traduction qu'elle nous fasse sentir l'étranger mais non l'étrangeté a tracé les limites de toute la traduction classique.

Freud éconduit :
par ses freudologues

48. La traduction du texte de Humboldt Sur *le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*. Éditions du Seuil, Collection Points, Paris, 2000, mentionne «lecteur sans parti pris», p. 39.

Selon Berman, la limite de la traduction, les limites de la théorie herméneutique, de Schleiermacher à Steiner, c'est «d'être incapable d'aborder, en tant que théorie de la conscience, la dimension inconsciente dans laquelle se jouent les processus linguistiques — et donc la traduction»⁴⁹.

En même temps, la proposition de Humboldt, un lecteur sans parti pris, n'est pas acceptable par Berman. Les traducteurs actuels de Humboldt critiquent sa non-lecture de Humboldt, ou aussi une orientation trop heideggérienne de son propos, ils insistent pour rappeler « la perception très affinée (de Humboldt) de l'impossibilité d'une objectivité du langage, ... que la pensée dépend des mots employés..... que la langue est transitoire, que l'écrit marque des points d'ossification, que la visée de la traduction, incapable de restituer quelque chose parce qu'il n'y a pas de «chose» derrière les mots, est d'opérer ce passage, cette actualisation d'une langue dans l'autre, actualisation qui est toujours une altération»⁵⁰.

Mais le problème de Berman est de savoir si la ligne de partage entre l'étranger, das Fremde, et l'étrangeté, die *Fremdheit* peut-être aussi «facilement» tracée que le fait Humboldt. Humboldt considère ce qu'il s'agit de poser comme fidélité au texte original non pas en tant que telle, comme vertu de fidélité, mais pour que la traduction enrichisse la langue d'arrivée, comme par exemple ce que la langue allemande a gagné lorsque Klopstock a introduit l'Antiquité classique dans la langue allemande, en créant une forme pour rendre en allemand les Anciens. Une traduction fidèle doit faire passer l'esprit des Anciens. Berman veut poser la limite de ce que la réflexion classique et romantique allemande apporte. Berman, en se référant à Hölderlin, met en jeu «l'épreuve de l'étranger» par rapport au propre.

Tout ce débat est écrasé par les OCEP. En ce point si nouveau où Freud et Fliess, à l'orée du XXe siècle, éprouvent l'impossibilité de tenir un langage sur le langage d'une façon telle qu'un «mouvement» psychanalytique en résulte, écrivent jour après jour un échange brûlant où se joue entre eux de façon tout à fait neuve l'épreuve de l'étrangeté de l'autre, épreuve qui emporte aujourd'hui encore chaque lecteur, chaque traducteur pris dans ce même passage, voilà les OCEP. qui revendiquent l'étrangeté comme justifiant un forçage nécessaire dans la langue d'arrivée pour transformer ces Lettres en domaine de recherche et d'expertise dont le vocabulaire assure une «scientificité» qui n'est autre que celle du traitement moral s'abritant derrière le discours «psy», médical et non pas psychanalytique. Les «fourvoiements» de Freud, autrement dit l'invention de la psychanalyse, sont éconduits à la frontière.

Michèle Duffau

49. A. Berman, op. cit., p. 248.

50. Thouard Denis, « La difficulté de Humboldt. », Les dossiers de HEL, Supplément électronique à la Revue Histoire, Eptstémologie, Langage, Paris, SHESL, 2002, n°1

Impasse sur la lettre Freud perdu sans translation

MAYETTE VILTARD

Le sujet dans l'acte, est représenté comme division pure. La division, dirons-nous, est son *Repräsentanz*. Le vrai sens du terme *Repräsentanz* est à prendre à ce niveau. Car c'est à partir de cette représentance du sujet comme essentiellement divisé qu'on peut sentir comment cette fonction de *Repräsentanz* peut affecter ce qui s'appelle la représentation. Ce qui fait dépendre la *Vorstellung* d'un effet de représentance.

Jacques Lacan, *La logique du fantasme*. Séance du 15 février 1967.

Vient de paraître aux Editions et publications de l'école lacanienne, un ouvrage sur Freud, de Fernand Cambon, avec une publicité très... publicitaire : «Ce bref essai, clair et mené comme une enquête policière, s'adresse aussi bien au philosophe (généalogie du concept de représentation), au philologue (problèmes du passage de l'allemand au français), qu'au psychanalyste (controverse Lacan/Laplanche). Les étudiants en psychologie y auront accès à la complexité de la pensée freudienne».

« *De quoi est fait l'inconscient* » : un titre qui annonce l'échec de l'entreprise

À quoi un titre aussi antifreudien peut-il prétendre ? Pourquoi renvoyer d'emblée le lecteur aux réflexes non psychanalytiques qui se donnent pour base une entification de l'inconscient ? Dès la première ligne, et de façon répétée au fil des pages, il est suggéré quasi malhonnêtement que la question «De quoi est fait l'inconscient» est un énoncé de Freud, extrait du texte «Einconscient». Cependant, la «citation» n'indique pas la page, et pour cause, Freud ne peut pas écrire pareille phrase. Pour Freud, *Ics*, *Pcs*, *Cs*, sont, on le sait, des systèmes, dynamiques, topiques, économiques, ils ne sont pas «faits de quelque chose», ils sont des instances dans les processus de transformations de quantités d'énergie qui investissent plus ou moins les traces mnésiques, les

*Impasse sur la lettre
Freud perdu sans
translation*

signes de perception, déplaçant les représentations de substituts etc. Mais *Spuren* et *Zeichen* ne font pas partie du lexique de ce livre, comme si les *Vorstellungen*, chez Freud, appartenaient au dictionnaire et non aux actes psychiques.

D'emblée, le projet du livre apparaît totalement inapproprié à ce que réclame la lecture de Freud, inventeur de la psychanalyse. Isoler des mots pour en faire un commentaire soi-disant lexical, à partir du dictionnaire allemand, on ne voit pas le but. Régler le compte de Lacan «linguistiquement» (sic), comme si Lacan était un traducteur de Freud ? Dès les premières pages, pourtant, Freud et Lacan, tour à tour, piègent l'auteur. Comment a-t-il pu croire qu'il suffirait de lire quelques phrases de Freud de-ci de-là, souvent tronquées, désinsérées de leur contexte et de l'intelligence du texte, et de s'aveugler « lexicalement » sur un mot du dictionnaire pour produire un commentaire qui ait un minimum d'intérêt ?

Donc, pas d'investissements, l'affect est un détail, et les 115 pages sur le refoulement et les représentations ne connaissent pas le «sexuel» (excepté une fois, « la très fameuse question de la réalité du trauma sexuel » p. 85). Libido ? Lexicalement parlant, dans les dictionnaires, libido et représentations étant sans rapport, on peut réfléchir aux *Vorstellungen* chez Freud sans envisager leur lien à la *Libido*. Et c'est ainsi que se bâtit, au fil des pages, un Freud sans rapport avec ses textes... Comment passer à ce point à côté de la base même de l'entreprise freudienne, développée dès ses premiers textes ? Prenons, en exemple, cette phrase' de 1894 :

Entre la contention de volonté du patient, qui réussit à refouler la représentation sexuelle inacceptable, et l'émergence de la représentation compulsive qui, en soi peu intense, est ici dotée d'un affect d'une force incroyable, s'entrouvre la lacune que la théorie ici développée veut combler» 1894. *Les psychonévroses de défense*.

Mayeue Viltard

La réponse

Cependant, Freud, d'outre-tombe, répond à la question qu'il ne pose pas, « de quoi est fait l'inconscient ? » : «A la question effectivement posée dans ce titre, Freud répond (sic) par une assertion simple, expresse, par exemple dans son article intitulé justement «l'inconscient» : *de représentations*. » (p.5). Cette assertion de Freud, inventée par Fernand Cambon, est, dit l'auteur, d'une «limpidité univoque qui peut presque décevoir » ! Il semble que l'auteur pense que l'inconscient, c'est le refoulement, et encore, en simplifié. Peut-être qu'il n'a pas lu la fin du *premier* paragraphe de la *première* page du texte de Freud «linconscient» :

1. Je la prends dans l'article de Françoise Jandrot, « 1892-1896, premières élaborations de Freud sur le refoulement », in *Il n'y a pas de père symbolique*, *Unebévue* n°8/9, Voir dans le même numéro le dossier sur J. F. Herbart, fait par Xavier Leconte, et «Pourquoi Taine plaisait-il tant à Freud», de Jean-Paul Abribat.

Nous avons appris de la psychanalyse que l'essence du procès du refoulement ne consiste pas à supprimer, anéantir, une représentation représentant la pulsion, mais à la tenir éloignée du devenir-conscient. Nous disons alors qu'elle se trouve en état d'«inconscient» et nous avons à apporter des preuves solides de ce qu'elle peut même inconsciemment produire des effets et même des effets tels qu'ils atteignent finalement la conscience. Tout *ce qui est* refoulé doit rester inconscient, *mais d'emblée nous voulons poser que le refoulé ne recouvre pas tout ce qui est inconscient. L'inconscient a une extension plus large ; le refoulement est une partie de l'inconscient*².

Un Freud inculte

En poursuivant de quelques lignes, on apprend dans une grande envolée lyrique, (il y en a beaucoup dans le livre, sans doute pour remplacer la lecture), que l'auteur s'inspire pour savoir ce qu'est une *Vorstellung* chez Freud, des pages qu'un certain Wolfgang Leuschner a écrites en introduction du texte sur les *Aphasies*, car, le savez-vous, « la position de Wolfgang Leuschner sur ce point, est claire, ce mot *Vorstellung* «*faisait* partie à l'origine du vocabulaire classique de la philosophie allemande et a été quant à son contenu, déterminé par elle" ». (p. 6). Serait-ce une plaisanterie ? Personne n'a attendu la « claire affirmation » du Directeur du Sigmund Freud Institut de Francfort pour savoir que les *Vorstellungen* et leur éventuel état inconscient, étaient un point important des débats sur les phénomènes psychiques. Est-il même besoin d'évoquer Herbart, Helmholtz, Meynert, ou encore Mill, Brentano, Schopenhauer, Binet, Jung, Taine, etc. ou Ribot, Sulloway, Gauchet, Bouveresse, Arrivé, Goldschmidt, etc, la liste des philosophes, des psychologues, des linguistes est plus que fournie, sans compter celle des psychanalystes.

Mais tout s'explique lorsqu'on prend en compte qu'en traducteur autorisé (un traducteur autorisé est un traducteur rémunéré par l'éditeur, à ne pas confondre avec un traducteur qui fait autorité) l'auteur se réfère aux préfaces des textes autorisés (i.e. les textes pour lesquels le *Fonds Freud* a autorisé l'achat du copyright). Décisivement éclairé par Wolfgang Leuschner, donc, qui écrit le texte allemand d'introduction aux *Aphasies*, (texte en grande partie attribuable semble-t-il à Vogel, mort avant d'en terminer la rédaction), l'auteur suggère que c'est Freud qui joint au mot « représentation », l'adjectif « inconscient » (p.7), balayant un siècle de débats sur l'état inconscient des représentations.

La position de l'auteur, dans ce débat sur le texte de Freud des *Aphasies*, est celle de 1957 de la *Standard* (et ensuite des *Studien-Ausgabe*) qui éditent « L'inconscient » comme un texte de 1915, suivi, comme lui « appartenant », de trois « annexes » sur les *Aphasies*, dans un forçage destiné à nous faire admettre cette thèse réductrice, que

2. *L'inconscient*, supplément bilingue du N°1 de *L'Unebévue*, p. 9. Je souligne.

3 Je pense aux articles qui accompagnent, dans le N°8/9 de *L'Unebévue*, la parution interdite par les PILE de la traduction *Unebévue* du texte de Freud «Le refoulement».

Aphasies + *Vorstellungen* = invention de Freud sur les représentations inconscientes et leur différence d'avec la localisation neurologique. Pourquoi Fernand Cambon nous redistribue-t-il cette carte forcée ?

Depuis à tout le moins Helmholtz, il y avait en Europe discussion sur le parallélisme physiologique et psychique, sur l'appareil de langage et les localisations cérébrales, et ce débat était présent dans l'instruction autrichienne donnée aux futurs médecins, qui avaient une formation psychologique et philosophique fournie. Dans le texte sur les *Aphasies*, Freud brasse les termes de l'époque, dans des acceptions parfois confuses et contradictoires car se référant à des travaux appartenant à des champs différents et à des langues différentes, essentiellement grec, anglais, allemand, français. Il pourra ainsi dire que le mot (J. S. Mill) est une représentation complexe composée d'images, et qu'« au mot correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en liaison les uns avec les autres »⁴. Inutile, comme le fait Fernand Cambon, de chercher les trois lignes dans Mill qui seraient citées par Freud puisque c'est toute la logique de Mill qui est ici impliquée, et que Freud utilise dans le texte. Il serait plus instructif de chercher comment la critique de Mill faite par Brentano va peut-être marquer Freud et modifier sa position entre le texte sur les *Aphasies*, et *L'esquisse...* On peut, pour plus de développements, se reporter au panorama assez documenté des débats sur les aphasies en Europe dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, fait par Roland Kuhn dans son texte d'introduction au texte de Freud sur les *Aphasies* dans l'édition des Puf.

Freud connaît avec précision ces débats de la psychologie, que ce soit celui sur le «Représenter» et le «Juger», deux classes qui n'ont aucune énergie mais qui sont investies par celle des sentiments amour/haine, ou encore sur les états inconscients psychiques et la question du passage au conscient, celui sur le *Nebenbei* (la manifestation psychique « à côté », indirecte, de la représentation). Ou bien encore les polémiques sur les lois logiques d'induction qui président à la construction de la réalité de l'objet, ou sur le mécanisme de projection des phénomènes psychiques pour cette construction, la question de la présence (*Inexistenz*) de l'objet dans la conscience, les débats sur l'*Objekt* dans le couple *Objekt/Subjekt*, sur l'objet *Ding* et l'objet *Gegenstand*, etc.

En jetant tous ses « papiers » à la poubelle, quelques années après que le grand texte de Brentano (1874) sur la *Psychologie empirique* soit sorti, texte qui trouvera, outre chez Freud, de grands successeurs, comme Husserl, et à sa suite, Heidegger, ou encore Russell et Wittgenstein d'une tout autre manière, Freud accentuait son geste d'invention. Il ne voulait pas que sa psychologie « scientifique », *wissenschaftliche*, ne soit qu'un épisode supplémentaire du débat. La médecine lui ouvrirait ce champ vierge, où « la personne du médecin » allait rapidement s'appeler « le psychanalyste ». Freud se séparait des aphasiologues comme des psychologues, il faisait table rase de tous ces débats, geste de destruction et de création à la fois. L'invention de la psychanalyse par Freud, ce n'est pas l'ignorance des débats, c'est une création *avec* tout cela et contre tout cela.

4. S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*, trad. Claude Van Reeth, Paris, Puf. 1983, p. 127.

Impasse sur la lettre
Freud perdu sans
traduction

Mais Fernand Cambon semble négliger, ou ignorer, qu'à la suite de la parution des trois tomes de la biographie de Freud par Jones, (1953-55-57), le geste de Freud, jetant ses sources à la poubelle, et rendant invisible sa solide formation philosophique, psychologique et neurologique, venait d'être effacé par son biographe. Au lieu de montrer comment Freud a créé, inventé, l'inconscient, *en* rompant avec ces débats extrêmement vivaces de philosophie, de médecine, de psychologie, les éditeurs de la Standard ont cru bon de jeter ces débats à la poubelle et promouvoir l'image d'un Freud sortant les notions de *Vorstellung* inconsciente, de refoulement, tout armées de son génial cerveau. Ainsi ont-ils présenté comme une nouveauté du siècle, comme une invention de Freud, ce qui était la base commune des débats européens : considérer l'appareil de langage comme référence préalable à l'appareil psychique. Pour preuve de cette création génialement freudienne, la *Standard* a construit ce montage du texte sur les *Aphasies*, brutalement sorti de l'ombre, associé au texte «Einconscient». Et Fernand Cambon semble prendre tout cela argent comptant, un Freud inculte qui invente tout.

C'est d'ailleurs ce qu'il évoque dans son introduction à la *Correspondance Freud-Abraham*. fauteur se dit consterné par la mauvaise traduction qu'il avait faite il y a près de quarante ans des lettres à Abraham (quand on accepte d'être payé pour traduire un texte caviardé et interdit à ceux qui veulent avoir accès aux originaux, c'est plutôt une coquetterie de se dire consterné), mais il nous rassure dans le paragraphe suivant : « Mesurer ainsi après coup le chemin parcouru est en fin de compte rassurant pour moi »⁵. Et voilà qu'on lit, page suivante, qu'en tant « qu'issu d'une famille juive depuis très longtemps assimilée, Abraham était un "bourgeois" [guillemets de l'auteur] fin et cultivé qui lisait Aristophane dans le texte et que son style pourrait rappeler certains de nos [sic] classiques », on se demande ce qu'on vient de lire. Faudrait-il être assimilé pour être fin et cultivé ? Paragraphe suivant : Freud était un «roublard, self made man» (je passe sur le commentaire bizarre de l'humour juif de Freud, qui suggère à l'auteur «une formule» : «l'éthique et tic»). On est sidéré. Fernand Cambon ne sait toujours pas que Freud, (faut-il ajouter : fin, cultivé ET assimilé « récent») a hésité, la dernière année de ses études, entre un doctorat de médecine et un doctorat de philosophie et qu'il lisait et étudiait la logique d'Aristote dans le texte... La correspondance de Freud et Abraham lui inspire «ce qui sera cette fois ma réflexion finale», écrit-il, « ces gens (sic) écrivent le plus souvent comme en abyme, sur de l'écrit ». On est consterné !

A quatre reprises, ce traducteur de la correspondance Freud-Abraham se demande pourquoi les éditeurs publient les textes métapsychologiques dans un ordre non chronologique, « Pulsions et destin des pulsions », « Le refoulement », « L'Inconscient », puisque, ajoute ce spécialiste «rompu au texte freudien», l'inconscient a été écrit bien avant, en 1913. Mais il donne quand même sa bénédiction car, en lisant les textes, dit-il, c'est un ordre logique ! Il confond le petit texte anglais de Freud de 1912-13,

5. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance*, traduction Fernand Cambon, Paris, Gallimard, nouvelle édition 2007, p. 16.

et le texte *L'inconscient* de 1915. Ignorer aussi obstinément que «L'inconscient» est écrit en 1915, alors qu'on est celui qui a traduit, un an auparavant, les lettres dans lesquelles Freud raconte abondamment à Abraham comment il écrit en 1915 ses textes de métapsychologie, en trois mois quasiment, et tous les soucis que lui causent les systèmes Ics, Pcs, Cs, dans son texte sur l'Inconscient... Oublier si vite ce qu'on vient de traduire...

L'affaire de la Vorstellungsrepräsentanz devient ébouriffante

Je ne vais pas lister les incroyables inexactitudes qui sont dans *ce* livre et qui servent à donner « raison linguistiquement à Laplanche contre Lacan » — au moins Laplanche a-t-il toujours fait preuve d'érudition quant aux textes de Freud. La méthode est simple, on prend une formation qu'on déclare « étrange », « troublante », « surprenante », on va presque s'évanouir, et une fois qu'on a enflé l'affaire à son maximum, on nous éclaire. Le problème, c'est qu'il n'y a rien à éclairer, juste une baudruche qui se dégonfle.

Une graphie jamais vue

hauteur a encore une envolée pour nous décrire la main de Freud, pardon, « du scripteur », qui « hésite à lexicaliser » et même refuse cette formation si « étrange », si « troublante », si « singulière » (*Vorstellungs-)*Repräsentanz ... (p. 33). Ainsi isolé, il est certain que le mot n'est pas dans le dictionnaire. Il nous recommande de « porter, comme je l'ai annoncé, la plus grande attention à la graphie très singulière du signifiant [l'auteur utilise au fil des pages le « signifiant » comme équivalent de « mot », « substantif », « vocable » « locution » « terme », etc. ce qui ne témoigne pas en faveur d'une lecture de Lacan, mais fait même remonter à avant Saussure ou Jakobson, voire même avant les stoiciens qui nous occupent dans le texte original, soit : (*Vorstellungs-)*Repräsentanz. C'est en allemand une graphie rare et remarquable ». Avec ce trait d'union suivi d'un espace troublant, avec ces parenthèses si bizarres... Le scripteur « tremble entre la pulsion et ce qui la représente » (sic). Qu'on se rende bien compte de l'extraordinaire subtilité de ce commentaire, tellement, tellement quoi, au fait ?

La preuve est dans l'original.

l'auteur aurait donc travaillé sur le manuscrit, ou un tapuscrit très fidèle, comme ce qui lui a été fourni, enfin, pas à lui, à Gallimard, pour traduire la correspondance Freud / Abraham ? Mauvaise surprise, l'original est une photocopie, pompeusement encadrée et scannée comme une pièce à conviction, des... *Gesammelte Werke* ! Tout le monde sait que Freud n'a jamais vu les *GW*, publiés à Londres après sa mort. Comme vous pourrez le constater si vous tombez sur un exemplaire interdit de l'édition bilingue de *L'inconscient*, ou du *Refoulement*, ou autres, édités par l'Unebêvue, vous verrez que nous nous référons au moins, voulant établir le texte freudien, à l'original typographique disponible lorsqu'on va fouiller les bibliothèques, comme l'*Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*, par exemple, pour les textes métapsychologiques.

Si l'auteur voulait étudier la graphie qu'il veut nous faire ingurgiter, il se reporterait aux manuscrits, comme on peut voir, par exemple, le manuscrit publié du brouillon des *Névroses de transfert*. Là, on suit de près la complexité de l'établissement typographique des textes de Freud, écrits en Kurrent très serré, enchevêtré, avec beaucoup d'abréviations et parfois des incises qu'il traite comme s'il s'agissait de corrections d'un texte imprimé. On peut suivre mot à mot ce que le typographe a dû faire comme ajouts et transformations pour rétablir les noms et la grammaire malmenés par les abréviations.

Il s'agirait d'une forme rare en allemand

L'auteur nous a bien rappelé, comme au lycée, que les noms composés en allemand qui ont un «s» entre les deux composants ne forment pas un génitif, et que la place de l'un par rapport à l'autre reste ouverte au niveau du sens. Un chapitre entier. Mais il omet de dire que dans la typographie ordinaire, et dont Freud se sert comme tout le monde, on ne répète pas le deuxième terme composé lorsque, dans une suite de deux mots composés, le deuxième terme est identique, on écrit, comme il le recopie lui-même étourdiment en citant Freud, (p. 89, note 22 : *Wort- und Objektvorstellung*, ayant tout d'un coup oublié sa divine surprise des premières pages et perdant d'un coup ses plumes), on écrit le mot suivi d'un trait d'union et d'un espace blanc. Cette écriture s'étend à un certain nombre de répétitions, et pas seulement au niveau des mots composés. Si j'ouvre le tome XIV des GW, pris au hasard sur l'étagère, et que je lis les premières pages, je trouve, en feuilletant rapidement,

- dans *Die Verneinung : Ein verdrängter Vorstellungs- oder Gedankeninhalt* (p.12) ou encore, *Sie soll einem Ding eine Eigenschaft zu- oder absprechen* (p. 13)

- dans *Einige psychische Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds : Für das Verhältnis zwischen OEdipus- und Kastrationskomplex* (p.28)

- dans *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse : Sexual- und Ichtriebe* ou encore *Todes- oder Destruktionstrieb*. (p.105)

Je ne vais pas recopier tous les GW.

Donc, voilà pour le trait d'union si extraordinaire et le «blanc» si troublant qui suit le trait d'union et sur lequel il faudrait tomber en extase, *Vorstellungs-* La normalité même.

Une impossibilité littérale

Pourquoi alors faire de cette écriture typographiquement et grammaticalement exacte «une impossibilité littérale» ? Pour bien gonfler ce «signifiant» extraordinaire, l'auteur nous propose sa traduction *personnelle* dans laquelle, hélas, il n'a oublié qu'un mot, le mot « *psychische* » de *psychische Repräsentanz des Triebes*. Freud est en train d'écrire à toute vitesse ses douze textes de métapsychologie, et, comme le note Ilse Grubrich-Simitis, il conserve le déroulement linéaire de ses phrases. Souvent, quand il ajoute des précisions, des rappels, des adjectifs, il les écrit après le substantif avec un signe typographique pour le renvoyer avant. Ici, il veut dire que la prise en charge dans le conscient est refusée à la *Repräsentanz* psychique de la pulsion *psychische Repräsentanz* (adjectif avant le substantif). Ce refus appartient au procès *psychique* du

Impasse sur la lettre
Freud perdu sans
translation

système ics, les investissements sont des *actes psychiques*. Et Freud ajoute une précision entre parenthèses, avant le substantif, *die psychische (Vorstellungs-) Repräsentanz*. Comme souvent chez Freud, le terme entre parenthèse qui précède un substantif est un supplétif, un ajout, une précision, un rappel au lecteur, pour qu'il comprenne bien ce que Freud veut dire. (*des Verkehr zwischen (vbw) Wortbesetzungen und (ubw) Sachbesetzungen*⁶). Ici, la précision est le nom composé *Vorstellungsrepräsentanz* et donc, on ne répète pas le deuxième terme, on n'écrit pas que la prise en charge dans le conscient est refusée à la *psychischen (Vorstellungsrepräsentanz) Repräsentanz des Triebes*, on écrit *Vorstellungs-*. Si on oublie (?) *psychische*, on perd la précision supplétive ajoutée entre parenthèses (*Vorstellung-*) à *psychische* et la graphie devient effectivement une drôle de fabrication, celle de Fernand Cambon. Pas étonnant qu'il soit le premier à commenter cette graphie jamais remarquée...

Un *hapax*, *double hapax*, *triple hapax*...

Où est le bénéfice de la citation de ce faux original, de la fabrication de cette soi-disant impossibilité littérale ? La réponse est dans le texte, il faut marteler qu'il s'agit d'un hapax. Car l'auteur adopte sans l'ombre d'une hésitation la thèse laplanchienne⁷ selon laquelle ce *Vorstellungsrepräsentanz* est chez Freud un hapax, un « truc » qui n'apparaît qu'une fois. Il consent à un « double hapax », parce que, croit-il, ça apparaît deux fois.

C'est une querelle largement dépassée de penser qu'un hapax dans une oeuvre serait quelque chose de peu important et que s'en emparer pour le monter en épingle révélerait une thèse douteuse. A l'époque de la parution de *Naissance de la clinique*, je me souviens que dans les milieux médicaux, on trouvait exagérée l'importance donnée à la formule « Ouvrez quelques cadavres »⁸, qui est un hapax dans l'oeuvre de Bichat. Pourtant, aujourd'hui, on reconnaît quasi unanimement que la puissance d'analyse de Foucault a été capable de détacher ces quelques mots de l'énorme production de Bichat, pour leur donner une grande force interprétative : ils ouvraient la médecine à la modernité.

Mais Fernand Cambon tient tellement à son double hapax qu'il ne fait pas le travail minimum de lecture de Freud. C'est normal. Quelqu'un qui croit tellement au lexique néglige que les lexiques sont faits par les lexicographes. S'il lisait les textes plutôt que les lexiques, il suivrait la notion de *Repräsentanz*. Ce n'est pas le lieu ici de développer ces questions, mais disons rapidement que la *Repräsentanz* a commencé à être remarquée dans l'oeuvre de Freud dans la *Standard*, dans une note du volume XIV de 1957, semble-t-il, je ne l'ai pas vue dans les *Collected papers*. Lacan l'a sans doute

6. S. Freud, *Studien Ausgabe*, III, Fisher Verlag, Frankfurt am Main, p. 185.

7. E. Cambon, *op. cit.*, p. 29. Selon Fauteur, Lacan laisse supposer « que Freud ferait de cette formation un usage courant et réitéré », alors que cet hapax figure dans l'article de Freud Le refoulement. « C'est de toute façon là que Lacan est allé le chercher. C'est aussi à ce passage que Laplanche s'est toujours référé ».

8. C'est au coin d'une phrase de l'« Avant-propos » de *l'Anatomie générale* de Bichat, (p. XCIX) qu'on trouve les quelques mots « Ouvrez quelques cadavres : vous verrez aussitôt disparaître l'obscurité que la seule obsenation n'avait pu dissiper ». Et Foucault d'ajouter : La nuit vivante se dissipe à la clarté de la mort.

prise là et a entamé en 1960, je pense, dans *l'Éthique*, sa conceptualisation de *Vorstellungsrepräsentanz*. Pour détruire l'interprétation de Lacan, on a d'abord soutenu que ce mot *Vorstellungsrepräsentanz* n'apparaissait qu'une fois chez Freud, enfin, deux fois, dans le texte «l'inconscient», et dans le texte «Le refoulement». Sous-entendez, c'est encore une coquetterie d'érudit de Lacan, et ça n'est pas important chez Freud.

Un minimum de réflexion sur la façon groupée dont Freud a écrit les douze textes de métapsychologie en 1915 permet pourtant d'aller chercher et de trouver ce terme de *Repräsentanz* de nombreuses fois, soit isolé, soit plus ou moins attaché, plus ou moins connecté, avec des génitifs, des mots composés, avec «s», sans «s» intermédiaire, produisant *Vorstellungsrepräsentanz*, *Triebrepräsentanz*, non seulement dans «Le refoulement» et «l'inconscient», mais dans les «Compléments métapsychologiques au rêve». Et surtout, *Vorstellungsrepräsentanz* se trouve aussi dans le texte posthume sur les *Névroses de transfert*, un triple hapax ça commence à faire beaucoup ! Dans les copiés-collés successifs des lexiques, le lexique des *Studien Ausgabe*, le plus complet, est très inexact sur ce point, mais comme le lexique des *Ouvres Complètes* françaises *OCEP*, a sans doute engrangé le lexique des *Studien Ausgabe*, il a repris les fautes et a carrément fait l'impasse par exemple, des *Névroses de transfert*. Donc, pour ceux qui travaillent sans lire, et qui se réfèrent aux lexiques, *Repräsentanz*, dans ses divers nouages, ça n'existe pas dans les deux derniers textes cités, encore moins *Vorstellungsrepräsentanz*... Et sa graphie est très spéciale, le mot n'est même pas écrit ! Comment un lexique pourrait-il le trouver ?

16

Sigmund **Freud**: Übersicht **der** Übertragungsneurosen

2

durch großen Verzicht, ausgiebig Fluchtversuch.

☞ Absicht der Vdgg ist itñer Unlustvermeidg.

Schicksal der Repraesentanz ist nur ein Zeichen

ei eskriptis.>statt syst.

• **des Vorgangs. Die scheinbare erlegg des ab-**

zuwehrenden Vorgangs in Vorstellg und Affekt

(Repraes. u quantit Faktor) ergibt sich eben

✓ **daraus, daß Vdgg in Verweigerg der Wort-**

a vorstellg besteht, also aus topisch Charakter

s der Vdgg.

10 **Bei Zw ist Erfolg zuerst ein voller, aber kein**

dauernder. Prozeß noch weniger abgeschlossen

u Er setzt sich nach erster erfolgreicher Phase durch

u zwei weitere fort, von denen erstere (sek.

14 Vdgg))sich wie Angsthy mit Ersetzg der Repraes-

is 'entanz begnügt, spätere (tertiäre) der

16 Phobie entsprech. Verzichte u Einschränkungg produziert

✓ **aber zum Unterschied mit logisch Mitteln**

18 arbeitet.

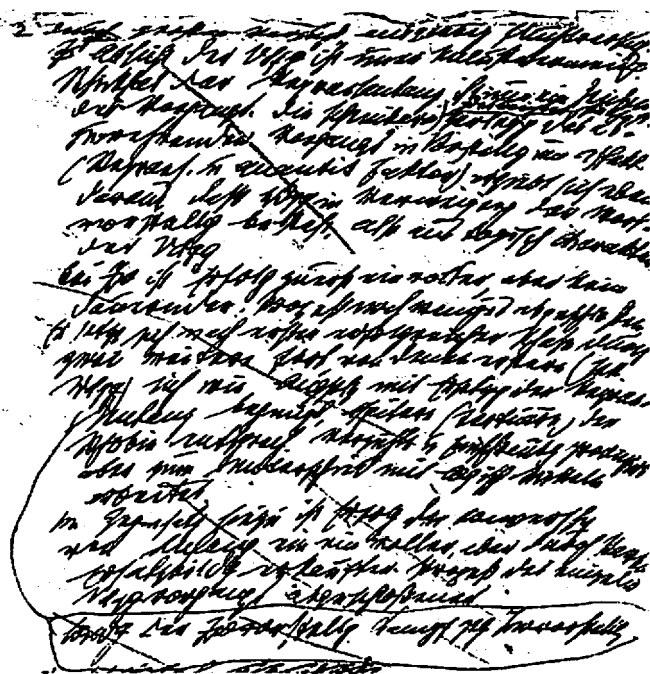
19 Im Gegensatz hiez u ist Erfolg der Konvershy

20 von Anfang ein ein voller, aber durch starke

Ersatzbildg erkaufter. Prozeß des einzeln

u Vdgg vorgangs abgeschloßener.

ss Bildg er Zwvorste g. Kampf geg. Zwvorstellg

Reproduction du manuscrit et du tapuscrit⁹

Mayette Viltard

Traduction des OCEP¹⁰ :

[Le] succès [est] le plus minime dans [P]hystérie d'angoisse, [il] se limite à ceci qu'aucune représentation pcs (et cs) ne se produit. Plus tard, là ceci] qu'au lieu de la Irépré-sentancel choquant une [représentance] de substitut devient pcs et cs. Finalement dans [la] formation de la phobie il atteint [sa] fin dans [P]inhibition de l'affect de déplaisir par grand renoncement, tentative extensive de fuite. [La visée] du refoulement est toujours évitement de déplaisir. [Le] destin de la représentation est seulement un signe du processus. La décomposition apparente, descriptive au lieu de systématique, du processus dont il y a à se défendre, en représentation et affect (représentance et facteur quantitatif) provient justement de ce que [le] refoulement consiste en [un] refus de la représentation de mot, [il provient] donc du caractère topique du refoulement.

On peut discuter des parti-pris systématiques de traduction Puf, mais au moins on peut constater que leur lecture est rarement en défaut. Ici, ils ont rectifié la lecture

9. S. Freud, *Übersicht des Übertragungsneurosen*, Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1985, pp.16-17.

10. S. Freud, *OCEP*, XIII, Puf, 1988, pp. 283-84.

de Grubrich-Simitistt qui pense à une *Vorstellung* de substitut alors que le « *eine* » féminin ne peut que renvoyer à *Repräsentanz* de la phrase précédente, comme l'a noté Christine Toutin-Thélier dans la traduction de *La Transa des Névroses de transfert*¹². Nous sommes heureux que l'abonnement des traducteurs à notre modeste bulletin de *la Transa* ait pu éventuellement leur servir — pure hypothèse, bien sûr.

Ainsi, voilà dans cette magnifique phrase, comment la décomposition *apparente*, (descriptive au lieu de systématique) du processus du refoulement en *Vorstellung et Affekt* (Représentance et facteur quantitatif), provient du caractère topique du refoulement. Drôle de graphie, encore une fois supplétive, nous devons nous-même relier *Vorstellung* et Représentance d'une part, affect et facteur quantitatif de l'autre...

Il faut dire que l'auteur, tout en s'en défendant à quelques coins de lignes, (rapportées ? des hapax ?) prend Lacan pour un traducteur de Freud... Il récuse que Lacan puisse dire que *Vorstellungsrepräsentanz* soit un tenant-lieu de la représentation. Laplanche a raison, affirme-t-il. Linguistiquement raison ! Lacan a fait «un contresens», un «malentendu patent», un «double contre-sens». (Octave Mannoni bat les records, il aurait fait « un triple contresens »). Voilà longtemps pourtant que les linguistes savent que le référent n'est pas dans le dictionnaire. Passons. Mais ne voulant pas lire qu'avec Lacan, pour la première fois, comme le dit Philippe Sollers, la psychanalyse passe en français¹³, passage qui s'effectue en même temps que Lacan étaye la nécessité de la conceptualisation de l'objet a, dont l'auteur n'a visiblement aucune idée malgré quelques rapiécages incongrus de forme lacanoïde, il ne peut pas (ne veut pas ?) comprendre qu'en disant tenant-lieu, Lacan cherche à emporter son auditoire, à l'arracher justement à cette idée que le référent est dans les dictionnaires. Le jeu de va-et-vient de la bobine tient lieu de la fonction manquante de la représentation, sinon, la bobine qui est cachée sous le meuble et qui ressort «représenterait» la mère présente et absente, dans une lecture qui n'aurait plus rien de psychanalytique.

Une impossibilité contextuelle

Dans tout ce fatras linguisticolexicopsychanalytique, il y a au moins une constante, c'est que la théorie freudienne ne perd qu'un détail : la libido ! Quand l'auteur voit de l'investissement à l'horizon du refoulement, il coupe, il change la citation, les investissements et contre-investissements ne l'intéressent pas, il supprime et il intitule l'affaire «l'impossibilité contextuelle» . Il cite « son » Freud (p. 34) :

11. S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, introduction «Métapsychologie et métabiologie», d'Ilse Grubrich-Simitis, Paris, Gallimard, 1986.

12. S. Freud, «Vue d'ensemble des névroses de transfert», traduction Eric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard, *Cahiers de la Transa*, n°1, 1985-86, p. 9.

13. Philippe Sollers, *La divine Comédie*, 120001, Paris, Folio Gallimard, 2002, p. 156.

Dans les analyses que nous avons menées jusqu'ici, nous avons traité du refoulement d'une représentance de pulsion et nous entendions par là une représentation ou un groupe de représentations.

En rétablissant la phrase non tronquée, on obtient :

Dans ce dont nous avons parlé jusqu'à présent, nous avons traité du refoulement de la représentance de la pulsion et nous entendions par là une représentation ou un groupe de représentations investies par la pulsion d'une somme déterminée d'énergie psychique (libido, intérêt)¹⁴.

Les *Vorstellungen* n'existent dans les phénomènes psychiques que de par les investissements par des quantités d'énergie plus ou moins élevées des traces mnésiques ou des signes de perceptions, et elles se transforment à travers les systèmes ics, pcs, cs,... par divers nouages : ce n'est pas « de l'allemand », non, mais c'est, « en allemand », de la psychanalyse.

Le pire n'étant jamais sûr, l'auteur veut montrer qu'il a découvert qu'il faut dans Freud distinguer deux mots, qu'il appelle là encore « signifiants » c'est *Sachvorstellung* et *Wortvorstellung* et p. 57, il s'interroge sur cette « étrange désignation », *Sachvorstellung* (la discussion traverse pourtant tout le XIXe siècle en Europe). Pour l'auteur, il s'agit d'une distinction binaire, et lorsqu'il découvre avec fierté qu'il s'agit d'une représentation de mot *de l'objet* et d'une représentation de chose *de l'objet*, ce que tout le monde sait, il propose avec ravissement sa découverte : pour Freud, le mot + la chose = l'objet. On reste stupéfait. Il ignore (?) que le problème de Freud est de distinguer ce qui, des investissements inconscients, devient conscient et passe, (et à quel prix) par la transformation opérée au niveau préconscient. Mais qu'à cela ne tienne, l'auteur-traducteur « oublie » le mot « conscient » de sa traduction du texte, pourtant dûment encadré et scanné, de « l'original » des *GW*, et il fait dire à Freud (p. 52) :

Ce que nous étions en droit de nommer la représentation d'objet se décompose pour nous maintenant en la *Wortvorstellung* et en la *Sachvorstellung*...

Texte exact :

Ce que nous étions en droit d'appeler la représentation d'objet *consciente* se décompose donc pour nous en représentation de mot et représentation de chose 1...1 nous croyons donc tout d'un coup savoir en quoi se différencie une représentation consciente d'une représentation inconsciente...

14 S. Freud, *Le refoulement*, supplément à *L'Unebêvue*, op. cit.

Et comme, tout au long de l'ouvrage, il n'est pas question d'investissements des représentations, ni de transformations des états psychiques, le refoulement devient une sorte de notion vaguement bourdieusienne, où des représentations conscientes seraient plus ou moins profondément enfouies, puis intégrées... L'auteur veut tellement nous faire admettre que les *Vorstellungen*, c'est ce qui constitue l'inconscient qu'il transforme ce qu'il lit de Freud pour retrouver le lapin qu'il a mis dans le chapeau. « In der Psychologie ist die einfache Vorstellung für uns etwas Elementares, » écrit Freud. « En Psychologie, nous considérons que la *Vorstellung* simple est quelque chose d'élémentaire ». Fernand Cambon se met à galoper pour sa croyance : « élémentaire » égale « élément » égale « constituant » égale marabout égale bout de ficelle égale selle de ch'val, il en déduit que « c'est l'élément du psychique, l'atome, si l'on peut dire, de la matière psychique (p. 76-77), la lettre de l'alphabet psychique, etc. ». Alors que ce que dit Freud là, c'est que la *Vorstellung*, en psychologie, n'est pas un concept pouvant se décomposer en d'autres éléments, on ne peut qu'avoir des *Vorstellungen* de ceci ou de cela, c'est comme *Urteil*, c'est élémentaire, non décomposable. En revanche, la *Repräsentanz*, elle, est fragmentable, et Freud peut alors se demander comment « le contre-investissement va choisir le fragment de *Repräsentanz* sur lequel il va se concentrer et produire la représentation de substitut ».

Je laisse les considérations sur la « rareté » de *Agnosizieren*, établir l'identité de l'inconscient, identifier l'inconscient, traduction simple, où est le problème ? Encore que.. il paraît que « agnosification » sévit dans certaines traductions... Étonnement de l'auteur, qui ayant posé à Freud une fausse question, puis ayant « reçu » une non moins fausse réponse, fait remarquer qu'il a trouvé un passage dans le *Moi et le Ça* qui peut-être bien, peut-être bien, montre, non pas la fausseté de la question mais... un changement de position chez Freud sur ce point... il se tâte, il se le demande... 1923... tardivement... l'importance de l'acoustique... Au secours. Je laisse les brouets des chapitres de quelques pages, *Vorstellung* ET image, Inconscient ET langage, *das Ding* ET *die Sache* et surtout l'épilogue, trois pages aussi, Lacan ET la représentation du sujet, « le sujet de l'inconscient » (?). J'avoue avoir sauté les résumés Lacan-Freud-Heidegger, c'était trop de maux à la fois.

Un dernier détail sur « le piège des lexiques et la guerre des notes ». hauteur a vu UNE fois le mot *Anderen* avec une majuscule dans les pages de Freud, il affirme donc sans coup férir que le terme est rare chez Freud ! « On peut noter que la figure de l'Autre, avec un A majuscule, apparaît aussi chez Freud, même si ce n'est qu'une seule fois. C'est dans la fameuse lettre 52 (désormais numérotée 112) à Fliess, du 6 décembre 1896. Je reproduis l'original », et il cite le texte en allemand (c'est là encore ce qu'il appelle « l'original »), sur l'Autre préhistorique. Et ajoute trois lignes de leçon d'allemand pour nous enseigner qu'ander- n'est jamais substantivé ... sauf intention particulière. Freud écrirait-il sans intention particulière ? Piégé par son mode de travail superficiel, l'auteur a-t-il lu d'autres lettres que la lettre 52 ? Cet Autre préhistorique est le seul « Autre » répertorié dans les bataillons lexicaux. Mes quelques souvenirs de discussions de traduction font que je retrouve facilement la « célèbre phrase du lecteur de pensée » de la lettre du 7 août 1901 que dans « le vieux » *Aus den Anfängen*, je trouve écrite « *Der Gedankenleser liest bei den Anderen nur seine eigenen Gedanken* », le lecteur

Impasse sur la lettre
Freud perdu dans
translation

de pensée ne lit chez l'Autre que ses propres pensées... mais, maniaque, je vais voir dans *Briefe an Wilhelm Fliess*, « *Der Gedankenleser liest bei den anderen nur seine eigenen Gedanken* », tiens, ils ont enlevé la majuscule. Si Fernand Cambon de Gallimard pouvait avoir accès à la graphie à laquelle je n'accéderai jamais, j'aimerais bien voir... Mais j'ai un autre souvenir, où Freud dit à Fliess, tu es mon Autre... Je finis par trouver, c'est la lettre du 21 septembre 1899. Oh ! oh ! c'est encore plus fort : Freud écrit : « *Ich kan dich aber, den Repräsentant des «Anderen», leider nicht entbehren...* » Voyons comment ont traduit les PUFiens ? « Mais je ne peux malheureusement pas me passer de toi, le représentant de l'autre" », choix de traduction curieux, mais avec, en note de bas de page : « *Repräsentant des «Anderen»* ». E Autre allemand, écrit « avec intention particulière » étant donnés les guillemets de Freud, avec majuscule donc, est relégué dans les notes. Et pas d'Autre que le préhistorique au lexique, au cas où un commentateur confus voudrait assimiler l'*Andere* chez Freud au grand Autre chez Lacan...

Le véritable titre du livre : impasse sur la lettre

« Il faut se concentrer sur les lexèmes qui sont directement pertinents pour Freud et la théorie psychanalytique ». (sic) « Ils se répartiront autour de deux axes sémantiques pour nous décisifs : ce qu'on pourra appeler la représentation isomorphe, donc à connotation imaginaire, et la représentation symbolique, c'est-à-dire celle qui, par opposition, n'implique pas d'isomorphisme entre le représenté et le représentant » (p. 14). La carte représente *vorstellen* la France = isomorphisme _ imaginaire. Sarkozy représente *repräsentieren* la France = pas d'isomorphisme = symbolique.

Isomorphisme entre le représenté et le représentant ? Si on parle d'isomorphisme entre la carte et le territoire, il s'agit de la fonction symbolique de transformation isomorphe, la fonction des diagrammes, graphes, etc. S'il s'agit de la nomination de ce qu'on appelle « La France », je ne vois pas en quoi c'est plus imaginaire, ou moins symbolique, que la phrase « Sarkozy représente la France », *repräsentieren*, que l'auteur place décisivement sur l'axe symbolique, surtout qu'on ne sait pas si Sarkozy ne va pas aller jusqu'à être habillé par Castelbajac en carte de France, et ainsi représenter *vorstellen* la France, et comme c'est un acteur patenté, on peut au moins dire qu'il nous joue (*vorstellen*) la France. Encore un *trick* des « *green ideas* qui dorment furieusement¹⁵ », les mots sont pliables à tout sens, on le sait. Mais l'auteur ne précise que dans les dernières pages du livre (pourquoi ?) qu'il « a omis de signaler » que *vorstellen* est d'usage banal concernant le théâtre et le cinéma... Ses axes décisifs deviennent gondolés comme les mètres-étalons de Duchamp. Et juste pour se détendre un peu, disons que lorsqu'il nous fait sa « boutade », son « pied-de-nez », en nous proposant : « un français ne peut pas se représenter en allemand », plaisanterie qu'il se répète à

15. Lacan a souvent repris cet exemple pour contredire Chomsky qui voyait dans cette phrase *Colorless green ideas sleep furiously* un exemple type d'une phrase grammaticalement correcte, mais dépourvue de sens, et en a proposé diverses « traductions ».

satiété, je peux lui répondre que Dany Cohn Bendit qui a la double nationalité, est un français qui peut parfaitement, pour sa réélection au parlement européen, se représenter en allemand. Yes. Encore les *green ideas, you know*.

Peut-être veut-il dire que représentant et représenté se « ressemblent », la carte ressemble à La France, Sarkozy ne ressemble pas à la France, c'est simple, non ? Sans nous engager dans le débat complexe avec Leibniz, sur le fait que les sensations que suscitent en nous une chose sont liées par une relation d'isomorphisme à ce qu'elles représentent dans la constitution de la chose, citons au moins la rupture qu'a constitué le programme d'Helmholtz, ou dénommé tel, citons au moins ce passage de Helmholtz¹⁶, « Les sensations sont des signes qui n'ont aucune relation de ressemblance avec ce qu'ils représentent ». « Nos représentations de choses ne peuvent absolument pas être autre chose que des symboles, des signes donnés naturellement pour les choses... » (*Physiologische Optik*, p.443). Chercher une similitude d'un autre type entre la représentation et le représenté est une véritable erreur de catégorie et un non-sens pur et simple¹⁷ « Représentation et représenté appartiennent à deux mondes totalement différents » (*Physiologische Optik*, p.443) et Helmholtz développera que si on peut parler d'une concordance entre le signe et ce qu'il désigne, ce ne peut être qu'en vertu de propriétés communes aux deux mondes, justement celles qui peuvent être exprimées en termes mathématiques (dérivées du nombre, de la grandeur, de la loi *Gesetzlichkeit*). C'est sur ce même terrain que Freud cite John Stuart Mill dans les *Aphasies*...

Impossible de produire un débat sur les *Vorstellungen, Bilden, Spuren, Zeichen*, chez Freud sans au moins poser ces références d'abord. Impossible de lire l'opération que Lacan effectue sur le texte freudien, comment l'inconscient est un concept qui doit, comme tout concept être porté à sa limite, et donc comporte une béance causale qui rend caduque tout ce qui relèverait d'un « inconscient fait de quelque chose », sinon de faille et de pulsation. Impossible surtout de positionner correctement la question de la lettre chez Lacan. Avec ce livre de Fernand Cambon, nous voilà débarrassés de la persécution littérale qui tient justement au non isomorphisme du signe et de l'objet. Quant à ce qui reste pris d'image dans le signe et la délicate question sur ce point de l'isomorphisme, précisément, inutile d'attendre une pousse après pareil passage d'Attila... Conséquence malheureuse, il est également impossible de rire, ce n'est pas dans ces pages qu'on trouvera les « obstinés abus de langage » comme : « un des chiffres ment. Et l'autre ? L'autre aussi. Mais ça n'empêche pas des effets de vérité »¹⁸.

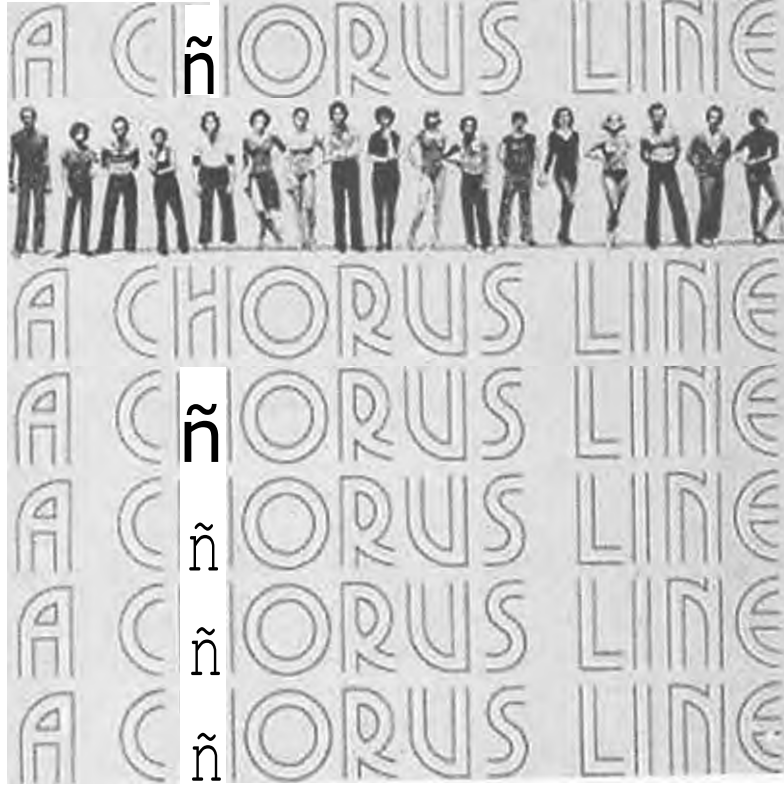
Epel a perdu ses lettres, pas de déplacement, pas de translation, pas de translittération. Homophonie ? Mot d'esprit ? *Lost without translation*.

Comme disait Coluche, dans les milieux autorisés, y'en a qui s'autorisent à penser...

16. in Jacques Bouveresse, *Langage, perception et réalité*, Tome I, Paris, ed. Jacqueline Chambon, 1995.

17. *Ibid.*, p.171.

18. in Jean Allouch, *Lettre pour lettre*, littoral, essais en psychanalyse, éditions érès, 1984, p. 126.



L'intimité, un problème particulier éminemment politique

ANNE-MARIE RINGENBACH

Les féministes ont considéré pendant assez longtemps la catégorie du général comme un idéal : sur un point crucial, elles affirmaient alors la nécessité d'inclure les femmes dans la catégorie des citoyens, pour que cette catégorie devienne réellement applicable à la généralité et véritablement universelle ; la particularité était ainsi évoquée négativement pour *dénoncer* les agencements existants, comme n'étant pas assez généraux¹.

La seconde vague du féminisme, avec l'émergence des mouvements queer et leurs théories a, au contraire, mis en avant la particularité comme *constitutive* du politique : a été remise en cause la définition occidentale du citoyen, des procédures démocratiques et de tout ce qui est considéré comme politique, conçu en termes d'intérêt général. Le parti-pris des théoriciens féministes et queer est d'arracher le politique à l'emprise du général et de mettre en avant la particularité des sujets, des agencements, et des questions politiques. Dans l'optique du genre, les choses les plus personnelles et par là, les plus particulières, comme les affaires de cuisine et de chambre à coucher, ont été reconnues comme des problèmes fondamentaux touchant aux rapports de pouvoir et pour cette raison profondément politiques.

Mais le renversement ne s'arrête pas là. Une fois posée la nature politique des questions particulières, c'est la particularité des questions encore dites générales qui pourrait bien à son tour devenir manifeste :

Passée au tamis du féminisme et de la théorie queer, la politique en ressort très particularisée. Du proverbial chapeau de la théorie du genre, on voit surgir un animal politique très spécial : une politique panicularisée².

1. Noonje Marres, «Quel est cet animal politique sorti du chapeau de la gender théorie ?», *Multitudes, Féminismes, queer, multitudes*, n°12, Printemps 2003.

2. *Ibid.*, p. 66.

Dans le cadre de cette re-conceptualisation radicale de la politique en général et de la politique démocratique en particulier, c'est bien comme problème particulier éminemment politique que Lauren Berlant présente la question de l'intimité dans le livre *Intimacy* qu'elle édite. Les dix-sept articles du livre se proposent d'éclairer les voies par lesquelles ce qu'on appelle « intimité » s'est lié avec des affaires de citoyenneté, de capitalisme, de formes esthétiques et d'écriture de l'histoire (*History*).

Dans son article de présentation, «Intimité, une question particulière»⁴, (*A special Issue*), Lauren Berlant déploie cette question de l'intimité comme impliquant une aspiration à une narration sur quelque chose de partagé, une histoire à la fois sur soi et d'autres qui s'avèrera particulière. Si elle pointe que l'intimité renvoie d'emblée à des zones de familiarité et de confort — l'amitié, l'amour, la famille et le sentiment du chez soi — elle fait néanmoins remarquer que *l'inwardness*, soit le mouvement vers l'intérieur de l'intime (*intimate*) rencontre un aspect public correspondant. Elle éclaire la vision sociale dominante qui soutient l'intimité :

Les gens consentent à remettre leur désir d'«une vie» aux institutions de l'intimité et il est souhaité que les relations formées à l'intérieur de ces cadres s'avèrent pleines de beauté, perdurent longtemps, peut-être même à travers les générations⁵.

Cette vision d'«une vie» qui se déploierait intacte à l'intérieur de la sphère intime masque les problèmes inéluctables qui accompagnent ces relations : romance et amitié rencontrent inévitablement les instabilités et les déboires de la sexualité, de l'argent, de l'attente ou tous les autres drames moraux de la désunion et de la trahison, du rejet et de la violence, même là où le désir perdure. Berlant souligne que depuis le début du XXe siècle, ces fortes turbulences à l'intérieur de la sphère intime ont été enregistrées dans le public par les formes thérapeutiques proliférantes qui saturent la scène de l'intimité aux USA, du cabinet de psychanalyse aux groupes «des douze marches» (Alcooliques Anonymes), aux groupes de femmes (*girl talk*), aux débats télévisés et autres formes de témoignage. Elle n'oublie pas le juridique dans ses nouvelles fonctions thérapeutiques, qui remanie radicalement les interprétations de responsabilité dans les cas d'abus marital et d'enfants, et le changement le plus controversé avec la loi sur le harcèlement sexuel comme remède à la sexualisation non voulue dans les espaces institutionnels. Elle en tire un premier constat : ces relations entre désir et thérapie qui sont devenues intériorisées au sens moderne, mass-médiatisées, nous disent aussi que l'intimité construit des mondes : elle crée des espaces, dit Lauren Berlant, et usurpe les places signifiées pour d'autres sortes de relations. Deuxième

3. Lauren Berlant, *Intimacy*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000.

4. Cet article a été publié en 1998 dans *Critical Inquiry*, volume 24, n° 2, revue en pointe sur les études de littérature dans le champ de la théorie critique. Professeur de lettres et directrice du département des *Gender Studies* à l'Université de Chicago, Lauren Berlant en est co-éditrice avec Bill Brown et Arnold Davidson. Elle précise que ce présent livre s'est imposé à partir d'articles publiés dans la revue.

5. *Ibid.*, p. 1.

constat : personne virtuellement ne sait comment faire avec l'intimité. Comme elle le dit : chacun se sent expert à propos de l'intimité, ou du moins à propos des désastres chez les autres'. Elle pointe également la fascination pour les agressions, l'incohérence, la vulnérabilité de la scène du désir qui intensifie quelque peu la demande d'une promesse traditionnelle de bonheur intime qui soit satisfait dans la vie quotidienne de chacun. Ainsi, elle cerne l'intimité comme nommant l'énigme d'une palette d'attachements (*attachments*) qui nouent l'instabilité des vies individuelles aux trajectoires du collectif.

Si l'on suit, dans les différents articles, les continuités et discontinuités à l'intérieur du champ intime, leurs impacts sur l'expérience et la subjectivation, les idéologies voire les pédagogies qui encouragent les gens à identifier «avoir une vie » avec «avoir une vie privée», alors on peut voir les processus qui reproduisent cette fantaisie matérialisant une sorte de frontière selon laquelle la vie privée serait le réel, par opposition à la vie collective qui serait le surréel, l'ailleurs, le perdu, le hors de propos. Les désirs d'intimité qui contournent le couple ou la narration de vie qu'ils suggèrent n'ont pas de récits alternatifs et encore moins d'espaces stables de culture dans lesquels les clarifier et les cultiver. Berlant pose la question : qu'est-ce qui arrive à l'énergie d'attachement quand elle n'a aucune place désignée ? Elle insiste sur toutes ces voies d'attachements nouées dans des espaces institutionnels différents, prenant aussi en compte ceux, plus difficiles à saisir, qui peuvent prendre place dans la rue, au téléphone, en imagination, et qui sont souvent pensés dans le registre du résidu, du reste'.

Il y a un discours prévalent aux USA sur la relation adéquate, convenable, entre public et privé, une fantaisie tenace que Lauren Berlant épingle de «victorienne», qui dit que le monde est divisé en un espace contrôlable (le privé-affectif) et un incontrôlable (le public-fonctionnel). Et son analyse du discours sur le monde décrit en termes privé-public, le pointe comme ayant historiquement organisé et justifié, légalement et conventionnellement, d'autres formes de divisions sociales : male et femelle, travail et famille, colonisateur et colonisé, ami et amoureux, hétéro et homo, individualité non marquée contre identités marquées des classes sociales, de la race et de l'ethnie. Lauren Berlant prend acte que ces « taxinomies spatiales » comme «privé» et « public » résonnent avec tout cet ensemble d'associations taxinomiques et qu'elles prennent à l'intérieur de leurs frontières tous les faits de subjectivité ordinaire.

Dans l'article écrit avec Michael Warner dans ce même recueil, « *Sex in public* »⁸, Lauren Berlant utilise deux concepts : celui de « culture hétérosexuelle », plus vaste que celui d'hétérosexualité, qui met en avant les ressorts de son intelligibilité en utilisant les idéologies et les institutions de l'intime, et celui d'« hétéronormativité », soit les institutions, les structures de compréhension et les orientations pratiques qui concourent à fabriquer l'hétérosexualité comme sexualité cohérente et dominante. S'il y a une homosexualité qui peut soutenir l'hétérosexualité, en tant que ces concepts

6. Ibid., p. 2.

7. Ibid., p. 3.

8. Lauren Berlant et Michael Warner, «Sex in Public», *Intimacy*, op. cit., pp. 331-351.

sont apparus historiquement comme tels⁹, Lauren Berlant et Michael Warner notent qu'on ne peut parler d'homonormativité dans le même sens que hétéronormativité.

Ils font remarquer que si l'on ne peut pas parler de culture queer, au moins dans la culture gay male, les scènes d'intimité principales ont eu lieu dans les rues, les sex clubs, les jardins publics, avec un tropisme pour les WC, autrement dit, la culture hétéronormative les laisse dépendants d'élaborations éphémères dans l'espace urbain ; mais celles-ci ont pu représenter aussi une lutte pour dénier les attentes d'intimité collectives universalistes. Lauren Berlant avance le terme d'« intimités mineures » (comme Deleuze et Guattari parlent de littérature mineure)¹⁰ qui développent une esthétique de l'extrême pour que d'autres espaces puissent se constituer. Ainsi, l'intimité se réfère à bien plus qu'à ce qui s'appuie sur les formes prévisibles à l'intérieur du champ des institutions, de l'État, et d'un idéal de fait public : l'intimité émerge aussi de processus mobiles d'attachements non indexés à un espace concret. C'est un mouvement, une poussée qui crée des espaces autour d'elle par des pratiques : ces espaces sont produits relationnellement. Vue de cette façon large, l'intimité génère une esthétique de l'attachement (*an aesthetic of attachment*). Le projet politique de Lauren Berlant est de repenser l'intimité en estimant comment nous avons été, comment nous vivons, et comment nous pourrions imaginer des vies qui ont davantage de sens que celles qui sont vécues en essayant de rentrer à toutes forces dans ce moule d'« une vie ». Elle appelle donc à plus de narrations pour amener à l'expression les moyens d'attachements qui font le monde et les fantaisies qui changent le monde et qui pourraient ré-orienter les différentes routes prises par l'histoire et la biographie, car, dit-elle, l'intimité seule saisit rarement la signification des choses¹. Le recadrage de l'intimité qu'elle met en oeuvre, en particulier avec ce livre qu'elle édite, a pour visée de mutiler, mettre hors combat, avarier, *disable*¹³, le discours prévalent aux USA sur cette relation convenable, dite adéquate, entre privé et public.

Ce cadre de l'intimité étant ainsi posé, je vais m'attacher à un des articles de ce livre, celui de Candace Vogler, qui s'intitule « *Sex and talk* », « sexe et discussion »¹⁴. L'article de Candace Vogler concerne des hommes et des femmes hétérosexuels qui cherchent des formes d'intimité dépersonnalisées dans, respectivement, le sexe, et la

Anne-Marie
Ringebach

9. Cf. Jonathan, Ned Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*, traduit par Michel Oliva, Éliane Sokol, Catherine Thévenet, Paris, E.P.E.L., 2000.

10. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *KAFKA, pour une littérature mineure*, Paris, Les éditions de Minuit, 1975. « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation ». p. 29.

11. Lauren Berlant, « Intimacy : A Special Issue », *Intimacy*, op. cit., p. 5.

12. *Ibid.*, p. 6.

13. *Ibid.*, p. 3.

14. Candace Vogler, « Sex and Talk », *Intimacy*, op. cit., pp. 48 - 85. Candace Vogler enseigne la philosophie et les *Gender Studies* à l'Université de Chicago.

discussion. Au regard du catalogage des normes et formes de l'intimité qu'entreprend *Intimacy*, cet article est analysé par Lauren Berlant comme un de ceux qui décrivent de quelle manière les échanges ordinaires deviennent des « performances intensifiées de mutualité »¹⁵ et comment on peut être surpris par la « centralité du langage ritualisé pour l'intimité ».

Puisant aux sources de la psychologie populaire, Candace Vogler en arrive à montrer comment ce qu'on peut appeler des clichés desquels on se détourne d'ordinaire avec quelque mépris, éclairent de façon surprenante ce qu'elle appelle « leur fonction de pédagogie institutionnelle des genres ». Elle va opposer deux sortes d'intimités et croiser le philosophe Robert Nozick, Adrienne Rich, Leo Bersani, tout en les lisant avec des « bouts de Kant » qui servent de toile de fond à la circulation d'un écrit à l'autre. Kant¹⁶ lui permet également de poser un cadre de travail philosophique « contre-nozickien » pour penser comment certaines sortes de discussions peuvent être comme certaines sortes de sexe. Je sélectionnerai quelques moments vifs de son argumentation pour donner mon sentiment sur ce qu'elle met en valeur comme mode de discussion typiquement féminin, à savoir les *troubles talks*.

DES INTIMITÉS EXPRESSION DE SOI

L'article Candace Vogler part d'une définition de l'intimité qu'elle met en exergue et qui est tirée de *Heterosexuality*, publié en 1994 par les bien connus Masters et Johnson et l'oublié Kolodny :

Partager à un niveau émotionnel est une des marques d'intimité. Sauf si deux personnes acceptent de révéler une bonne partie d'informations sur elles-mêmes — non seulement biographiques, mais aussi en termes de ce qu'elles ressentent, ce qu'elles craignent, ce qui les inquiète, ce qu'elles souhaitent ou ce dont elles rêvent — il est peu probable que n'importe quelle intimité puisse exister. C'est en fait dans le processus de communication que l'essence de l'intimité est exprimée¹⁷.

On peut penser à la lumière de son article que c'est l'expression « partager à un niveau émotionnel » qui permet à Candace Vogler de mettre cette citation en exergue. Ces auteurs l'intéressent, ils font partie des sources qu'elle utilise pour développer son

15. Lauren Berlant, « Intimacy : A Special Issue », *op. cit.*, p. 8.

16. Candace Vogler indique son engagement avec Kant comme essentiel car il lui est précieux dans sa volonté de repenser le matériel « historique » perturbant ou douloureux (par exemple, le point de vue de Kant sur les femmes, le sexe, la discussion et l'introspection) pour un engagement différent avec le présent (par exemple, avec un certain travail contemporain sur le sexe et le genre).

17. William Masters, Virginia Johnson, Roben Kolodny, *Heterosexuality*, New York, Harpercollins, 1994, p. 18.

propos. Mais quand ces auteurs parlent d'intimité, ils se réfèrent à une intimité conçue comme expression de soi. Pour Candace Vogler, de façon paradigmatique, l'intimité comme expression de soi est une affaire privée, cependant les conduites d'expression de soi et d'épanouissement de soi qui font de la vie intime un havre peuvent également (par l'émotion, l'identification et l'empathie) amener vers le monde public. Vogler reconnaît que l'intimité est quelquefois une affaire d'expression de soi, voire d'auto-introspection réciproque, et reconnaît même qu'elle peut être rassurante. Son propos affiché n'est donc pas de la remettre en cause mais d'avancer que toutes les intimités ne sont pas des affaires de soi et que c'est même sur cet aspect précisé-ment qu'elles peuvent être souhaitées. Pour étayer cela, elle se propose de raconter une histoire sur ce qu'elle appelle des intimités dépersonnalisantes (*depersonalizing intimacies*) en se penchant sur des maris et des épouses malheureux, sur des textes pris dans des livres de psychologie populaire qui parlent des mariages en perdition. Elle appelle ces personnages «exemplaires», ou «paradigmatiques», ou « étude de cas » parce qu'ils fonctionnent comme points d'identification, d'empathie et qu'ils sont instructifs pour les lecteurs.

A partir de la description du mariage malade que fait l'auteur thérapeute Michael Vincent Miller, elle présente la première saynète d'intimité où Greg et Sarah (un couple étude de cas) expriment les plaintes hétérosexuelles typiquement genrées dans leur toute première séance avec Miller, leur thérapeute :

Elle parle en premier :

—Greg, pourquoi ne racontes-tu (talk) pas combien c'est difficile pour toi de dire ce que tu ressens ?

Il s'enfonce un peu plus dans son fauteuil, ses yeux se ferment et il croise fortement ses bras sur sa poitrine. Deux taches de couleur apparaissent sur ses joues. Elle essaie de toucher son bras, ce qui entraîne que tout son corps se raidisse.

—D'abord, tu ne serais pas aussi déprimé, dit-elle, si tu apprenais à exprimer tes émotions plus ouvertement.

Greg ne dit pas un mot, aussi Sarah continue à faire le récit détaillé de comment il est et comment il se comporte à la maison. Parfois Greg perd son sang-froid et crache une description détaillée de son caractère et de son comportement à elle. Puis il commence sa version :

—Aussi longtemps que nous serons ici, je pense que nous devrions discuter de notre problème sexuel. C'est bien cette sorte de chose que vous aidez les gens à réparer, n'est-ce pas, Dr Miller ? Elle ne veut plus *having sex* avoir de relations sexuelles".

Les maris manquent de sexe, les épouses manquent de discussion (talk), le couple manque de quelque chose dans la relation sexuelle ou verbale qui s'appelle inti-

18. Michael Vincent Miller, *Intimate Terrorism : The Deterioration of Erotic Life*, New York, W. W. Norton & Company, 1995, pp. 84-85.

mité¹⁹. Tout ce qui reste entre époux est la jacasserie (*yammering*) des soi²⁰ comme cet exemple le montre : «Tu es comme ceci», «Tu es comme cela», etc. Quand les mariages américains contemporains des classes moyennes se délitent, les maris et les femmes se rigidifient, leurs sentiments d'eux-mêmes se figent et ils ne peuvent oublier qui ils sont ni ce qu'ils veulent. Vogler constate aussi que personne n'est à court sur l'information personnelle car ce qui caractérise ces époux est une profonde connaissance de leurs soi d'époux, Vogler parle même d'«excès épistémique»²¹, à savoir que pour aider leur intimité en péril, ils font aussi amplement appel aux livres *Self-Help* (Aidez-vous vous-mêmes), de psychologie populaire, comme aux livres de psychanalyse les plus sophistiqués.

Comment saisir ce qui est en jeu dans ces deux plaintes, dans le cadre de ce que Vogler appelle « l'hétérosexualité américaine exemplaire », soit le nom qu'elle donne au système complexe de relations humaines impliquant des choses telles que la romance, le mariage et différentes façons de tenir une éducation précoce entre garçons et filles dans leur complexité culturelle, institutionnelle et non pseudo biologique ? S'agit-il, dans ces plaintes, selon son expression, du « triomphe misérable » de l'intimité comme expression de soi ? Sans doute oui, vu comment les époux étudient de cas s'y embourbent de plus en plus. S'agit-il aussi de « la ruine complète »²⁴ de la sorte d'intimité qu'en fait ils souhaitent l'un avec l'autre ? Oui, en effet, car Candace Vogler postule que la sorte d'intimité qui s'exprime dans ces plaintes n'a rien à faire avec une recherche ou une expansion des limites de l'état du soi, c'est-à-dire avec de l'intimité comme expression de soi. Quand les épouses demandent à discuter (*ask for talk*), elles ont à l'esprit un style de relation verbale dans lequel on peut oublier qui on est pour un moment et quand les maris languissent après le sexe, ils souhaitent être libérés des embarras de l'état de soi, pouvoir arrêter d'être fidèles à leurs diverses idées du soi. C'est cette sorte de sexe et cette façon de parler (*this kind of talk*) qui intéressent Candace Vogler, cette position inconfortable que ces sortes de sexe et de façon de parler occupent dans l'hétérosexualité américaine exemplaire.

19. Candace Vogler cite d'autres sources : Masters, Johnson et Kolodny, *Heterosexuality*, op. cit., pp. 90-92 ; Maggie Scarf, *Intimate Partners : Patterns in Love and Marriage*, New York, Random House, 1987, pp. 220-245 ; William Lederer and Don Jackson, *The Mirages of Marriages*, New York, W. W. Norton, 1968, pp. 220-223.

20. Candace Vogler, «Sex and Talk», *Intimacy*, op. cit., p. 50.

21. *Ibid.*, p. 49.

22. Citons à titre d'exemples, en France, à l'étalage des rayons ai* la découverte de soi» dans des magasins comme la Fnac : Frédéric Farget, *Thérapie de la confiance en soi*, Paris, Odile Jacob, coll. Poches ; Serge Fitz, *Petit manuel d'auto-psy : les premiers soins du soi*, Jouvence, coll. Poches ; Christiane Singer, *Eloge du mariage, de l'engagement et autres folies*, Albin Michel / Le livre de poche ; mais aussi autres titres instructif comme *Ce que veulent les hommes*, de Bradley Gerstman, Christopher Pizzo, Rich Seldes, éd. Marabout ; à *La vie en rose mode d'emploi* de Dominique Glocheux, éd. Albin Michel ; sans oublier *Pourquoi les femmes se prennent la tête ?* de Susan Nolen-Hoeksema, éd. Jean-Claude Lattes.

23. Candace Vogler, «Sex and Talk», *Intimacy*, op. cit., p. 50.

24. *Ibid.*, p. 50.

25. Roy Baumeister, *Escaping the Self : Alcoholism, Spirituality, Masochism and Others Flights from Burden of Selfhood*, New York, Basic Books, 1991.

Pour commenter cette première saynette d'intimité qu'elle propose, elle fait appel au philosophe contemporain Robert Nozick qui soutient le modèle d'intimité comme expression du soi. Il traite surtout, comme d'autres philosophes anglo-américains le font, le sexe comme discussion (*talk*), modélisation de la relation sexuelle très proche, donc, du modèle d'expression de soi d'intimité verbale. A savoir :

Parler de *conversatio*&» ici ne veut pas dire que le seul but (non reproducteur) du sexe est la communication. Il y a aussi l'excitation et le plaisir du corps, désirés pour eux-mêmes. Cependant les deux sont aussi des parts importantes de la conversation, car c'est par l'excitation au plaisir et à son ouverture que d'autres émotions puissantes sont apportées dans l'expression et le jeu de l'arène sexuelle.

Dans cette arène, chaque chose personnelle peut être exprimée, explorée, symbolisée et intensifiée. Dans l'intimité, nous acceptons un autre à l'intérieur des frontières que nous maintenons normalement autour de nous-mêmes, frontières marquées par les vêtements et par le contrôle de soi et la surveillance totales. A travers les couches de défenses et les figures publiques, un autre est admis à voir un toi plus vulnérable ou plus passionné²⁷.

Vogler rétorque aussitôt que si le sexe était comme les conversations (*talk*) amicales, les épouses le rechercheraient et les maris le fuiraient, compte tenu de comment leurs plaintes respectives se distribuent. De plus, Nozick encourage l'attention la plus stricte portée à l'autre partenaire : les biographies des époux nourrissent aussi la conversation sexuelle nozickienne. Pour lui, les deux histoires de vie se tissent ensemble et deviennent la matière dont le « nous » des moi est fait : en fait, le plaisir charnel, bien que désiré pour lui-même, sert à délier les langues pour l'exploration du soi et la fabrique d'un « nous ». Vogler constate qu'il va jusqu'à faire du sexe un *moyen* de conversation, qui, à son tour, est la *technologie* reproductive principale pour faire du couple. Vogler va alors opposer à Nozick, Adrienne Rich²⁹ en tant que critique radicale du fonctionnement de l'hétérosexualité américaine exemplaire. Un de ses poèmes fait une présentation de relation verbale de femme à femme qui va être la deuxième saynette retenue, cette fois contre-nozickienne, et renvoyant à une intimité dépersonnalisante.

26. En italiques dans le texte cité.

27. Robert Nozick, *The examined Life ; Philosophical Meditations*, New York, Simon and Schuster, 1989, p. 64.

28. Candace Vogler, «Sex and Talk», *Intimacy, op. rit.*, p. 55.

29. Adrienne Rich est une poétesse qui s'est mariée, a eu trois enfants ; enseignante, elle s'est engagée dans le mouvement féministe et vit depuis 1976 avec une compagne. Dans un essai célèbre, *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence*, en 1980, elle expose sa théorie du «continuum lesbien». Vogler rappelle que ses poèmes circulaient, étaient copiés comme textes d'inspiration du mouvement de prise de conscience vers la fin des années 70. Ces phénomènes de «consciousness-raising groups» allaient bon train à l'époque et ont eu un poids considérable dans la circulation de paroles entre femmes. On peut se reporter à *Radical Feminism, A Documentary Reader*, recueil édité par Barbara Crow, (New York, New York University Press, 2000), pour avoir une idée de leur fonctionnement, programme et méthode. Vogler précise que ce phénomène de prise de conscience féministe américain était constitué et *limité*, de façon reconstruite, par des femmes de niveau universitaire à prédominance blanche.

DES INTIMITÉS DÉPERSONNALISANTES DANS LA RELATION VERBALE ENTRE FEMMES

La scène est familière — deux femmes, dans une cuisine, discutant de leurs problèmes (*talking about their troubles*)

Elle s'assoit une main posée contre sa tête,
l'autre tournant un vieil anneau vers la lumière
pendant des heures notre parole a battu
comme la pluie contre la vitre
une sensation d'août et d'éclairs de chaleur
je me lève, vais faire du thé, reviens
nous nous regardons,
alors elle dit (est c'est ce que je traverse
encore et encore) — elle dit : *je ne sais pas*
si le sexe est une illusion.
Je ne sais pas
qui j'étais quand je faisais ces choses
ou qui je disais que j'étais
ou si je voulais ressentir
ce que j'avais lu à ce propos
ou qui en fait était la avec moi
ou si je savais, même alors
qu'il y avait un doute sur ces choses.

She sits with one hand poised against her head,
The other turning an old ring to the light
For hours our talk has beaten
Like rain against the screens
A sense of August and heat-lightning
I get up, go to make tea, come back
We look at each other,
Then she says (and this is what I live through
Over and over) — she says : I do not know
If sex is an illusion
I do not know
Who I was When I did Chose things
Or who I said I was
Or whether I willed to feel
What I had read about
Or who in fact was there with me
Or whether I knew, even then that there
*was doubt about these things.*³⁰

Ce poème illustre comment l'intimité dépersonnalisante pourrait intervenir dans une discussion. Vogler pense à la sorte de conversation où l'on se pose des questions auxquelles rien en soi ne sait comment répondre, où l'on discute d'intuitions sans déjà savoir comment les développer, où l'on pourrait être surprises par ce qui se dit, et où quelquefois on perd le fil de qui dit quoi. Vogler lit ce poème de la poétesse lesbienne Adrienne Rich comme « incorporant » (*embody*) un trait de discussion féminine³¹ (*a feature of female talk*). Nous allons voir que ce trait subvertit les points de vue qui mettent l'accent sur la place de la discussion (talk) pour les femmes dans les relations familiales hétérosexuelles. C'est le seul endroit du texte où Vogler parle d'*embodiment*.

30. Adrienne Rich, « Dialogue », *Diving into the Wreck : Poems 1971-1972*, New York, W. W. Norton, 1973, p. 21.

31. Candace Vogler, « Sex and Talk », *Intimacy*, op. cit., p. 51.

Une autre grammaire subjective.

Vogler analyse très longuement ce poème, les temps utilisés (les deux formes de présent, par exemple), notant qu'il n'y a aucune chronologie droite, — les rapports d'espaces — l'espace, toutefois, semble disparaître, le choix des mots, la place des mots les uns par rapport aux autres. Je dorme quelques éléments de son analyse qui font passer les termes mêmes avec lesquels elle qualifie cette scène d'intimité dépersonnalisante dans la cuisine, qui ne met donc pas en jeu une intimité expression de soi. Elle relève aussitôt que les deux interlocutrices dans « Dialogue » se connaissent

On a l'impression que « pendant des heures », elles ont échangé du matériel autobiographique : le « vieil anneau », par exemple, suggère qu'elles ont fait un tour d'horizon sur les décombres d'au moins un mariage³².

Nozick a imaginé que les amies et les amants parlent d'elles/eux-mêmes afin de tisser ensemble leurs histoires de vie, mais Vogler relève que ce qui arrive dans « Dialogue » est différent. Ces femmes font couple, mais non comme des « lignes séparées » dans une romance nozickienne. Vogler met en avant la perte du sentiment de soi comme personne séparée :

Il est difficile d'affirmer qui est assis où, si le « elle » n'est plus le sujet, mais est devenue au contraire un prétexte et un cadre pour une auto-observation du « je », ou si elles (les deux) se sont fondues dans une « présence librement-flottante, singulière »³³.

Vogler pointe le « elle » comme devenant une partie du « je » qui encore et encore traversera quelque chose — sexe ou souvenirs de sexe, souvenirs de cette conversation même. Elle saisit un moment où le « je » trouve une voix par une autre femme, et elle met l'accent sur ce qui crée soudain un « nous », hors du temps et impersonnel³⁴. Vogler oppose ce « nous » qu'elle repère dans cette forme d'intimité dépersonnalisante, à la fabrique du nous/moi nozickienne, fabrique de reproduction du couple.

Le refus de rester dans sa propre histoire.

Vogler analyse ainsi ce que le « elle » dit dans la deuxième strophe, soit « je ne sais pas », à la suite de son assertion, « je ne sais pas si le sexe est une illusion » :

32. Ibid., p. 62.

33. Ibid., p. 63.

34. Ibid., p. 63.

Ce qu'elle dit (qui «elle» ne peut suivre son soi avec confiance dans sa propre histoire sexuelle) fait que le «je» perd la trace de *lui-même* : « qui j'étais quand je faisais ces choses »³⁵

Pour Vogler, dans les termes mêmes du poème, le dialogue est sexuel³⁶. Vogler garde la façon de Nozick de parler du sexe comme d'une conversation, mais elle l'inverse : là, c'est la discussion (*talk*) qui est comme le sexe car c'est elle qui vous fait perdre la trace de vous-même. Il y a oubli de soi et non expression de soi. Cependant elle note que dans le poème de Rich, l'oubli de soi prend la forme d'un refus de rester dans sa propre histoire pour celle qui ne peut suivre son soi avec confiance dans sa propre histoire sexuelle :

Le refus de celle qui parle de rester dans sa propre histoire crée une brèche là où le «je» fait irruption, encore et encore. L'incertitude fragile qui s'ensuit (et rétrospectivement encadre) ce point dans le poème est la *marque* d'une forme d'intimité verbale qui a peu à voir avec l'expression de soi Nozickienne³⁷.

Pour les interlocutrices de Rich, la relation est contre-nozickienne, certes, mais il s'agit, bien sûr, de peser ce « refus » dans cette forme d'intimité dépersonnalisante d'oubli de soi, refus proposé dans la discussion entre femmes dans ce poème.

Un désaveu de contenu.

Vogler commente la sorte d'ignorance professée à la fin de «Dialogue» comme ce qui vient après une longue histoire de désappointement, peur, frustration ou peine. Elle suggère que celle qui parle n'a aucune idée de comment ou pourquoi tout ceci s'est produit. Cette ignorance prend la forme de confesser l'absence d'un sentiment clair de soi. Mais elle porte sur le sexe. Vogler cherche à qualifier cette ignorance : peut-on envisager que les femmes dans la cuisine *manquent* de représentations de soi sexuelles systématiques ? Probablement pas. Pour Vogler, il n'y a généralement *aucune* pauvreté de représentation de soi dans les histoires de vie malheureuse. Elle considère que la production phrase après phrase sur ce que je/nous avons fait, ce que tu/iVelle/ils ont fait et ce qui arrive ensuite et ensuite, est à la fois une façon connue de discuter et le *contraire* d'un symptôme où celle qui parle manquerait d'un solide sentiment de soi et de l'autre³⁸. En ce sens, elle lit les dernières lignes du poème non pas tant comme une confession qu'une *répudiation* des réponses *prévisibles* aux ques-

35. *Ibid.*, p. 63.

36. *Ibid.*, p. 63.

37. *Ibid.*, pp. 63-64.

38. Candace Vogler, «Sex and Talk», *Intimacy*, *op. cit.*, p. 64.

Lions comme, « Qui *était-ce* ? Que pensions-nous faire ? *Pourquoi ai-je* dit oui ? » .
Quelle est cette répudiation :

Ce n'est pas que celle qui parle est dans le noir sur ce qui s'est passé. C'est qu'elle désavoue (*disavows*) le contenu (*content*) des *troubles talk* féminins ci-dessus³⁹.

Je vais m'arrêter un instant sur cette phrase. C'est la première occurrence de cette expression *troubles talk* dans son texte. Jusqu'alors, nous avions affaire avec les demandes de *talk* ou les *talk* des épouses et aux *talk about their troubles* des deux femmes dans le poème. Vogler considère que le poème de Rich capte quelque chose qui est en jeu dans les demandes de discussion des épouses à leurs maris, quelque chose qui renvoie à une demande d'intimité dépersonnalisante et c'est cette expression *troubles talk* qui est mise.

Troubles talk.

Traduire cette expression par «conversation sur les ennuis», «discussions de problèmes», «disputes», comme le sens littéral y pousserait, introduit aussitôt un certain flottement dans le développement de Vogler. On voit que des formulations telles : « elles désavouent le contenu des disputes féminines », « elles désavouent le contenu des discussions sur les ennuis, les problèmes », amènent une certaine confusion dans la compréhension du texte à cet endroit pour aborder ce qui se passe dans ce mode de relation verbale de femme à femme. *Troubles talk* est une expression qui qualifie une certaine façon de parler typiquement genrée. On peut trouver son explication, par exemple sur internet, dans *A journal of research* de février 2003 par Susan Basow et Kimberly Rubenfeld :

Beaucoup de choses ont été écrites sur les styles de communication genres, à la fois dans la presse populaire et dans la littérature psychologique. Par exemple, les femmes sont pensées comme utilisant un langage plus expressif, timide, poli, que les hommes. Particulièrement dans les situations de conflit, les femmes sont perçues comme plus à même que les hommes de s'engager dans des «*troubles talk* » (c'est-à-dire de partager des problèmes émotionnels, *sharing emotional problems*), alors que les hommes sont perçus comme plus à même que les femmes d'éviter les discussions sur les problèmes interpersonnels (*to avoid discussions of interpersonal problems*) ou d'apporter les solutions à ces problèmes, une approche que les femmes peuvent percevoir comme antipathique. En général, les femmes sont attendues comme utilisant le langage pour améliorer le lien social et les hommes sont attendus comme utilisant le langage pour renforcer la prédominance sociale.

39. Ibid., p. 64.

Rétablissons l'opposition de la phrase : Ce n'est pas que celle qui parle est dans le noir, c'est qu'elle désavoue le contenu du partage des problèmes émotionnels féminins ci-dessus. Comment aborder cette disjonction entre contenu et partage émotionnel des problèmes dans une discussion de femme à femme ? Dans son opposition à Nozick, Vogler trouve qu'il n'y a pas dans « Dialogue » un simple désir pour mieux se connaître sexuellement ou trouver un meilleur exutoire à l'expression de soi sexuelle. Elle insiste au contraire sur une certaine volonté d'ignorance. Ce qu'elle repère comme forte envie romantique dans « Dialogue » vient se mélanger au sentiment que sa propre histoire sexuelle ne contient aucune surprise ; que ce n'est ni plus ni moins qu'un simple cas de conduite courante, inaltérable, connue, familière, menant au malheur féminin. Elle reprend les deux sens du mot « Chorus » : « refrain » répété, ressassé non référé à un événement datable⁴⁰ ; elle dira plus loin, c'est une « *song and dance* », expression que l'on peut traduire par « quelle histoire ! », ou « c'est toute une histoire ! », « *song and dance* » où les femmes forment un « *chorus line* » involontaire'. A *chorus line* est traduit ordinairement par « chœurs » dans une comédie musicale, mais c'est aussi le nom de cette chorégraphie dans laquelle les artistes forment une ligne⁴² sur le devant la scène, présentation assez typée, qui est l'argument de *A Chorus Line* la comédie musicale qui a eu un succès retentissant à Broadway pendant quasi quinze ans, et qui met sur le devant de la scène ceux qui sont d'ordinaire relégués au fond, à savoir le chœur.

C'est en tant que produits d'histoires sexuelles modelées de façon similaire, insiste Vogler, que les femmes s'engagent à partager des problèmes émotionnels (*troubles talk*) qui, pour le public du poème essentiellement féminin, sont si connus que leur contenu va de soi⁴³. C'est là le point vif de *ces troubles talk*, il n'y a pas besoin de faire toute une histoire sur ce qui est déjà assez connu comme ça, on en parle, on en parle mais il ne s'agit pas de confession, on est à l'opposé de la parole comme expression de soi.

Pour avancer un peu plus, on va s'interroger sur une difficulté de traduction afin de pouvoir situer Vogler par rapport à ce désaveu du contenu des *troubles talk* tel qu'il est porté dans le poème :

Supposons, néanmoins, que la force impersonnelle (*impersonal*) du partage des problèmes émotionnels (*troubles talk*) (les problèmes sont à tout le monde et donc à personne en particulier) va ouvrir un espace pour une sorte de détachement intéressé (*interested detachment*) qui ne va pas jusqu'au (*fall short of*) désaveu des sentiments de soi et de l'autre figés, étrangement impersonnels et des relations hétérosexuelles qui sont le tissu des *troubles talk* »⁴⁴.

40. *Ibid.*, p. 63.

41. *Ibid.*, p. 78.

42. Le livret est de James Kirkwood Jr. et Nicholas Dante, les paroles de Edward Kleban, la musique de Martin Hamlisch. La première eut lieu en mai 1975 et fut suivie de 6137 représentations. Cette comédie musicale fut nominée douze fois aux Tony Award et reçut neuf prix. Une adaptation cinématographique vit le jour en 1985.

43. Candace Vogler, « Sex and Talk », *Intimacy*, op. cit., p. 65.

44. *Ibid.*, p. 65.

Retenons d'emblée la force impersonnelle des *troubles talk* que Vogler localise ici dans le champ des relations hétérosexuelles. La difficulté porte sur l'expression « *fall short of something* » qui indique sa position sur l'option particulière que prend la poétesse lesbienne quant à ce mode de discussion féminin. Comment traduire? Sur internet, le problème est amplement discuté. A Hibouette qui demandait si on pouvait dire « *I fell short of you* », on répondait de façon fort abrupte « oui, tu vas quitter ton travail et je n'aurai personne pour te remplacer »; entre Littipinkstinky et Smeny se posait la traduction de *fell short of something*, la traduction allait de « ne pas atteindre un *amount* ou standard » à « ne pas répondre à ses attentes » par exemple ; mais c'est l'explication de Dale Texas que j'ai retenue : « Je ne sais pas exactement comment ça se dit en français mais *to fall short of something* implique une flèche — ou une balle — lancée et dont le vol en arc, du point de vue du lanceur ou des spectateurs, semble parfait, mais au dernier moment la flèche tombe au pied de la cible parce que l'arc était trop court ». Vogler soutient que la force impersonnelle du partage des problèmes émotionnels peut ouvrir à un « détachement intéressé »⁴⁵, — comme une certaine forme d'oubli de soi dans la discussion —, mais cela ne va pas jusqu'au désaveu des sentiments de soi et de l'autre. De Nozick à Rich, on oscillerait entre hyperbole autobiographique et reniement autobiographique, et Vogler pencherait plutôt pour une façon créative de s'engager dans une autobiographie anecdotique, ou une spéculation dans un moment mélancolique permettant un détachement partiel d'un sentiment de son histoire personnelle⁴⁶ : ni personne séparée, ni dans le *chorus line* du *song and dance* féminin trop connu.

Qu'il s'agisse de partager des problèmes émotionnels met l'accent sur le fait qu'il n'y a aucun enjeu épistémique dans ce mode de discussion : on pourrait parler d'une certaine déprise du savoir, un lâcher prise d'un certain rapport au savoir.

Pour quel sexe ?

Vogler relève dans ce poème un rêve d'une romance égalitaire. Elle épingle cette romance qu'elle repère chez Rich de « lyrique » : le poème suggérerait que le détachement d'une longue et douloureuse histoire sexuelle pourrait amener à se voir nouvellement née. Vogler y fait objection : si on renie sa propre histoire de vie, on ne peut avoir la romance nozickienne qui est faite d'autobiographies, et une création rêvée ex nihilo renverra de toutes façons aux anciens problèmes. Dans cette répudiation radicale du matériel autobiographique, Vogler débusque un désir ardent très peu déguisé pour un sentiment de soi qui pourrait être exprimé et accru dans le sexe. Il est cependant extrêmement intéressant de noter qu'elle s'arrête alors sur un point possible de maîtrise du sexuel permis par le dialogue proposé par Rich. Vogler pose la question :

45. Il serait intéressant de mesurer ce « *interested detachment* » au regard de l'esthétique de l'*attachment* de Berlant.

46. C. Vogler, « Sex and Talk », *Intimacy*, op. cit., p. 78.

Est-ce que les femmes en concluent alors que repartir de rien entrainerait que le soi nouvellement né pourrait se sentir maître (*master*) du sexuel et que ce serait le secret pour un sexe agréable après une longue expérience avec des hommes qui ont «choisi» la tumescence psychique comme plaisir sexuel et semblaient l'obtenir aux dépens des femmes' ?

Elle ne tranche pas sur cette question de maîtrise : c'est difficile à dire, dit-elle. Elle fait dire à la narratrice une suite au poème portant sur la discussion en cours : *je ne sais pas/ si notre conversation a été une illusion / je ne sais pas qui j'étais quand j'ai entendu ces choses / ou qui je disais que j'étais / ou si je voulais ressentir / ce que j'avais lu de ce propos / ou qui en fait était la avec moi / ou si je savais, même alors / qu'il y avait un doute sur ces choses*. Mais, dit Vogler, si le poème finit de cette façon, je pourrais conclure : *je n'ai jamais été plus proche de quelqu'un / c'était merveilleux*. Pourtant, elle note alors que la tension atmosphérique, « une sensation d'août et d'éclairs de chaleur, est soudain menée à son sommet et relâchée dans les dernières lignes du poème, l'ambiance restante n'est pas une plénitude volubile ». Vogler constate que cette approche n'est pas une recette de bonheur, c'est suggéré par le fait que la narratrice revit les lignes en italiques dans le poème : « *encore et encore* »⁴⁸. Rich peut être pleine d'espoir sur la discussion de femme-à-femme, même si celle-ci ne produit pas des résultats concrets dans l'immédiat. Mais Vogler qualifie de romantique l'oubli de soi, mené vers ce désaveu anxieux : il est hors du temps et lyrique dans cette tentation de glisser dans le désaveu.

Pour trouver une façon plus générale de parler des *troubles talk*, Vogler va aller du côté des hommes et du sexe. Elle se tourne, opposée au poème de Rich, vers la prose de Leo Bersani sur le sexe et la propose comme mode d'intimité dépersonnalisante dans les relations homosexuelles d'homme à homme. Pour Vogler, Bersani capte quelque chose de ce qui est en jeu dans les demandes de sexe des époux à leurs femmes.

DES INTIMITÉS DÉPERSONNALISANTES DANS LE SEXE ENTRE HOMMES

Dans les textes de Bersani, comme dans le poème de Rich, la dislocation du soi dans certains modes de rapports *same-sex*, entre personnes de même sexe, est appréciée. E.espoir, chez Rich, bien que reporté sur la parole de femme-à-femme, renvoie selon Vogler à un potentiel similaire dans les relations homosexuelles homme-à-homme. Bersani présente le sexuel comme impliquant une version plus ou moins délibérée de la relation entre un sentiment de soi trop solide, enflé, et sa perte. On va considérer cette version du sexuel comme la troisième saynète de la présentation de Vogler :

47. *Ibidem*, p. 78.

48. Candace Vogler, «Sex and Talk», *Intimacy*, op. cit., p. 65.

Il est permis d'envisager le sexuel comme, précisément, se déplaçant entre un sens hyperbolique de soi et une perte de toute conscience de soi. Mais le sexe comme hyperbole de soi est peut-être un refoulement du sexe comme abolition de soi. Il reproduit quelque chose du bouleversement de soi comme une enflure de soi, une tumescence psychique. Si, comme ces mots le suggèrent, les hommes sont tout spécialement aptes à « choisir » cette version du plaisir sexuel, du fait que leur équipement sexuel semble par analogie inviter, ou au moins faciliter la phallicisation du moi (*ego*), aucun sexe n'a de droits exclusifs à la pratique de sexe comme hyperbole de soi. Car c'est peut-être d'abord le fait que le sexuel glisse dans une relation qui condamne la sexualité à se transformer en lutte pour le pouvoir. Aussitôt qu'il est question de personnes, la guerre commence. C'est le soi qui gonfle en s'excitant à l'idée d'être supérieur, le soi qui fait du jeu inévitable des poussées et des abandons dans le rapport sexuel un argument pour l'autorité naturelle d'un sexe sur l'autre⁴⁹.

Vogler va « croiser » Kant et Bersani. Elle reprend de Kant sa conception du sexe lui-même comme outrage à la personnalité (*personhood*) : « l'appétit pour le sexe objectifie et le plaisir provenant de lui bouleverse le sentiment que les gens ont d'eux-mêmes comme individus distincts avec des volontés rationnelles »⁵⁰. Kant considère le sexe comme toujours dépersonnalisant et donc contraire à l'éthique, demandant de se protéger de la dépersonnalisation qu'il entraîne au moyen du mariage qui en jeu un sexe visant la reproduction. Pour Bersani, c'est la dépersonnalisation sexuelle qui a à être appréciée éthiquement⁵¹. Même si Vogler signale et précise, bien sûr, de grandes différences entre le philosophe et le théoricien gay, elle considère que le théoricien le plus proche de Kant sur ce sujet est Leo Bersani. Elle rapproche certaines affinités spirituelles entre les deux ; les deux pensent que le sexe, en certains de ses aspects inéliminables, est anti-communautaire, anti-égalitaire, anti-éducatif et anti-amoureux⁵². Elle fait clairement objection à sa formulation du sexe comme échange de personne à personne et à sa conception du soi que le sexuel bouleverse, comme base sur laquelle la sexualité est associée au pouvoir :

Si prétendre que le sexe est un échange de personne à personne condamne le sexe à devenir une lutte pour le pouvoir, alors se passer de cette conception pourrait être la première étape réelle à atteindre *contre* la violence sexuelles'.

Elle poursuit sa charge ironique : « Ne recommandez pas aux gens de se tourner vers le sexe pour l'expression de soi et l'amplification de soi. S'ils arrivent à avoir du bon sexe de toute façon sous ces conditions, le résultat doit être décevant » :

49. Leo Bersani, *Le rectum est-il une tombe ?*, Paris, E.P.E.L., coll. Cahiers de l'Unebévée, trad. de l'américain par Guy Le Gaufey, 1998, p. 66.

50. Candace Vogler, « Sex and Talk », *Intimacy*, op. cit., p. 70.

51. *Ibid.*, voir aussi Leo Bersani, *Le rectum est-il une tombe ?*, op. cit., p. 77.

52. *Ibid.*, p. 60 ; voir Vogler, « Sex and Talk », op. cit., p. 70.

53. C. Vogler, op. cit., p. 71.

Le sexe passionne plonge les gens dans un bouleversement de soi et dans une *jouissance* solipstique qui les pousse à se séparer".

On serait alors dans la même veine que celle indiquée dans les livres *Self—help* : où la jouissance est rapportée comme laissant dans une grande solitude et Vogler ne voit pas en quoi, purger le sexe de la demande d'épanouissement de soi «pourrait ... être pensé comme notre première pratique hygiénique de non violence». Vogler n'accepte pas l'explication de Bersani sur la vacillation sexuelle entre moi et non-moi élaborée en des termes d'«effondrement du soi humain dans les intensités sexuelles [...], une sorte de communication a-subjective (*selfless*) avec des degrés "inférieurs" de l'être »⁵⁶. Cette focalisation de Bersani sur l'acmé sensorielle orgasmique est trop concrètement hypnotisante. Vogler reconnaît à Bersani d'être pleinement conscient des circonstances culturelles, politiques, historiques sur lesquelles il écrit, mais lorsqu'il dit : «Mais pourquoi le sexe ? Pourquoi, étant donné que beaucoup de choses causent la perte de conscience de soi, le sexe est si singulier ? », elle considère que la réponse qu'il est souvent tenté de donner met en marche quelque chose où elle repère une psycho-biologie spéculative⁵⁷. Et elle apprécie peu cette conception de l'excitation sexuelle calquée sur la traversée de l'enfance, justifiée par la lecture freudienne que fait Bersani et à laquelle elle reconnaît ne pas rendre justice". Elle s'interroge :

Si l'histoire biologique spéculative était vraie, alors comment Bersani pourrait-il l'utiliser pour recommander les politiques publiques au heu des plaisirs privés pour qui que ce soit ? Pourquoi est-ce si important « où », ou « comment », ou « avec qui » le bouleversement de soi et la *jouissance* solipsiste est obtenue ?⁵⁹

Elle constate que cette **spéculation pseudo-biologique** finit par faire une drôle de torsion en s'envolant vers le sublime, *ce* qui lui fait conclure que le sexuel chez Bersani est figé de façon romantique hors du temps, comme il l'était chez Rich. Cette conception de l'excitation sexuelle est traitée comme une bascule entre hyperbole et perte du soi en tant que trace sublime de l'évolution humaine⁶⁰. Bersani laisse de côté

54. *Ibid.*, citation de Bersani, *Le rectum est-il une tombe ?*, *op. cit.*, p. 77 - 78.

55. Leo Bersani, *op. cit.*, p. 78.

56. *Ibid.*, p. 75. La citation complète est : «L'ambition de ne faire du sexe qu'un exercice de pouvoir est un projet de salut, destiné à nous préserver d'un cauchemar d'obscénité ontologique, et de la perspective d'une débâcle de l'humain dans les intensités du plaisir sexuel, ainsi que d'une espèce de communication a-subjective (*self less*) avec des degrés inférieurs de l'être».

57. Candace Vogler, *op. cit.*, p. 72.

58. Il faudrait bien sûr éclaircir la thèse de Bersani qui s'appuie sur la lecture des *Trois Essais* de Freud : «La sexualité, au moins dans la façon dont elle se constitue, équivaudrait au masochisme», thèse amplement reprise dans ses différents écrits, L. Bersani, *op. cit.*, p. 65.

59. C. Vogler, «Sex and Talk», *op. dt.*, p. 77.

60. *Ibid.*, p. 78.

le fait que l'excitation sexuelle puisse être culturellement imbriquée chez les hommes avec des sentiments ouvertement rigides de soi masculins cherchant l'intimité dépersonnalisante ; décidément cela réduit drastiquement, selon Vogler, l'intérêt politique d'une telle thèse. Reprenant la conclusion de Bersani à la fin de *Le rectum est-il une tombe ?* :

l'obsession des gays pour le sexe, loin d'être déniée, devrait être glorifiée — non pour ses vertus communautaires, non pour ses capacités subversives de parodies du machisme, non parce qu'elle offre un modèle de pluralisme pur dans une société qui tantôt le célèbre et tantôt le punit —, mais plutôt parce qu'elle ne cesse de représenter le mâle phallique internalisé comme un objet de sacrifice indéfiniment aimé. l'homosexualité masculine prône le risque du sexuel en lui-même en tant que risque de démise de soi, risque de *perdre de vue* le soi, et ainsi elle propose, et dangereusement représente, la *jouissance* comme une forme d'ascèse⁶¹

Vogler rappelle que la « petite mort » a toujours été une porte de sortie masculine et Vogler sait bien que même si le « mari étude de cas » souhaite le sexe de façon à s'échapper et de façon à célébrer le sacrifice de son « homoncule phallique internalisé », rien ne garantit que les traits problématiques du mauvais style de la masculinité hétérosexuelle se soient évaporés : les bonnes intentions ne sont pas si puissantes, même quand elles sont les bonnes intentions phalliques d'un soi. Bersani propose une action politique limitée même si tout ce qui bouleverse le culte du soi libéral contemporain et ses conséquences politiques, est pour cette seule raison, politiquement valable.

Anne-Marie
Ringebach

NI HYPERBOLE, NI RENIEMENT

La férocité ironique de ces critiques n'empêche pas Vogler de considérer néanmoins que cette déprise dépersonnalisante dans le sexe, soutenue par Bersani, capte quelque chose des plaintes des maris américains exemplaires et exploite un trait de représentation mâle en déstabilisant un système de représentations de soi mâles hétérosexuelles. Mais les maris veulent du sexe *avec* leurs femmes ; Vogler entend que cela suggère qu'ils languissent après un mode de relation à la maison qui bouscule aussi leur sentiment d'eux-mêmes comme mari, père et chef de famille. La perte de conscience de soi dans le poème de Rich n'arrive pas seulement dans le sexe, elle arrive aussi dans la discussion entre femmes dans une cuisine. Même si l'intimité dépersonnalisante dans « Dialogue » est forte, ce serait excessif de la décrire comme « tournant » autour d'un « bouleversement du soi et une jouissance solipsiste », c'est-à-dire tournée vers le sujet, ce qui sépare les amants.

Pour expliquer la différence entre chercher la discussion pour une intimité dépersonnalisante et la rechercher dans le sexe, Vogler suggère, sans grande conviction, que

61. Leo Bersani, *Le rectum...*, op. cit., p. 78.

la perte verbale de conscience de soi pourrait être vue comme un substitut de la chose réelle — le bouleversement de soi sexuel, l'excitation sexuelle, le plaisir sexuel. Mais Vogler sait Bersani trop sensible à la mobilité du sexuel, qui peut prendre beaucoup de trajectoires de désir dans la mesure où son objet n'est pas un objet du tout approprié, plutôt une dislocation du soi, elle reconnaît que Bersani ne nierait sans doute pas que la discussion dans le poème de Rich soit sexuelle. Il n'y avait pas de débordement sensoriel dans la cuisine de Rich, à la place de «l'hyperbole de soi», il y avait des *autobiographical troubles talla*, un partage de problèmes émotionnels autobiographiques, à la place du « bouleversement de soi», il y avait une répudiation du matériel autobiographique dans un désir ardent très peu déguisé pour un sentiment de soi qui pouvait être exprimé et accru dans le sexe. *Ce* qu'il y a de commun entre la représentation de la discussion par Rich et le récit sur le sexe de Bersani n'est pas seulement que les deux impliquent l'oubli de soi, mais plutôt que les deux associent le déplacement positive de la conscience de soi avec l'abolition violente ou le désaveu anxieux du sentiment de soi⁶².

Vogler pointe l'hyperbole et le reniement comme limites de l'éthique mais aussi du politique⁶³. Entre hyperbole et reniement, il y a pour Vogler une autre voie : les femmes ne sont ni maîtres de la forme entière de leur sentiment de soi ni dans le noir complet même si elles ont perdu l'illusion de parfaite maîtrise de soi. A l'envisager ainsi, les femmes pourraient permettre aux possibilités contre-identitaires ouvertes par l'intimité verbale dépersonnalisante de dépasser amplement la temporisation psycho-physique formidable d'un sentiment de soi produit et déchargé dans un moment d'extase sexuelle solipsiste⁶⁴ — Revenons aux discussions de femmes (*women's talk*), précisément celles qui sont *about troubles talk*, où l'on partage les problèmes émotionnels, une «lamentation collective»⁶⁶.

LES MODES GENRES DE DISCUSSION

Vogler se penche sur la manière de parler des femmes et des hommes américains exemplaires. Dans le partage des problèmes émotionnels (*troubles talla*), les femmes américaines exemplaires répètent leurs problèmes à haute voix ensemble, histoire contre histoire, n'hésitant pas à faire appel aux commérages'. Elles expriment pensées, impressions, doutes, sentiments fugaces et surtout, elles mélangent les discussions sur des événements mineurs enjolivés de détails sensoriels complexes avec les discussions sur des choses importantes. Vogler pointe que c'est une des façons les plus communes de discuter pour les femmes américaines exemplaires et c'est ce que les

62. Leo Bersani, *Le rectum...*, op. cit., p. 85.

63. Candace Vogler, «Sex and Talk», *Intimacy*, op. cit., p. 82.

64. *Ibid.*, p. 82.

65. *Ibid.*, p. 78.

66. *Ibid.*, p. 78.

67. Candace Vogler, op. cit., p. 79.

hommes américains exemplaires ne *peuvent* pas tenir. Les hommes, quant à eux, n'accordent aucune valeur à leurs pensées flottantes et ne donnent aucune valeur aux pensées flottantes des autres. Ils parlent quand leur statut est en question et préfèrent donner une information parce que celle-ci les cadre comme experts face à l'autre cadré alors comme mal informé. Ils pensent qu'exprimer un doute est humiliant. Ils entendent les répétitions de plaintes comme une expression d'incompétence et un défi à leur capacité pour offrir des solutions. Ils sont confondus par l'incapacité et le manque de volonté apparents de leurs homologues féminins pour faire des déclarations catégoriques sur le vrai et le faux et par leur absence apparente de « logique » dans les *troubles talks*. Ils s'efforcent à une certaine économie d'expression et un mode de présentation doucereusement objectif peut-être parce que, pour eux, la discussion est si lourde de sensibilité aiguë à la hiérarchie sociale qu'ils cherchent à sécuriser et défendre leurs positions et ne veulent pas dire quoi que ce soit qui les ferait se sentir vulnérables⁶⁸.

Le style de discussion des hommes est généralement considéré comme reflétant la fonction normale de discuter et celles des femmes est comprise comme une déviation embarrassée de cette norme. L'explication habituelle donnée par la psychologie populaire met l'accent sur la « fonction » des femmes, du fait de leur lien à la maternité, dans « la fabrique des connexions entre les gens »⁷⁰ ; les hommes des classes moyennes sont censés acquérir de l'estime de soi en cultivant les sentiments d'indépendance et d'autonomie qui favorisent leur « fonction », celle de gagner le pain de leur famille. Chaque sexe est censé utiliser la discussion comme moyen pour ses propres fins caractéristiques du genre.

Mais Vogler envisage différemment les explications sur les caractéristiques des genres en termes sociaux historiques : cela lui semble plausible pour les hommes mais trop insipide sur les femmes ; le mode de discussion intime des femmes, les *troubles talk*, n'a pas pour but de faire des connexions, construire des ponts, etc, son résultat habituel est au contraire une perte de sentiment de soi comme personne séparée, comme on le voit dans « Dialogue ». Elle cerne le « quiproquo » avec les livres *Self-help* : les femmes veulent partager avec leurs maris la sorte d'intimité qu'elles ont avec les autres femmes, celle qui permet d'oublier qu'on est pour un temps, de « ressentir que les choses les plus personnelles ne nous marquent pas comme unique et par extension, seule dans le monde ». Les maris entendent les *troubles talk* des épouses comme leur point de vue à elles sur ce qui se passe avec eux, voire pour faire passer la frigidité dont ils les soupçonnent, point du vue qui est opposé aux leurs et cela vaut pour donner aux épouses une raison de changer de style de conversation. Bien que les auteurs comprennent parfaitement que les femmes américaines exemplaires n'ont aucun réel enjeu épistémique dans le contenu des *troubles talk*, ils leur conseillent

68. Deborah Tannen, *You Just Don't Understand : Women and Men in conversation*, New York, Harper Paperbacks 1990. pp. 83-84.

69. *Ibid.*, pp. 52-92.

70. Cf. Carol Gilligan, *In a different Voice : psychological Theory and Women's development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

néanmoins de changer leur façon de parler pour obtenir avec leurs maris cette sorte d'intimité qu'elles réclament : c'est ce que Vogler appelle, entre autres, les pédagogies nouvelles du soi et de fabrique du genre. Car les auteurs enseignent aux lectrices (puisque leur auditoire est massivement féminin) comment connaître leurs vrais sois et ainsi créer l'espace pour découvrir les vrais sois de leurs maris afin de produire une intimité soutenant le soi dans le privé, afin de rentrer dans le moule d'«une vie», toujours la même, une histoire de famille et ce en termes strictement nozickiens.

UN DISCOURS EST UNE FORME DE LIEN SOCIAL

Vogler met l'accent sur l'explosion des livres *Self-help* pour femmes malheureuses en couple, lieu où nous rencontrons un désir ardent pour des intimités dépersonnalisantes, comme une réponse à l'aspiration au changement dans les relations de genre apportée autour de la seconde vague du mouvement des femmes, comme les auteurs sont prompts à le montrer⁷¹. Dans un monde où les normes de genres hétérosexuelles classe moyenne sont en mouvement, voire ont déjà changé, les hommes et les femmes ne savent pas comment penser sur eux-mêmes ou êtres les uns avec les autres. La demande des femmes d'une distribution plus égalitaire d'opportunités d'expression de soi et de développement personnel, et ses conséquences potentielles, est parfaitement cernée par les auteurs de psychologie populaire. Mais ils persistent pourtant à proposer une conception de l'intimité comme étant une affaire privée, concernant de vrais soi, du seul point de vue d'une histoire de famille bien comprise et sans surprise, immuable. Vogler en pointe les soubassements comme profondément nozickiens et profondément hétéronormatifs, jusque dans leur désir de promouvoir le couple égalitaire à la suite du féminisme, et dans leur focalisation sur la famille comme étant ce qui informe les sentiments de soi des gens et marque l'horizon de leurs attentes de vie. Ce faisant, Vogler peut s'emparer de ce résultat inattendu : car ils montrent aussi de fait le désir répandu pour des intimités oubli de soi de la part d'hommes et de femmes américains hétérosexuels classe moyenne que Vogler qualifie d'absolument normaux.

L'analyse de Vogler, tenant compte du fait que les aspirations et les relations de genre hétérosexuelles exemplaires ont changé, récuse deux extrêmes : celui, d'une part, de chercher à dépersonnaliser le sexe dans un tel climat, ce qui peut servir de rébellion splendide contre la tentative anxieuse de produire le soi comme maître du monde face au changement de circonstances ; et d'autre part, celui de chercher à dépersonnaliser la discussion jusqu'à glisser dans le désaveu de soi lyrique. Mais, dépersonnaliser la discussion sans cette tentation de désaveu, pourrait produire l'es-

71. Voir par exemple, Steven Carter and Julia Sokol, *He's Scared, She's Scared ; Understanding the Hidden Fears that Sabotage your Relationship*, New York, Dell Publishing, 1993, pp.16-18 ; Regina Barreca, *Perfect Husbands (and Other Fairy Tales) ; Demystifying Marriage, Men, and Romance*, New York, Anchor Books, 1993, pp. 1-18 ; Laura Schlessinger, *Ten Stupid Things Women Do to Mess up Their Lives*, New York, Harper Paperbacks, 1994, pp. 223-225 ; Harriet Goldhor Lerner, *The Dance of Intimacy*, New York, Harper Collins, 1989, pp. 1-20 et pp. 165-171.

pace nécessaire pour repenser l'histoire personnelle dans son contexte politique, pour repolitiser le personnel plutôt que de personnaliser le politique' (la poussée romantique narrative que nous trouvons dans Nozick) ou rejeter une sorte d'engagement politique actif face à une brusque appréhension des limites de soi (comme la romance lyrique de Bersani et Rich voudrait nous mener à le faire).

En ne cultivant pas seulement les plaisirs de l'expression de soi, de l'abolition de soi, ou du désaveu de soi, en imaginant des formes d'intimité qui cherchent des plaisirs plus variés et complexes que ceux associés à la pale répétition des problèmes menant à «un sentiment d'étrangeté captivée par une histoire de vie trop commune et trop familière»⁷³, un espace pourrait s'ouvrir pour lire un monde plus large écrit dans une scène intime, et peut-être, de là, pour imaginer une sorte d'engagement intime avec un monde plus grand comme quelque chose ni hostile ni affirmant son propre sentiment de soi.

La suggestion de Vogler est de fuir l'overdose épistémique et l'étau d'un sentiment de soi artificiellement solide qui sont l'étoffe des mauvais mariages pour que les demandes des époux étude de cas exemplaires, s'éternisant en plaintes, ne restent pas non-abouties. Ils pourraient alors lâcher cette idée que l'altérité, dans les caractéristiques du genre, dans leur expérience, est entièrement sous leur contrôle, ou pas du tout, et ils pourraient désapprendre un peu de leurs genres (hétérosexuels) pour avoir une intimité dépersonnalisante les uns avec les autres: « ils pourraient essayer un mode de séparation intéressé qui appartienne plus à la contrition (*ruefulness*) qu'au désespoir et moins à la romance qu'à l'ironie»⁷⁴.

A suivre ce travail de Vogler qui, à partir d'un point de vue local, féminin, d'un point de vue du genre, considère la question de l'intimité comme étant à repenser de façon plus large dans le rapport au monde, il m'est apparu que ce texte décalait la critique queer habituelle de l'idéologie dominante et du symbolique comme imaginaire masculin, non qu'elle s'y oppose, tout au contraire puisqu'elle qualifie l'oubli de soi dans la discussion de femme-à-femme dans le poème de Rich ainsi que le bouleversement de soi dans le sexe d'homme-à-homme chez Bersani, de contre-phallique⁷⁵ (*counterphallic*). Aussi Vogler diagnostique-t-elle le désir des maris d'échapper à certaines normes masculines hétérosexuelles et celui des épouses de profiter avec eux de la modalité verbale qu'elles obtiennent des *troubles talk* avec d'autres femmes, comme des appels à des modes de relations intimes qui n'adhèrent pas aux normes masculines hétérosexuelles de conduite.

Elle permet enfin d'ouvrir, avec son centrage sur les *troubles talk* féminins, une série de questions sur un mode genre féminin de discussion, sur la nature d'un lien social, soit une modalité subjective. Son analyse est permise par un changement de point de vue sur la notion d'intimité qui d'affaire privée de soi à préserver à tout prix s'ouvre à des possibilités relationnelles contre-identitaires.

72. Candace Vogler, «Sex and Talk», *intimacy*, op. cit., p. 83.

73. *Ibidem.*, p. 85.

74. *Ibid.*

75. *Ibid.*, p. 84. Ce terme est misé une seule fois, à la fois de son texte.

Quand Freud lisait Conrad Ferdinand Meyer

FRANÇOISE JANDROT

La littérature médicale française du XIX^e siècle fourmille, comme le développe Vernon Rosario dans *L'irrésistible ascension du pervers*¹, de mémoires et de confessions érotiques recueillies auprès des patients. L'imagination des romanciers des groupes réalistes, naturalistes et décadents puise non seulement dans leurs histoires de vie, mais elle s'alimente à la lecture des récits médicaux. Les psychiatres, eux, grands lecteurs des gens de lettres, étoffent leurs portraits de malades des fantaisies de cette riche littérature. Dans le *Supplément psychanalytique*, conclusif, Rosario se demande si le récit érotique freudien s'additionne ou se soustrait, d'autres récits. Il pense à *l'histoire du développement de la psychanalyse*, à travers la *Selbstdarstellung*. Il conclut :

L'érotique est devenu le palimpseste actif d'un mouvement constant d'écriture et d'effacement, qui rend floues les frontières entre réalité et fiction, vérité et tromperie. C'est une ardoise sur laquelle personne — ni les médecins, ni les patients, ni les romanciers, ni les historiens — ne peut lire le vrai texte. Chaque lecteur devient un auteur aussi actif de son propre récit que ces auteurs dont on étudie les auto-graphies².

«Je ne suis rien d'autre qu'un conquistador »³, revendique, le 1^{er} février 1900, Freud, dans une lettre à son cher Wilhelm Fliess, qui le surestime. Se plaignant d'être toujours seul, il déclare :

1. Vernon Rosario, *L'irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, traduit de l'américain par Guy Le GauFey, Paris, E.P.E.L., 2000.

2. *Ibid.*, p. 210.

3. *Ibid.*, p. 504.

Je ne suis absolument pas un homme de science, un observateur, un expérimentateur, un penseur. Je ne suis rien d'autre qu'un conquistador par tempérament, un aventurier si tu veux le traduire ainsi, avec la curiosité, l'audace et la ténacité de cette sorte d'homme⁴.

Au début du printemps, de ce siècle nouveau, Freud émerge d'une profonde crise intérieure : «Jamais encore comme pendant les six mois qui viennent de s'écouler, je n'ai éprouvé un désir aussi durable et aussi intime de vivre avec toi et ce qui t'appartient»⁵. A l'excitation et la fierté des trouvailles, succèdent, rapidement, l'inquiétude, le doute, l'obscurité et un cortège de symptômes.

Le conflit entre sa compréhension et la nécessité de l'explication scientifique, tant au niveau des élaborations sur l'étiologie hystérique que dans la grande entreprise consacrée aux rêves, traverse toute cette correspondance. La tension entre ces polarités me sert de fil conducteur dans le parcours contextuel entre la lettre du 6 décembre 1896, qui contient la première occurrence de la perversion et celle du 8 janvier 1900. Six références, au nom Conrad Ferdinand Meyer et sept titres d'oeuvres plus ou moins largement analysées apparaissent à partir du 15 mars 1898. Le nom de l'écrivain suisse intervient six mois après la fameuse déclaration du 21 septembre 1897 : «Je vais tout de suite te livrer le grand secret qui, au cours des derniers mois, s'est lentement fait jour en moi. Je ne crois plus à mes neurotica »⁶. Cette révélation ne dissipera pas définitivement les doutes et les contradictions liées à l'étiologie de l'hystérie et à la question de la perversion.

Françoise Jandrot

Les Phantasien de « Ton Sigm. »

Le 6 décembre 1896, heureux de sa journée à 100 florins nécessaires à son bien être, Freud expose son *dernier petit morceau de spéculation*. La fonction du déplaisir perturbe les différentes inscriptions en diverses sortes de signes de la mémoire.

La clinique nous enseigne, écrit-il, qu'il y a trois groupes de psychonévroses sexuelles, l'hystérie, la névrose de contrainte, et la paranoïa, et que les souvenirs refoulés, en tant qu'actuels, appartiennent dans l'hystérie à l'âge de l'an 1/2 à 4 ans, dans la névrose de contrainte à l'âge de 4 ans à 8 ans, et dans la paranoïa à l'âge de 8 ans à 14 ans. Mais jusqu'à quatre ans, il n'y a pas encore de refoulement, donc les périodes de développement psychique et les phases sexuelles ne coïncident pas. Il y a aussi une autre conséquence des expériences vécues sexuellement prématurées, c'est en effet la perversion, dont la condition semble être que la défense n'ait pas lieu avant que l'appareil psychique ne soit complété — ou alors qu'elle soit absente.

4. *Ibid.*, p. 504.

5. *Ibid.*, p. 512.

6. Lettre du 25 mai 1897, *Ibid.*, p. 334.

7. *Ibid.*, pp. 266-67.

Qu'est-ce qui prélude à l'orientation vers la névrose ou la perversion? L'hypothèse séductrice répond :

Il m'apparaît que l'hystérie s'affirme de plus en plus comme la conséquence de la «perversion» du séducteur, l'hérédité «de plus en plus» comme une séduction par le père. On constate donc un changement d'une génération à l'autre⁸.

Toujours au sujet de l'hystérie et de la perversion, le 8 février 1897, Freud dénonce et déplore la perversion de son propre père, responsable de l'hystérie de son frère et de celle de quelques-unes de ses plus jeunes soeurs. Le 6 avril, un nouveau terme, promis à un bel avenir, *Phantasien*, articulé à la problématique hystérique fait son entrée dans le vocabulaire de l'échange entre Sigm. et Wilhelm.

Que sont les *Phantasien* ? Des choses entendues très tôt par les enfants et comprises seulement après coup. En mai de la même année, Freud affirme leur dimension véridique, dans tout le matériel qui les constitue. Un paragraphe du *manuscrit M* inséré dans la lettre du 25 mai 1897 précise qu'elles se forment « par fusion, déformation de manière analogue à la décomposition d'un corps composé avec un autre corps »⁹. La falsification du souvenir par morcellement est la première sorte de déformation qui *néglige les rapports temporels*. [Je souligne]. Nous verrons plus loin combien les constructions très élaborées des romans historiques de Conrad Ferdinand Meyer empruntent les mêmes procédés de fusion, et de déformations. Meyer agence des éléments de différentes époques puisés chez les chroniqueurs avec des situations de sa propre histoire, plus ou moins maquillées. Dans l'analyse, comme dans les créations littéraires, un fragment de la scène vue peut être réuni à un fragment de la scène entendue et forme la fantaisie.

Le *manuscrit N*, joint à la lettre du 31 mai, consacre deux paragraphes à cette thématique avec pour titres : *Rapport entre impulsions et Phantasien*, et *Création littéraire et fine frenzy*, (belle frénésie, Cf., Shakespeare, *Le songe...*). Avec le Werther, de Goethe, le mécanisme de la création littéraire est identifié à celui des *Phantasien* hystériques, avant de l'associer, dans la Conférence *Der Ditcher und das Phantasieren*, au jeu des enfants, en 1907. Le plaisir accompagne les échanges de «Phantasien» entre Sigm. et Wilhelm, c'est ainsi que parfois Freud désigne, ironiquement, ses envois.

Une rencontre estivale, « un beau rêve qui va se réaliser »¹⁰, échoue. Et pourtant, Freud ne se résigne pas :

Je dois réfréner ma curiosité pour un temps. Mais je peux toujours, si je ne tiens plus, aller à Berlin un samedi et un dimanche. Tu ne perdras rien de ce que j'ai à te raconter. Cela fermente en moi, je n'en ai fini avec rien ; très satisfait de la psychologie, tourmenté de sérieux doutes en ce qui concerne la névrotique..."

8. *Ibid.*, p. 270.

9. Sigmund Freud, *Lettres, op. cit.*, p. 313.

10. Lettre du 14 août 1897, *Ibid.*, p. 329.

11. *Ibid.*, p. 331.

De Sienne où il cherche à changer d'humeur et surmonter la petite hystérie accentuée par la difficulté de n'être occupé que par lui-même comme patient, Sigm. expédie, une petite lettre le 6 septembre 1897. Le leitmotiv du besoin de, *Erzählen*, raconter plein de choses à l'ami, la délectation à l'étrange beauté, coexiste «en même temps [avec] mon penchant pour le grotesque, le *Pervers-Psychische*, psychique-pervers, y trouve son compte O².

De retour d'Italie, le 21 septembre, il se dépêche de confier le grand secret qui s'est lentement fait jour en lui : «Je ne crois plus à mes neurotica. Cela n'est probablement pas compréhensible sans explication ; tu as d'ailleurs trouvé toi-même crédible ce que je pouvais te raconter»¹³. Et pourtant, Freud ne sait plus où il en est. «Ce doute ne constitue-t-il qu'un épisode dans la progression conduisant à une connaissance plus large »¹⁴ ? Puis, remerciant son ami de sa lettre, Freud demande : « Peux-tu libérer cette journée, [du dimanche, où il envisage de rejoindre Wilhelm à Berlin], pour une idylle à deux, interrompue par une idylle à trois et demi ? »¹⁵ La phobie des trains, conjugée à la fatigue d'un tel aller et retour en un week-end, ne retient pas Freud l'intrépide. Il s'attribue, quelque fois, ce qualificatif.

Le 3 octobre au retour du week-end, Freud annonce : «Depuis quatre jours mon auto-analyse, que je considère comme indispensable à l'élucidation du problème dans son ensemble, s'est poursuivie dans les rêves et m'a apporté des renseignements et des points de repères très précieux»¹⁶. Lesquels ? Tout d'abord : « Chez moi le vieux ne joue pas un rôle actif, mais j'ai probablement fait une déduction par analogie de moi à lui ». Ah, bon ! *Mais quid* de cette déduction par analogie ? Difficile de répondre ! Sinon à rapprocher ce dire de l'évocation faite le 31 mai, le rêve de «sentiments exagérément tendres pour Mathilde»¹⁶. Puis, toujours le 3 octobre 1897, il confie à son cher Wilhelm des éléments de son enfance. Sa vieille nourrice (Monika Zajic) lui a beaucoup parlé du Bon Dieu. Elle lui a aussi appris à avoir une haute opinion de ses propres capacités. Quant à l'éveil de sa libido il remonterait à une nuit passée dans la chambre de sa mère lors d'un voyage, vers deux ans. Ses amitiés intenses, qualifiées de névrotiques, sont déterminées par sa jalousie¹⁹ pour son puîné mort prématurément, de même que les cruautés infligées avec son neveu, d'un an son aîné, à sa nièce plus jeune, elle, d'une année. Le rêve de la nuit suivante transforme les données du problème. Sa mère est blanchie. Le professeur dans les choses sexuelles est, naturellement, la vieille bonne : « De même que la vieille femme recevait de l'argent de moi

12. *Ibid.*, p. 333.

13. *Ibid.*, p. 334.

14. *Ibid.*, p. 335.

15. *Ibid.*, p. 337.

16. *Ibid.*, p. 339.

17. *Ibid.*, p. 339.

18. *Ibid.*, p. 315.

19. Meyer fait dire à Dante à propos de la jalousie: «La plus torturante des peines, et qui l'éprouve est plus misérable que mes damnés». In *Le Saint* suivi de *Le noces du moine*. Traduit par Charly Clerc, Lausanne, L'Age d'Homme, 1989, p. 85.

pour ce mauvais traitement, de même je reçois aujourd'hui de l'argent pour le mauvais traitement de mes patients »²⁰. Ce n'est pas tout, une douzaine de jours plus tard, sa Mutter confirme la perversion de la bonne. Freud ne trouve pas «vraiment facile »²¹ d'élaborer systématiquement ces données et de les exposer.

Il ne soupçonne pas, alors, que ses détails de sa biographie, — centrés sur les rôles respectifs de sa mère et de la bonne, lors de ses premiers émois sexuels, précédant, de huit mois sa lecture de deux nouvelles de Meyer, (*Le page de Gustave Adolphe*, évoqué dans la lettre du 9 juin 1898, et *Die Richterin*, commenté dans la lettre du 20 juin 1898), — ne diffèrent guère des éléments, mis en jeu dans les créations littéraires, du poète suisse. Ainsi, dans la nouvelle, *Le Page de Gustave Adolphe*²², au lieu d'une bonne, c'est un jésuite qui détourne la petite Christine de Suède (fille de l'empereur) de sa religion, le luthéranisme. Celui-ci s'immisce comme précepteur auprès d'elle, et l'initie au rosaire. Freud confie le plaisir de sa lecture, mais aussi sa surprise de trouver « deux fois la pensée de l'après-coup, dans le fameux passage que tu as découvert du baiser qui sommeille et dans l'épisode avec le jésuite qui s'immisce comme précepteur auprès de la petite Christine »²³. Écriture, très visuelle, et toujours ambiguë de Meyer, précise :

Maintenant, je dis qu'il ne faut pas embrasser les enfants. Un baiser, ça dort et ça s'enflamme à nouveau, quand les lèvres grandissent et gonflent. [Je souligne l'équivoque]. Et il est et demeure vrai que le roi t'a prise une fois de mes bras, jeune parrain, et t'a pressée sur son cœur et embrassée, que ça s'entendait ! C'est que tu étais une enfant excitante et jolie Le page ne s'en souvenait plus, mais l'impression de ce baiser le fit rougir furieusement .

Dans sa biographie de Freud, Jones fait de la cinquantaine de lignes d'analyse, de la nouvelle, *Die Richterin*²⁵, envoyée à Fliess, le 20 juin 1898, le premier travail de Freud sur un texte littéraire. La nouvelle est une défense poétique contre le souvenir d'un rapport avec la soeur, interprète Freud. Il souligne : « Ce qui est curieux toutefois, c'est que cette défense se passe «exactement» (genu, souligné par Freud) comme dans la névrose »²⁶. Puis, la première référence au roman familial, *Familienroman*, apparaît : « Tous les névrosés forgent ce qu'on appelle le roman familial (qui dans la paranoïa devient conscient)²⁷, qui est d'une part au service du besoin de grandeur,

20. *Ibid.*, p. 341.

21. *Ibid.*, p. 344.

22. *Gustav Adolfs Page*, de Conrad Ferdinand Meyer, fut publié en 1882.

23. *Ibid.*, p. 402.

24. Conrad Ferdinand Meyer, *LAmelette*, suivi de *Le page de Gustave-Adolphe*, Lausanne, l'Age d'homme, 1989, p. 158.

25. *Die Richterin*, de Conrad Ferdinand Meyer, traduit en français, mais aujourd'hui introuvable, sous le titre : *La femme juge*, fut publié, en 1887.

26. Sigmund Freud, *Lettres.... op. cit.*, p. 404.

27. Cf, la lettre 128, du 25 mai 1897, et son *manuscrit M*, dans lequel Freud introduit au sujet de la paranoïa un premier terme, *Entfremdungsroman*. *Ibid.*, p. 315.

d'autre part au service de la défense contre l'inceste»²⁶. Onze ans plus tard, en 1908, Freud consacre un court texte à ce sujet, titré : *Die Familienroman der Neurotiker*. Interpolé dans le texte d'Otto Rank²⁹, *Le mythe de la naissance du héros*, le texte de Freud trouvera son premier espace de publication.

D'où vient le matériel avec lequel est construit le roman familial, s'interroge Freud. Il répond : «Habituellement dans le milieu inférieur des bonnes. Il s'y produit si souvent des choses de ce genre que l'on est jamais à court de matériel, et c'est le cas en particulier quand la séductrice elle-même a été une servante». Ce qu'il écrit ici rappelle ce qu'il notait, quelques mois plus tôt, en octobre 1897, au sujet de l'éveil de sa libido. Une référence à l'analyse s'introduit dans le commentaire de la nouvelle.

C'est pourquoi, dans toutes les analyses, il nous est donné d'entendre deux fois la même histoire, une fois en tant que fantaisie se rapportant à la mère, la seconde fois en tant que souvenir réel concernant la servante³⁰.

Cette répétition lue, ici, par Freud, ébauche un travail de construction théorique du fantasme. D'autres appuis sur les textes littéraires remanieront cette première version du fantasme, entre 1898 et le texte princeps de 1919, *Ein Kind wird geschlagen, Un enfant est battu*. Ce dernier, à son tour, viendra à être modifié par Anna Freud lors de sa communication d'admission à l'association psychanalytique de Vienne, avec la conférence, *Schlagenphantasie und Tagtraum, Fantômes de fustigation et rêve diurne*, le 31 mai 1922.

Cétude du texte de Jensen, *Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen*, puis la conférence, *L'écrivain et le fantasme*, de la même année 1907, introduisent un troisième temps à cette construction initiale. Dans *Les noces du Moine*, une formulation de Meyer, non soulignée par Freud dans son commentaire envoyé à Fliess, le 7 juillet 1898, se rapproche de celle du texte de 1907, *L'écrivain et le fantasme*. Chez Meyer, le personnage, d'Ezzelin, qualifié de tyran, questionne Astorre, sur ses vœux alors que le père de celui-ci mourant, presse son moine de fils d'y renoncer aux fins de lui donner des descendants. Questionné par le tyran sur le vœu de chasteté la réponse forcée d'Astorre provoque un sourire sur le visage Ezzelin. Avec son art du soupçon, Meyer précise : «Puis il étendit sa droite vers le moine, pour l'admonester ou pour le bénir : "Bienheureux ! dit-il. Tu as une étoile. Ton aujourd'hui sort tout simplement de ton hier et le voici devenu ton lendemain"»³¹.

Dans *L'écrivain et le fantasme*, Freud écrit :

28. *Ibid.*, p. 404.

29. Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros* suivi de *La légende de Lohengrin*, Paris, Éditions Payot, 1983. A monsieur le professeur Freud, qui a mis à ma disposition le riche trésor de ses expériences dans le domaine de la psychologie des névroses, je dois ce qui suit sur la vie fantasmatique de l'enfant et du névrosé, p. 97.

30. Sigmund Freud, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 404.

31. Cf. *De pire d fille bataille pour l'écrit, L'Unebévue. Revue de psychanalyse*, n° 23, hiver 2005.

32. C. F. Meyer, *Les noces du moine*, *op. cit.*, p. 29.

Un fantasme flotte pour ainsi dire entre trois temps, les trois moments temporels de notre faculté représentative. Le travail psychique part d'une impression actuelle, d'une occasion offerte par le présent, capable d'éveiller un des grands désirs du sujet ; de là, il s'étend au souvenir d'un événement d'autrefois, le plus souvent infantile, dans lequel ce désir était réalisé ; il édifie alors une situation en rapport avec l'avenir et qui se présente sous forme de réalisation de ce désir, c'est là le rêve éveillé ou le fantasme, qui porte les traces de son origine : occasion présente et souvenir. Ainsi passé, présent et futur s'échelonnent au long du fil continu du désir³³.

Le sentiment amoureux pour la mère et la jalousie envers le père sont, alors, pour Sigm. les seuls généralisables dans le cadre de sa théorisation de l'étiologie des névroses. Une parodie de la biographie de Michel-Ange, par Vasari, confère la pompe nécessaire à la lettre du 14 novembre :

« Ce fut donc le 12 novembre 97 ; le soleil se trouvait juste dans l'angle oriental, Mercure et Vénus étaient en conjonction... » Non, un faire-part de naissance ne commence plus ainsi de nos jours. Ce fut le 12 novembre — un jour dominé par une migraine du côté gauche, cet après-midi-là Martin s'assit pour écrire un nouveau poème, ce même soir Oli perdit une deuxième dent — que je mis au monde, après d'horribles contractions de ces dernières semaines, un nouveau morceau de connaissance. Pas tout à fait nouveau en vérité, il s'était déjà montré à plusieurs reprises et s'était toujours retiré, mais cette fois il resta et aperçut la lumière du jour. Curieusement, je pressens de tels événements un certain temps à l'avance. C'est ainsi que je t'ai écrit une fois cet été que j'allais trouver la source du refoulement sexuel normal (morale, pudeur, etc.), et j'ai ensuite mis longtemps à la trouver³⁴.

Les sensations olfactives seraient responsables, chez les humains, de l'abandon des anciennes zones sexuelles, bouche, anus.

Grossièrement dit, poursuit Freud, le souvenir pue actuellement comme l'objet pue dans le présent, et de même que nous détournons dans le dégoût l'organe des sens (la tête et le nez), de même le préconscient et le sens conscient se détournent du souvenir. C'est cela le « refoulement »³⁵.

Dans la même lettre, le mot *perversion* vient désigner la persistance, chez les humains, d'effets excitants de ces zones sexuelles. La notion, « d'après coup », avancée dans le manuscrit K, *Projet d'une psychologie*, apparaît avec une formulation très meyerienne !

33. Sigmund Freud, l'écrivain *et le fantasme*, trad. Marie Bonaparte et E. Marty, In *Essais de psychanalyse appliquée*, coll. Idées, Paris, Gallimard, 1973, p. 74.

34. *Ibid.*, p. 353.

35. *Ibid.*, pp. 353-354.

36. *Ibid.*, p. 355.

Si l'on a irrité un enfant sur ses organes génitaux, il se produit des années plus tard, par l'après coup du souvenir de cela, une déliaison sexuelle beaucoup plus forte qu'à l'époque, parce que l'appareil prépondérant et le montant de sécrétion ont grandi entre-temps³⁷.

Je trouve assez amusant le détail de l'écriture, en lettres grecques, de la grande découverte, la *Drechkologie*, liée à la répulsion olfactive³⁸ à partir du 29 décembre 1897 ! Les médecins psychiatres, note Vernon Rosario, utilisaient le latin dans les présentations cliniques pour dissimuler, aux éventuels lecteurs non-médecins curieux, les détails croustillants.

En trois mois, la croyance en l'abandon des neurotica s'efface devant une nouvelle offensive de l'étiologie paternelle, via l'expérience d'un confrère, inattendu, bien connu de Wilhelm Fliess, Emma Eckstein.

Ma confiance dans l'étiologie paternelle³⁹ a beaucoup augmenté - écrit Sigm., le 12 décembre. Eckstein a directement traité sa patiente dans une intention critique, de façon à ne pas lui donner la moindre indication sur *ce* qui va sortir de l'inconscient, et elle a alors obtenu d'elle⁴⁰ les mêmes scènes paternelles, etc. Accessoirement, la jeune fille va parfaitement bien

De quelle jeune fille s'agit-il, ici ? de la patiente d'Emma ? ou bien d'elle-même ? Au fil des mois, les lettres se suivent, avec leurs habituels couplets, sur la santé, de Freud et celle de toute sa «tribu», sur ses humeurs, et les avancées de ses travaux. Les recherches, en cette fin de l'année 1897, se resserrent sur les rêves et le choix de la névrose, sur fond du refoulement articulé à cette *Drechkologie* avec tout ce qui s'y rattache, d'odeur, de dégoût, et la question de la masturbation. Dans *ce* contexte, le 15 mars 1898, le nom de Conrad Ferdinand Meyer, apparaît :

S'il m'est arrivé de sous-estimer Conrad Ferdinand, cela fait longtemps que je suis converti grâce à toi, depuis la *Porte du ciel*. Est-ce que tu veux bien me céder le passage en question pour l'hystérie à venir .

37. *Ibid.*, p. 355.

38. Presque contemporain de cette «hypothèse olfactive» de Freud, J.-K. Huysmans dans son roman *A rebours* (1884), consacre le chapitre X à la passion et à son envers des odeurs de Des Esseintes.

39. Introduite le 28 avril de la même année, et remise en cause, le 21 septembre.

40. Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, *op. cit.*, p. 364.

41. *Ibid.*, p. 386.

Sigm./Conrad Ferdinand/ Wilhelm, le plaisir du soupçon.

Le dernier chapitre de *Queer critics*⁴² de François Cusset intitulé, *Pour ne pas conclure*, souligne que les troubles de l'identité sexuelle, et les sous-textes de l'amour de soi agitent les grandes oeuvres littéraires. J'ajoute, et certaines correspondances, aussi. Pour François Cusset, les oeuvres naissent d'un écart initial, entre le projet de l'écrit et l'intrigue du signifiant, écart qui laisse au plaisir du soupçon son espace. Plaisir particulièrement actif dans la lecture des nouvelles du cher C. E Meyer.

Le nom de Meyer survivra à la rupture entre les deux amis. En effet, lors de son intervention, à la « soirée du mercredi » du 4 décembre 1907, suite à la présentation par Sadger d'une pathographie sur l'écrivain suisse, Freud regrette que l'énigme de sa personnalité, restée non élucidée par le biographe Frey, ne soit toujours pas éclaircie. Freud reconnaît « une profonde connaissance des processus psychiques. Son poème "Am Himmelstor", par exemple, dévoile tout le secret de la névrose obsessionnelle chez Meyer ». l'échec de Meyer dans sa jeunesse tiendrait, dixit Freud, au fait qu'il défiait sa mère ! Bizarre. Et il conclut :

La vie émotionnelle de Meyer trahit nettement son amour pour sa soeur ; cet amour s'exprime en particulier dans *Die Richterin* (La femme juge), nouvelle où le danger d'inceste⁴³ est « balayé » (à la fin, il apparaît que les protagonistes ne sont pas frères et soeurs) .

En cette même année, 1907, Hugo Heller publie une petite brochure. Elle se compose des trente-deux réponses de personnalités à son enquête sur le choix de dix « bons livres ». Freud justifie sa réponse, à partir de son interprétation de l'expression « bon livre ».

Je pense que vous accordez une signification spéciale au mot « bon », semblable à celle que nous impliquons lorsque nous parlons de « bons amis » : des livres auxquels un homme doit une partie de sa connaissance de la vie et de son Weltanschauung ; livres auxquels on a pris plaisir et que l'on recommande aux autres avec joie, mais qui n'éveillent pas de terreur et dont la stature ne vous écrase pas.

Je vous citerai dix « bons » livres de ce genre comme ils me viennent à l'esprit, sans trop y réfléchir. Multatuli, *Briefe und Werke* ; Kipling, *Le livre de la jungle* ; Anatole France, *Sur la pierre blanche* ; Zola, *Fécondité* ; Merejkowsky, *Léonard de Vinci* ; Gottfried Keller, *Leute von Sedwyla* ; Conrad Ferdinand Meyer, *Huttens Letzte Tage* ; Macaulay, *Essais* ; Mark Twain, *Sketches E...*].

42. François Cusset, *Queer critics. La littérature française déshabillée par ses homos-lecteurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 192.

43. Herman Nunberg, Ernst Federn (dir.), *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne. 1906-1908*, trad. de l'allemand par Nina Schwab-Bakman, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1976, pp. 273-74.

Puis, Freud explique sa préférence pour l'ouvrage cité.

Les productions littéraires de valeur purement poétique ont été exclues de ma liste, probablement parce que votre demande pour une liste de bons livres ne semblait pas concerner de tels ouvrages ; ainsi, dans le cas de *Huttens* de C.F. Meyer, je considère sa « bonté » comme bien supérieur à sa beauté, la construction comme supérieure au plaisir esthétique.

Conrad Ferdinand est né le 11 octobre 1825. Son père, Ferdinand Meyer, historien, politicien et très croyant, l'initie à sa passion de l'histoire lors de grandes promenades en montagne. La mort subite du père, Conrad n'a que quatorze, expose l'adolescent à la « neurasthénie » de sa mère. Celle-ci dénonce, à qui veut l'entendre, les insuffisances de son fils, apathie, angoisse de putréfaction, incapacité de supporter ses semblables et obsessions. Portrait qui n'est pas sans m'évoquer celui brossé par Huysmans, de son héros d'A *rebours*, Des Esseintes. Le personnage d'Olympe de Canossa, mère d'Antiope, une des héroïnes de la nouvelle, *Les noces du moine*, ne s'inspire-t-il pas de cette relation ? « Tous les jeunes gens, les plus sages et ceux qui ne l'étaient pas, détournèrent leurs yeux de cette mère aux paroles et aux gestes indignes »⁴⁵. A l'âge de 27 ans, Conrad Ferdinand est interné, à l'asile Préfargier, près de Neufchâtel pendant deux années. L'aide de sa soeur bien-aimée et toujours fidèle, Betsy, et d'un ami historien Vuillemin, l'oriente vers l'histoire. Lecteur de Burckhardt, comme Freud et Aby Warburg, Meyer traduit en allemand des ouvrages d'Augustin Thierry, avant de devenir le maître incontesté de la « nouvelle historique », genre dominant, alors, en cette fin de siècle. Après le suicide de sa mère, en 1856, Meyer voyage avec Betsy, à Paris, Munich, et en Italie. Des *Ballades*, publiées sous un pseudonyme, en 1864, précèdent Les *Romanzen und Bilder* de 1869 présentées sous son nom. Elles préludent au premier succès de son poème épique, *Les derniers jours de Hutten*⁴⁶.

Freud conclut la lettre du 19 février 1899, dans laquelle il décrit les symptômes de honte d'un ami commun avec deux vers de ce poème : « Comme "c'est subtil", et pourtant c'est " tout l'être humain dans sa contradiction" »'. *Ich bin kein ausgeklügelt Buch/ Ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch*, « Je ne suis pas un livre subtil, je suis un être humain avec sa contradiction ». Ces mêmes vers sont repris, dans le texte de 1909, *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*.

A partir de 1871, le rythme des publications s'intensifie. Les nouvelles se déroulent dans un monde situé entre la Renaissance et le XVI^e siècle, en Italie, en France, en Suisse. Les archives fournissent les détails des vêtements, habitudes, objets, noms, et les faits historiques de ses constructions romanesques. Une nouvelle hospitalisa-

44. Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. Tome III, *Les dernières années 1919-1939*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, pp. 477-478.

45. C. F. Meyer, *op. cit.*, p. 72.

46. *Ibid.*, p. 440.

47. *Ibid.*, p. 440.

tion, en 1898, met un point final à ses créations littéraires. Il meurt le 28 novembre de la même année.

*Ici l'on conte et raconte*⁴⁸

L'article de *L'Unebêvue*, « Le psychanalyste, un cas de Nymphe »⁴⁹, de Mayette Viltard, avance déjà un certain nombre de jalons qui éclairent la place de Meyer dans la correspondance Freud-Fliess. C'est le contexte historique des *Phantasien* érotiques, dans les correspondances et dans les nouvelles de Meyer, que je dessine ici, aujourd'hui. Le travail de Freud avec la *Gradiva* de Jensen, sa conférence, *Der dichter und das Phantasieren, l'écrivain et le fantasme* et le texte *Der familienroman des Neurotiker, Le roman familial du névrosé*, prolongeront la construction théorique des *Phantasien*.

Les créations littéraires de Meyer, s'originent d'une énigme, peut-être celle de sa vie, transposée d'un contexte historique dans un autre avec lequel il brode sa résolution. Conrad Ferdinand se présentait lui-même comme un déchiffreur d'énigmes. Faites de tentatives de réponses aux questions, sans solutions, trouvées dans les récits des historiens et chroniqueurs, les nouvelles de Meyer se focalisent sur des destinées marquées jusqu'à la mort, par les transgressions, et les trahisons. Meyer décrit ses héros avec un subtil mélange de traits masculins et féminins. Ainsi, le page Leubelfing, sous les habits duquel se cache la jeune Augustine", amoureuse du roi de Suède, Gustave-Adolphe, incarne subtilement cette identité flottante chère aux *Queer Critics*. Meyer souligne l'ambivalence du roi,

Ou bien il lui parlait des fêtes et de toilettes, histoires qui curieusement, la plupart du temps, pouvaient amuser une fille tout autant, sinon plus, qu'un jeune homme, comme si le roi abusé éprouvait sans s'en rendre compte l'effet du piège que lui avait tendu le page et goûtait sans le savoir, sous l'apparence d'un jeune homme d'un bon naturel, le charme plaisant d'une femme attentive⁵⁰.

Un autre exemple, celui des portraits du moine, Astorre, et de Diane, sa belle sœur veuve de son frère le jour de leurs noces, montre l'inversion des caractéristiques de genre entre deux personnages centraux. Le moine, « Cheveux châains, bouclés, un regard chaud, le geste noble, l'homme avait ce charme que le peuple aime en un saint. Puis, Diane, elle, n'était pas moins connue, ne fût-ce que pour cette taille vigoureuse, que les simples admirent davantage que la gracilité »⁵¹. Déchirés entre passion et

48. C. F. Meyer, *Les noces du moine*, op. cit., p. 7.

49. Mayette Viltard, «Le psychanalyste, un cas de Nymphe», *Follement extravagant, L'Unebêvue. Revue de psychanalyse*, n° 19, Hiver 2001-Printemps 2002, pp. 58-77.

50. Augustine remarque et se réjouit que la deuxième syllabe de son nom soit en mime temps la première de celui de son roi.

51. C. F. Meyer, *lamulette*, op.cit., pp. 127-128.

52. C. F. Meyer, *Les noces....* op.cit., p. 18.

devoir, ou entre des devoirs contradictoires, les héros de Meyer résument l'alternative, trahir ou rester fidèle.

Chacune, de ses histoires, reprend les effets des séductions précoces et/ou des trahisons héritage des générations des parents sur les destinées des héros. L'espace du plaisir du soupçon, si cher à E Cusset, enveloppe les identités et les descriptions des actes transgressifs, pervers. A propos du moine, qui vient de céder au blasphème de son père mourant, Meyer écrit :

Il lui était impossible de pleurer son père. Quand il redevint maître de ses pensées, un soupçon l'envahit — que dis-je ? l'effrayante certitude l'étreignait — qu'un mourant avait trompé sa bonne foi, abusé sa miséricorde⁵³

Aucun jugement définitif, à l'inverse de *ce* que pratique la littérature psychiatrique, n'abrase les contradictions, les oppositions des versions et laisse planer le soupçon. Cette technique agit sur le lecteur, elle le place non seulement en position active mais, déjoue les identifications univoques.

L'envoi, des recueils de données chiffrées des «périodes», pour l'organologie de Wilhelm Fliess, de toute la tribu de Freud, augmentée de celles de quelques patients, ne reste pas sans retour. Freud reçoit des récits de rêves, de Wilhelm et d'Ida. Le 12 janvier 1897, il demande :

Cher Wilhelm, J'aimerais bien que tu cherches pour moi (à l'avenir ou dans ton souvenir) un cas de convulsions de l'enfant, que tu pourrais ramener à un abus sexuel, plus précisément un *'ictus* (ou doigt) dans l'anus.

Ainsi, le 9 juin 1898 Freud témoigne l'importance de leurs échanges dans l'avancée de ses recherches.

C'est avec grand plaisir que je lis C.F. Meyer. Dans «Le Page de Gustave Adolphe» je trouve deux fois la pensée de l'après-coup, dans le fameux passage que tu as découvert du baiser qui sommeille

Durant les trois mois séparant la première lettre relative à Meyer et la seconde, Freud réitère ses interrogations et ses doutes sur l'innocence des pères. Le 27 avril 1898, ses soupçons, quant à la grande part des *Phantasieren* dans l'étiologie de l'hystérie, se clarifient. Il évoque son étrange sœur Mitzi, patiente de Wilhelm. Les trois filles, ses nièces, et particulièrement la plus petite, la plus douée, sont gravement hystériques : «Est-ce que le père est innocent «ici» aussi, j'aimerais bien en douter, il est à moitié asiatique...un menteur et un songe-creux, même s'il est par ailleurs bon avec les siens»⁵⁴.

53. *Ibidem* p. 35.

54. Sigmund Freud, *Lettres* ..., *op. cit.*, p. 285.

55. *Ibid.*, p. 402.

56. *Ibid.*, p. 396.

Une étonnante hypothèse pour l'anorexie est avancée dans l'essai consacré à *La femme juge* :

[l'état de la soeur, l'anorexie, est bel et bien la conséquence névrotique du commerce (sexuel) entre enfants, sauf que dans la nouvelle c'est la mère qui est coupable et non le frère. Le poison dans la paranoïa, correspond exactement à l'anorexie de l'hystérie, donc à la perversion la plus courante chez les enfants⁵⁷.

Dix-sept jours plus tard, le 7 juillet, Freud écrit qu'il paresse et récolte les fruits de sa familiarité avec l'hystérie. Il vient de lire :

...la nouvelle la plus belle et la plus éloignée des scènes d'enfance de notre poète, *Les Noces du moine*, qui illustre magnifiquement une action survenant dans les années ultérieures, au moment où se forment des *Phantasien*, action qui consiste à retourner à une époque ancienne à partir d'une nouvelle expérience vécue, de sorte que les nouvelles personnes forment avec les anciennes des séries et fournissent les modèles de ces personnes. On voit le reflet du présent dans un paccé fantaisié qui devient ensuite prophétique pour le présent⁵⁸.

Deux thèmes s'articulent : un latent, une vengeance inassouvie, et un manifeste, l'instabilité, chez celui qui a abandonné ses fermes appuis. Puis, Freud relève l'équivoque frère, *Frater*, du moine, avec laquelle Meyer joue en lui faisant épouser une belle soeur. «Comme si tout cela était une *Phantasien* élaborée avant son propre mariage et voulait dire : un frater comme moi ne doit pas se marier sinon l'amour d'enfance se vengera sur celle qui sera plus tard l'épouse»⁵⁹.

Dans sa réponse, au questionnaire d'Heller, Freud admire l'art de la construction des textes de Meyer. Je partage son admiration, particulièrement pour *Les nocces du moine*. Ce petit bijou d'architecture joue à multiplier le procédé de la mise en abîme au point de perdre le lecteur.

Publié en 1884, l'incipit, *C'était à Vérone*⁶⁰, projette le lecteur dans le passé et dans un lieu, la pièce d'un palais. Un feu dans la cheminée, un jeune souverain, le Prince Cangrande, entouré de deux dames dans la fleur de l'âge, et, en cercle autour d'eux, les demoiselles et jouvenceaux. Le premier tableau, gracieux, à peine esquissé, nous voici spectateurs de cette assemblée. Un, « soudain », vient faire rupture *dans cette heure de grace et de plaisir*. Un personnage, d'un autre monde, grave aux traits nobles, surgit. Il adresse sa requête au prince : «Je viens, Messire me réchauffer à ton foyer»⁶¹. La réponse du prince nomme l'étrange personnage, Dante, «Prends place à mes côtés,

57. *Ibid.*, p. 405.

58. *Ibid.*, p. 407.

59. *Ibid.*, pp. 407-408.

60. C. F. Meyer, *Les Noces du moine*, op. cit.

61. *Ibid.*, p. 7.

mon ami Dante, répondit Cangrande, mais si tu veux te réchauffer en compagnie, ne reste pas muet selon ton habitude, et le regard perdu dans les flammes ! Ici l'on conte et raconte »⁶².

Peu à peu les personnages semblent sortir de derrière un voile mais rien de fixe, rien d'univoque ne permet au lecteur de se faire un point de vue une fois pour toutes. Dante, refuse la place que lui offre le prince Cangrande à la gauche d'une des dames, il «se choisit fièrement la dernière place à l'extrémité du cercle. C'était la bigamie du prince qui lui déplaisait, — bien qu'elle ne fut peut-être que l'amusement d'un soir —, ou bien c'était le fou qui lui faisait horreur, assis jambes étendues à côté du siège de Cangrande »⁶³

Dante propose l'histoire du moine défroqué:

Figurez-vous un moine qui n'obéirait pas à l'instinct, ne céderait pas aux attraits ni au pouvoir du siècle, n'oublierait pas ce qu'il est, mais par *affection* (je souligne) pour un autre, sous l'impulsion d'une volonté étrangère, — **peut-être pour un** saint motif, par piété, — se renierait soi-même plus encore que l'Église, romprait le serment qu'il s'est prêté, et jetterait un froc qui jusque-là n'a pas accablé sa chair.

La mise en place de la fantaisie, entre présent, passé et avenir, entre les scènes de Vérone et celles de Padoue où se déroule l'histoire de Dante, s'introduit avec cette question du prince : « Vas-tu nous conter une histoire véritable, mon ami Dante, d'après des documents ? Ou bien une légende cueillie sur les lèvres du peuple ? Ou est-ce la création d'un cerveau de poète ? »⁶⁵ Réponse : « C'est sur une épitaphe que repose mon histoire ». La lecture de l'épitaphe nomme les personnages, « Ci-gait le moine Astorre avec Antiope son épouse. Ezzelin les enterra ». Ce dernier nom provoque une réaction dans l'assistance, *L'horrible tyran !* Dante rectifie : « Tel qu'il apparaît dans mon récit, ce n'est pas encore le monstre que, vraie ou fausse, la chronique nous a peint »⁶⁶. Cangrande remarque :

Une figure de prince, puis, il complète l'image : front hérissé de cheveux noirs, tel que tu le décris au douzième chant parmi les hôtes de l'enfer. Où donc as-tu pris cette tête aux cheveux sombres ? C'est la tienne ! réplique Dante sans peur. Et ce fut pour Cangrande une flatterie. « Et les autres figures de mon récit, continua-t-il sur un ton de souriante menace, je vais les prendre, vous permettez ? — il regardait son entourage — je vais les prendre parmi vous et leur donner vos noms. Mais n'ayez crainte, sans toucher à votre Ame car je n'y puis rien lire'

Le mélange, complexe, entre fiction de la fiction et réalité de la fiction joue sur nos repères temporels et spatiaux. Très rapidement nous voici embarqués dans l'histoire, délogés de notre confortable position de spectateur, lecteur de fantaisie. Mais, qu'est-ce qu'une fantaisie ? Qu'est-ce que la réalité ?

62. *Ibid.*, p. 7.

63. *Ibid.*, p. 8.

64. *Ibid.*, p. 10.

Les fictions de Jeffrey M. Masson et les piqûres du diable

XAVIER LECONTE

Les psychanalystes auront connu Emma Eckstein sans le savoir, dès la première parution de *l'Esquisse*, en appendice des lettres à Fliess : Emma, avec la phobie des boutiques, la *scène I* avec le rire des commis et la *scène II* avec l'agression sexuelle de l'épicier, autrement dit, l'après coup si cher à Lacan, c'est elle. C'est d'elle encore dont il est question dans les premiers paragraphes d'un des textes les plus tardifs de Freud, *Analyse sans fin et analyse avec fin*.

Emma Eckstein appartient à une famille amie des Freud. l'un de ses frères, Frederick, est spécialiste du sanskrit, l'autre, Gustav, est un membre éminent du parti socialiste autrichien. Si Max Schur a le premier révélé son identité, c'est Jeffrey Masson, autre spécialiste du sanskrit, qui en 1985, avec l'édition des *Complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, accompagnée de son livre *Le réel escamoté*, a véritablement dévoilé l'histoire d'Emma dans tous ses détails.

Elle consulte Freud pour une quasi-impossibilité de marcher depuis la puberté et une dysménorrhée accompagnée de maux d'estomac que Freud attribue à une activité masturbatoire intense. Fliess propose une opération inédite sur la base de sa théorie nasale d'une correspondance entre la topographie de la muqueuse nasale et la topographie des organes génitaux féminins ; il s'agit d'une «ablation du cornet moyen gauche dans son tiers frontal alors qu'il se contentait jusque-là de cautériser avec une

1. Sigmund Freud, «Esquisse pour une psychologie scientifique», in *Naissance de la psychanalyse*, trad. Arne Berman, Paris, Puf, 1956.

2. Jeffrey Moussaieff Masson, *Complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 1985.

3. Jeffrey Moussaieff Masson, *Le réel escamoté. Le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*, Paris, Aubier, 1984.

Les fictions de
Jeffrey M. Masson
et les piqûres du diable

pointe électrique les points génitaux du nez et/ou de leur appliquer de la cocaïne »⁴ (ce qu'il pratique d'ailleurs sur le nez de Freud le jour même de l'opération d'Emma). L'opération a lieu à Vienne en février 1895. Durant l'opération, Fliess oublie à l'intérieur du nez, 50 centimètres de gaze. Les suites désastreuses de cette opération sont connues. Freud les raconte à Fliess dans plusieurs lettres, en particulier celle du 8 mars 1895. Devant l'aggravation de l'état d'Emma, Freud fait intervenir Rosanes, un ami d'enfance, oto-rhino-laryngologiste à Vienne. « Rosanes nettoya le pourtour de l'ouverture, retira des caillots de sang qui adhéraient et brusquement, il tira sur quelque chose qui ressemblait à un fil, il continua à tirer ; avant que l'un de nous ait eu le temps de réfléchir, un morceau de gaze long d'un bon demi-mètre était extrait de la cavité. L'instant d'après il y eut un flot de sang, la malade devint blanche, les yeux exorbités et sans pouls »⁵.

Freud se sent mal : « Au moment où le corps étranger sortit, où tout devint clair pour moi et où, tout de suite après, j'eus le spectacle de la malade, je me suis senti mal ; après qu'elle eut été complètement rebouchée, je me suis enfui dans la pièce d'à côté, j'ai bu une bouteille d'eau et je me suis trouvé pitoyable. La vaillante doctoresse m'apporta alors un petit verre de cognac et je redevins moi-même ». Emma va finir par se remettre très lentement, mais elle restera défigurée à vie. Elle continue pourtant son analyse avec Freud.

SCÈNE 1, *KLEINES LABIUM*

Xavier Leconte

Quand on dit *fantasme* ou *réalité*, cela ressemble quand même beaucoup à « fromage ou dessert ». C'est l'un ou l'autre. Soit c'est arrivé réellement dans une réalité vraie, soit c'est une invention, un fantasme, donc pas vrai. Quand on pense paresseusement à la thèse que soutient Masson dans *Le réel escamoté*, ou dans le livre de Janet Malcolm *Tempête aux archives Freud*, ce qui vient d'abord à l'esprit c'est qu'elle est inscrite dans une telle binarité, comme telle indiscutable, et qu'elle ne mérite donc pas qu'on s'y attarde. Il serait trop facile, pense-t-on, de démontrer que cette question de la réalité des scènes de séduction dans l'enfance n'a en fait jamais cessé d'être active chez Freud, qu'elle s'est prolongée dans la notion de scène originare ou primitive, présente déjà dans la correspondance avec Fliess, et cela jusque dans ses derniers textes, en particulier *Constructions dans l'analyse*.

Histoire de commencer à brouiller ces belles convictions tranquilles, nous allons suivre un problème que Masson soulève, à la suite de Max Schur, à partir de sa lecture d'une lettre du 17 janvier 1897, soit deux ans après l'opération d'Emma. Freud écrit dans une parenthèse : « (Eckstein a une scène où le *diabolus* lui pique des aiguil-

4. Didier Anzieu, *L'auto-analyse de Freud*, troisième édition, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 41.

5. Sigmund Freud, *Lettres d Wilhelm Fliess*, édition complète, traduit de l'allemand par Françoise Kahn et François Robert, Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 152.

les dans les doigts et pose sur chaque goutte de sang un bonbon. De ce sang-là, tu n'es pas coupable!) »⁶. Nous verrons plus loin le contexte de cette citation. Dans un chapitre du *Réel escamoté* intitulé «Que la sorcière meure», Jeffrey Masson fait remarquer que lorsque Freud utilisait le mot scène dans ses écrits de 1896, il se référait à un événement réel, alors qu'ici il semble s'agir d'un rêve ou d'un fantasme. Il cite alors le commentaire de Max Schur qui souligne de son côté «l'utilisation très significative » du mot *scène*, qui viendrait ici annoncer la conception freudienne du fantasme'. Le mot *scène* utilise ordinairement par Freud dans le cadre de sa théorie de la séduction est ici comme déplacé, et, dans ce déplacement, il semble vouloir dire que les histoires réelles de séduction étaient en vérité des fantasmes. Une semaine plus tard, dans la lettre du 24 janvier 1897, Freud écrit : «Imagine-toi que j'ai obtenu une scène relative à une circoncision de fille. Ablation d'un morceau de petit *labium* [*kleines Labium*] (qui aujourd'hui encore est plus court), aspiration du sang, après quoi l'enfant reçoit à manger le petit morceau de peau. A treize ans, cette enfant affirma un jour pouvoir avaler un petit morceau de ver de terre, et c'est d'ailleurs ce qu'elle fit. Une opération pratiquée par toi a pâti un jour de l'hémophilie motivée de cette façon »^A.

En lisant les lettres dans leur nouvelle édition française, sans plus me souvenir de ma lecture du *Réel escamoté*, j'ai été arrêté par ce passage très étrange. Je l'ai lu comme le récit d'une scène réelle bien que très incroyable, et cela indiscutablement, puis qu'il est dit que le petit *labium* est plus court encore aujourd'hui ! S'il est plus court c'est qu'il a bel et bien été coupé! Mais, à partir de là, l'allusion à l'opération d'Emma me semblait très obscure. En effet si la scène était réelle, il ne pouvait quand même pas s'agir d'Emma ! Alors, peut-être s'agissait-il d'une scène racontée par Emma, mais qui ne la concernait pas directement. Une scène qui lui aurait été racontée et qu'elle avait racontée à son tour à Freud. Bref je n'arrivais pas à m'en sortir. Mais vous voyez qu'en disant qu'il ne pouvait quand même pas s'agir d'Emma, c'est comme si je confirmais à mon insu l'interprétation de la scène de la gaze et de l'hémorragie. Ça ne pouvait quand même pas avoir eu lieu réellement ! Et puis j'ai fini par retomber sur un passage où Masson évoque ce même extrait de la lettre du 24 janvier. J'en ai été très surpris. Voilà ce que dit Masson : «Ici de nouveau, par *scène*, Freud veut parler d'un fantasme, fournissant par là même à Fliess la preuve qu'Emma était une hystérique qui inventait des traumatismes. En insistant sur ce point, il tenait à démontrer à Fliess que sa manière d'opérer était absolument sans reproches : Emma avait eu une hémorragie parce qu'elle était envahie de fantasmes »⁹. Donc, pas une seconde Masson ne doute qu'il s'agit d'un fantasme, là où j'avais lu une scène réelle! Il reprend son argumentation précédente à propos des aiguilles diaboliques : parler de *scène* à propos d'un fantasme c'est dénier à toute scène sa valeur de réalité. Les choses s'inversaient de façon

6. *Ibid.*, p. 286.

7. Max Schur, *La mort dans la vie de Freud*, trad. Brigitte Bost, Paris, Gallimard, 1975, cite par J. M. Masson, *Le réel escamoté*, Paris, Aubier, 1984, pp. 119-120.

8. S. Freud, *Lettres...*, op. cit., p. 289.

9. J. M. Masson, *Le réel escamoté*, op. cit., p. 121.

comique. C'est Masson qui transformait une scène réelle en fantasme tout en reprochant par ailleurs à Freud de le faire. Mais, dans le même temps, le point de vue de Masson venait confirmer le mouvement de refoulement auquel je m'étais trouvé participer à mon insu. En hystérisant l'hémorragie d'Emma c'est comme si Freud annulait le geste chirurgical fautif de Fliess. Mais Masson a ajouté une note qui se trouve à la fin du livre et qui m'avait d'abord échappé. Cette note est appelée à la suite de la parenthèse qui m'avait servi à assurer mon interprétation de la scène comme réelle, là où il est dit que «le labium est plus court encore aujourd'hui». Voilà le commentaire de Masson : «Freud rapporte-t-il un rêve ou un fantasme, cela n'apparaît pas clairement. Quand il écrit que "*la labia minora...* est plus courte encore aujourd'hui", nous ne savons pas s'il reprend simplement une déclaration d'Emma, ou s'il accepte le fait comme une réalité. Si la seconde hypothèse est vraie, Freud accepte alors tacitement qu'un traumatisme réel est intervenu (même s'il n'est pas nécessairement celui "remémoré" par Emma) »¹⁰. Autrement dit, il pourrait s'agir du texte d'un rêve et, dans ce cas, les mots «encore aujourd'hui» pourraient en faire partie ; ce serait dans le rêve même que ce présent serait évoqué. Hypothèse assez subtile à laquelle je n'avais pas pensé. Si ce n'est pas le cas, Masson se rapproche de ma première hypothèse : le traumatisme serait alors bien réel, mais avec un bémol par rapport à la scène remémorée qui pourrait ne pas être nécessairement celle de la scène traumatique. Masson suppose assez freudiennement une déformation, un fantasme qui se serait construit sur la base d'une scène réelle. Il n'envisage pas que cela puisse ne pas concerner directement Emma (ce qui continue pourtant de m'apparaître comme le plus probable).

Xavier Leconte

SCÈNE II, RIEN ?

Masson, immergé dans la traduction anglaise des *Lettres complètes*, a donc découvert l'affaire Emma Eckstein dans tous ses détails sanglants, et a réalisé à quel point l'abandon par Freud de la *Neurotica* était une construction après coup du freudisme. Cette construction, il l'a rendue visible par la publication de ces *Complete Letters*, laquelle révèle en effet que la censure avait fait disparaître non seulement la majorité de l'année 1895 concernant Emma Eckstein, mais aussi tous les passages postérieurs à 1897 concernant des cas de séduction sexuelle des enfants. Masson s'est ainsi retrouvé à une place de tourmenteur tourmenté, dénonçant le point de vue de l'orthodoxie freudienne, viré des archives Freud, pour finalement devenir un ami des chats" et un ennemi de la psychanalyse.

10. *Ibid.*, p. 237, note 45.

11. Masson a publié depuis quelques années de nombreux best-sellers internationaux sur les animaux. Par exemple *Les neuf vies émotionnelles du chat*, *Un chien ne ment jamais en amour* ou encore, *Quand les éléphants pleurent*. Il vit maintenant en Nouvelle-Zélande avec sa femme, ses deux fils et ses cinq chats. De fait, cette doxa à propos de Masson est en partie inexacte puisqu'il a rédigé, en 2003, en postface à une réédition du *Réel escamoté*, une étude critique très documentée de son livre.

Si, du fait de cette bagarre, Masson a bel et bien été pris au piège d'une rhétorique simpliste, il me semble que la petite excursion que nous venons de faire suffit à montrer qu'il ne pouvait pas ignorer, et pour cause, à quel point l'opposition binaire du fantasme et de la réalité était peu congruente aux méandres de l'écriture freudienne. Pour le mesurer il faut suivre un instant les termes du manuscrit M envoyé à Fliess avec la lettre du 25 mai 1897. Il n'y est pas question des rapports entre fantasme et réalité mais entre les scènes en tant que réellement vécues, les scènes de séduction impliquant le père, scènes qui sont comme enregistrées dans le souvenir sous forme visuelle et auditive, rapports donc de ces scènes vues et entendues avec les fantasmes qui se forment à partir d'elles, et qui sont comme placés devant par l'action du refoulement qui vise à rendre le souvenir inaccessible. Ces fantasmes se forment sur la base d'une « falsification du souvenir par morcellement » : « Un fragment de la scène vue est alors réuni à un fragment de la scène entendue pour former le fantasme ». Grâce à la formation de ces fantasmes, écrit encore Freud, les symptômes mnésiques cessent. En revanche, sont présentes ce que Freud nomme à cet endroit des *Dichtungen* inconscientes, non soumises à la défense. Laissons momentanément la traduction de ce mot en suspens. Encore un mot des souvenirs des scènes réelles et de leur réassemblage dans le fantasme. Freud écrit, toujours dans le *manuscrit M*, que lorsqu'un fantasme s'accroît, au point de devoir forcer l'accès à la conscience, il se trouve soumis au refoulement et donc rétrogradé vers les souvenirs qui le constituent. Le résultat de cette rétrogradation du fantasme, vers sa source en quelque sorte, est l'apparition d'un symptôme.

Un an et demi plus tard, Freud va donner une version bien différente de ce mécanisme de la rétrogradation du fantasme. Il est alors en train de terminer la rédaction de *L'interprétation des rêves* et il livre à Fliess quelques réflexions qu'il présente comme un « petit fragment de son auto-analyse » qui lui a confirmé « que les fantasmes sont les produits d'époques ultérieures qui sont rétroprojetés depuis le présent d'alors jusque dans la première enfance ; ce qui est apparu aussi, précise Freud, c'est la manière dont cela se passe : encore une fois une liaison de mot. A la question de savoir ce qui s'est produit dans la première enfance, la réponse est : rien, mais il y avait là en germe une motion sexuelle »¹². Avec ce *rien*, les scènes semblent avoir disparu. Entre temps Freud a découvert *l'autre scène* du rêve. En février 1898 il écrit à Fliess : « C'est au vieux Fechner, dans sa sublime candeur, qu'est venue à l'esprit la seule parole sensée. Le processus du rêve a lieu sur un autre terrain psychique »¹³. Fliess va convaincre Freud de ne pas publier un rêve qui pourtant lui tenait à cœur, pour des raisons de protection de sa vie privée. Ce rêve concernait Martha. A la place Freud, insérera le

12. S. Freud, *ibid*, lettre du 3 janvier 1899, p. 430.

13. *Ibid.*, p. 380.

rêve de l'injection faite d Irma. L'autre scène du rêve permet ainsi à Freud de placer au cœur de la *Traumdeutung* la scène réelle de l'hémorragie d'Emma Eckstein'.

Il y a pourtant bien un mouvement très perceptible de Freud, un mouvement lisible dans les lettres à Fliess, mouvement de lâcher prise, de ralentir son enquête à la recherche des scènes. On peut suivre ce mouvement par exemple à propos d'un patient qui semble avoir été très important, que Freud appelle Monsieur E, que Peter Swales aurait identifié sous le nom d'Oscar Fellner, qui aurait été un des premiers à faire une analyse au long cours (de 1895 à 1900), qui a donc traversé toutes ces années d'invention de la psychanalyse. Dans une lettre à Fliess du 21 décembre 1899, Freud annonce une heureuse perspective le concernant : « Nous avons découvert, profondément ensevelie sous toutes les fantaisies, une scène provenant de sa période originaire (avant l'âge de 22 mois), qui correspond à toutes les exigences et dans laquelle débouchent toutes les énigmes qui subsistaient ; elle est tout à la fois sexuelle, anodine, naturelle, etc. J'ose encore à peine y croire »¹⁵.

Trois mois plus tard, patatras. Dans la lettre du 11 mars 1900 Freud écrit :

La perspective (thérapeutique) semblait des plus favorables avec E. C'est là que le coup m'a atteint le plus violemment. Juste au moment où je croyais détenir la solution, elle m'a échappé, et je me suis vu obligé de tout retourner pour le réorganiser de nouveau, perdant ainsi tout ce qui était jusque-là plausible. Je n'ai pas supporté la dépression qui a suivi. J'ai d'ailleurs vite constaté qu'il est impossible de poursuivre ce travail vraiment difficile quand je suis d'humeur dépressive et que les doutes me guettent. Chacun de mes malades est pour moi un cauchemar quand je ne suis pas serein et concentré. J'ai vraiment cru que j'allais succomber dans l'instant. Je m'en suis sorti en renonçant à tout travail de pensée conscient, pour continuer à avancer à l'aveuglette parmi les énigmes. Depuis je travaille avec peut-être plus d'habileté que je n'en ai jamais eue, mais je ne sais pas très bien ce que je fais. Je ne pourrais pas indiquer où la chose en est. Dans les heures qui me restent, je veille à ne pas en venir à la réflexion. Je m'abandonne à mes fantaisies, je joue aux échecs, je lis des romans anglais ; tout ce qui est sérieux reste banni. I...I Grâce à ce régime, je suis serein et pleinement à la hauteur de mes huit victimes et tourmenteurs¹⁶.

Xavier Leconte

14. L'identification d'Irma avec Emma Eckstein a donné lieu à un débat que Didier Anzieu qualifie à juste titre de « oiseux » : Irma ne serait pas Emma Eckstein mais Anna Hammerschlag, amie de Freud et de sa famille. Il l'a tranché d'une manière qui nous semble correcte en invoquant la condensation dans le rêve. Au dire même de Freud, Irma est une personne composite, condensation de plusieurs personnes réelles. « Irma est à la fois Anna Hammerschlag et Emma Eckstein, sans compter quelques autres ». (Didier Anzieu, *l'auto-analyse de Freud*, op. cit., pp. 45-46). Notons que J. M. Masson emporté par sa fièvre d'établissement des faits, a symptomatiquement reconduit l'idée que l'identification d'Emma et d'Irma avait été faite à tort, que c'était une erreur. (Cf. *Le réel escamoté*, op. cit., p. 75 et note 1 (111) pp. 231-232)

15. S. Freud, op. cit., pp. 496-497.

16. Ibid., p. 510.

Arrivé dans la cuisine de la sorcière, Faust s'inquiète : « Tout cet étrange appareil de sorcellerie me répugne ; quelles jouissances peux-tu me promettre au sein de cet amas d'extravagance ? Quels conseils attendre d'une vieille femme ? Et y a-t-il dans cette cuisine quelque breuvage qui puisse m'ôter trente ans de dessus le corps ? » Méphistophélès lui propose alors un autre moyen de rajeunir sans sortilège : aller dans les champs, bêcher et creuser, resserrer sa pensée dans un cercle étroit, vivre comme bête avec les bêtes. Faust n'est pas tenté : « Une vie étroite n'est pas ce qui me convient ». C'est alors que vient la fameuse réplique de Méphistophélès : « Il faut donc que la sorcière s'en mêle »¹⁷.

C'est cette même fameuse réplique qui vient à l'esprit de Freud, et sous sa plume lorsqu'à Vienne au début de l'année 1937 il entame l'écriture d'*Analyse finie et analyse infinie*. Avec une double évocation masquée, de Ferenczi tout d'abord, pour dire que l'analyste ne saurait s'occuper d'un thème ou d'un complexe d'un patient tant que celui-ci n'est pas actuel, d'Emma Eckstein ensuite, pour dire qu'un succès de l'analyse ne garantit pas d'une nouvelle irruption de la névrose, Freud en vient dans une troisième partie de son texte à questionner la force pulsionnelle comme telle, en tant que déterminante quant aux chances de succès de la thérapie analytique. Il constate qu'il n'est guère facile d'apporter une réponse : « Il faut bien que la sorcière s'en mêle. Entendez : la sorcière métapsychologie. Sans spéculer ni théoriser — pour un peu j'aurais dit fantasmer — métapsychologiquement, on n'avance pas d'un pas. Malheureusement les informations de la sorcière ne sont cette fois encore ni très claires ni très explicites ».

Que Freud écrive ici, entre deux tirets, comme s'il s'interrompait pour nous adresser un aparté : « pour un peu j'aurais dit fantasmer », alors qu'il vient d'introduire la sorcière et cela peu de temps après avoir évoqué Emma Eckstein, m'est apparu comme une actualité, pour lui, en 1937, des lettres à Fliess et sur lesquelles nous allons maintenant revenir. Il s'agit de deux lettres successives de janvier 1897. Freud se met à parler des sorcières et de l'Inquisition... Il ouvre une sorte de point de vue rétrospectif, quelque chose comme une prophétie tournée vers le passé : ce que les sorcières racontaient aux Inquisiteurs, les choses dégoûtantes, les fornications avec le diable, toutes ces cruelles histoires auront été la même chose que ce que lui, Freud, recueillait comme récits de scènes de séduction dans ses cures avec les hystériques : « Toute ma nouvelle histoire originaire de l'hystérie est déjà connue et a été publiée des centaines de fois, il y a même plusieurs siècles »¹⁸. Autrement dit, les sorcières,

17. Goethe, *Faust*, Paris, Gamier, 1969, Première partie p. 98.

18. 5. Freud, *op. cit.*, p. 286. Carlo Ginzburg, qui s'y connaît en sorcières, a commenté ces deux lettres à Fliess dans un texte passionnant qui reprend le cas de *l'homme aux loups*, et dans lequel il étudie précisément l'apparition du concept d'*Urzene*, de « scène originaire ». Cf. « Freud, l'uomo dei lupi e i lupi mannan », in Miti, *emblem, spie*, Torino, Einaudi, 1986, p. 238 à 251 (il existe une assez mauvaise et introuvable traduction française sous le titre *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, 1989).

comme les hystériques, souffrent de réminiscences, elles se souviennent en réalité de séductions vécues dans leur première jeunesse. Dans d'autres lettres à Fliess, Freud lui-même parlera quelques années plus tard de cette «première époque tempétueuse de production», comme de sa période *Sturm und Drang*. Nous allons y revenir.

«Pourquoi les aveux sous la torture, écrit Freud, ressemblent-ils tant à ce que me communiquent mes patients dans le traitement psychique ? Il faudra que je me plonge très prochainement dans la littérature sur le sujet». Dans la lettre suivante, il écrit à Fliess qu'il a commandé le *Malleus Maleficarum*, le *Marteau des Sorcières* qui est un Manuel de l'Inquisiteur publié en latin au XVe siècle¹⁹. On y trouve des réponses à des questions comme celles-ci : «Les sorcières peuvent-elles illusionner jusqu'à faire croire que le membre viril est enlevé ou séparé du corps ?» ou «Comment les sorcières se transportent d'un endroit à un autre ? » ou encore « Comment les sorcières se livrent aux démons incubes c'est-à-dire male, par opposition aux succubes qui sont des démons femelles, etc. ».

Dans un paragraphe assez obscur de sa lettre du 17 janvier, Freud établit un lien entre les cruautés subies sous la torture et certains symptômes hystériques. Il évoque «les aiguilles par lesquelles ces pauvres créatures ont les seins écorchés et que l'on ne peut voir aux rayons X mais que l'on peut sans doute trouver dans leur histoire de séduction ». Les aiguilles des inquisiteurs rejoignent ici celles des séducteurs, non moins réelles puisque Freud parle dans une autre lettre d'un père appartenant à la catégorie des « piqueurs de filles » pour qui les blessures sanglantes sont un besoin érotique²⁰. C'est dans ce contexte qu'il ouvre la parenthèse qui concerne Emma Eckstein : «Eckstein a une scène où le *diabolus* lui pique des aiguilles dans les doigts et pose sur chaque goutte de sang un bonbon. De ce sang-là, tu n'es absolument pas coupable !» Ensuite arrive un paragraphe qui va nous retenir dans la mesure où s'y trouve accrochée, dans l'édition Masson, une longue note dans laquelle est discutée la traduction du mot *Dichtung* que nous avons rencontré tout à l'heure.

IN DICHUNG, LA NOTE DE MASSON

Je cite tout d'abord le début du paragraphe en question :

Maintenant les inquisiteurs piquent de nouveau avec des aiguilles pour trouver les stigmates du diable, et, dans la même situation, il vient à l'idée des victimes in *dichtung* cette vieille histoire cruelle.

Quelques éclaircissements sont nécessaires. Tout d'abord, à propos des « stigmates du diable», Freud lui-même en donne une explication dans son article de 1888 *Hystérie* : il s'agissait pour l'Inquisiteur armé de son aiguille de «découvrir des endroits anesthésiques et ne saignant pas, ce qui était considéré comme une preuve

19. *Le marteau des sorcières*, *Malleus Maleficarum*, Paris, Jerome Millon, 2005 (réédité par Henry Institoris et Jacques Sprenger).

20. 5. Freud, *op. cit.*, p. 367.

de sorcellerie»²¹. Freud s'identifie donc à l'Inquisiteur : lui aussi torture ses patientes dans son enquête pour trouver les «stigmates» de l'hystérie. Et dans cette situation ce qui vient à l'esprit des patientes, ce sont ces vieilles histoires cruelles, celles des scènes de séduction, mais elles viennent in *Dichtung*, ce que Masson traduit in *fictionalized form*, dans une forme fictionnalisée. Guy Le Gaufey propose, dans un commentaire non publié de ce texte, de traduire « sous forme de récit ». Les PUF traduisent « dans une fiction ». Anne Berman, dans le fil de la traduction de la *Standard edition* de Strachey, élimine le problème en traduisant : «les victimes recommencent à inventer les mêmes cruelles histoires». Mais il ne s'agira pas tellement ici d'un problème de traduction. Nous allons plutôt suivre le mouvement de lecture dans lequel nous emporte la note de Masson, mouvement qui est tout à fait éteint par la note que les PUF ont insérée au même endroit du texte, comme nous le verrons tout à l'heure. Toutefois, il convient tout d'abord, avant de suivre la note de Masson, de dire deux mots de l'histoire de ce mot *Dichtung* dans la langue allemande.

Ce mot est très étroitement lié au Mouvement littéraire préromantique allemand, connu sous le nom de *Sturm und Drang*, sous la bannière duquel, comme nous l'avons vu, Freud rangeait après-coup sa première période de production tempétueuse et tourmentée autour de l'hystérie. Cinq personnages sont au cœur de ce mouvement. Les plus connus sont Goethe, Herder et Schiller. C'est, semble-il, à Herder que l'on doit principalement l'introduction du mot *Dichtung* dans la langue allemande. Précisons tout d'abord que le mot est dérivé du verbe *dichten* qui signifie au sens large inventer, imaginer, créer. Le verbe peut se charger d'une connotation négative et signifier alors inventer ou imaginer pour leurrer, tromper. C'est dans un essai de jeunesse de 1770 sur l'origine du langage, qu'Herder recourt au mot *Dichtung* jusqu'alors inusité pour désigner la faculté d'invention poétique qui présida, selon lui, à la première langue de l'humanité, une langue originelle et naturelle qui précéda la prose. «L'univers fictif auquel renvoie *Dichtung* n'est pas moins vrai que la réalité elle-même. Il n'est pas l'opposé du monde sensible, mais bien plutôt son "condensé" — un principe souterrainement étayé par la proximité homophonique fortuite de ce terme avec les mots *Dichte et Dicht* (densité, dense)²² ». Autrement dit ce serait en tant que condensé de réalité que la *Dichtung* s'élèverait à un degré de vérité supérieure, la réalité en tant que telle n'étant ni vraie ni fausse, contrairement à ce que conçoit en général le sens commun qui les identifie l'une à l'autre. La réalité, il lui suffit d'être.

J'en viens donc à la note de Masson qui va nous permettre de suivre l'imbroglio entre les trois termes qui se trouvent mis en jeu par la notion de *Dichtung* : réalité, *Dichtung* et vérité :

Ce passage n'est pas facile à traduire ni à comprendre, écrit Masson. *Dichtung* renvoie ici à fiction et suggère volontiers le contraste entre *Wahrheit und Dichtung* (vérité et fic-

21. Cf. *ibid.*, note 3, p. 286, dans laquelle est citée cette phrase de 1888.

22. Élisabeth Décultot, « littérature, poésie, fiction, invention, affabulation, poétiser », http://roben.bvdep.com/public/vep/Pages_HTMUDICHTUNG.HTM, p. 2 sur 5.

tion), comme si Freud avait voulu dire que la *Geschichte* (l'histoire) était une invention, autrement dit que les patients ont des fantasmes à propos de séductions²³.

Masson prend donc *Dichtung* dans sa connotation péjorative, avec le sens d'une fiction, d'une invention qui veut se faire passer pour vraie. Et en ce sens elle peut être dite fausse et s'opposer à la vérité. *Wahrheit und Dichtung*. Mais il remarque ensuite judicieusement que Freud utilise le verbe *einfallen*, venir à l'esprit, et pas du tout inventer comme l'ont traduit Strachey et Berman à sa suite.

Si Freud avait simplement écrit *fällt den Opfern die alte grausame Geschichte ein*, [cette vieille histoire cruelle vient à l'idée des victimes], il aurait certainement voulu signifier qu'un événement réel, une séduction, arrive à un patient. En ajoutant in *Dichtung* il soulève la question de savoir si les histoires qui arrivent aux patients sont vraies ou inventées. Eambiguïté même de ce passage annonce le changement dans les conceptions de Freud qui va bientôt suivre (voir la lettre du 21 septembre 1897), au cours duquel il commence à ressentir, pour la première fois, que les histoires qu'il entend dans sa pratique sont des fictions – en d'autres mots, inventées. Mais il est également possible qu'avec in *Dichtung* Freud se réfère au fait que de réels événements reviennent dans la mémoire, déguisés et déformés. Ils sont déformés (*worked over*), parce que le refoulement ne leur autorisera pas un libre accès à la mémoire .

Masson curieusement ne fait aucune référence à Goethe lorsqu'il propose de traduire *Dichtung* à partir du contraste entre *Wahrheit et Dichtung*. Du coup, il fait à mon avis un contresens, légèrement atténué dans la dernière partie de sa note. Goethe a écrit un livre qui existe en français sous le titre *Poésie et vérité*, ce qui traduit le titre allemand *Dichtung und Wahrheit*. Goethe lui-même disait de ce titre qu'il était « quelque peu paradoxal ». Au moment même où il entreprend d'écrire à propos de sa vie, et il dit qu'il a mis « l'effort le plus sérieux » à « représenter et exprimer autant que possible la vérité profonde qui, pour autant [qu'il] en fut conscient, a présidé à [sa] vie », il confesse, avec ce titre « une sorte de fiction ». Comme le précise son traducteur français « Goethe distingue expressément entre *Dichtung* et Fiction et a même un usage du mot français. Il indique donc ici que la *Dichtung* est une "forme de fiction", mais que ce faisant elle s'en distingue. Le problème est que, [comme le confesse le traducteur], "poésie" ne traduit pas non plus "admirablement" *Dichtung* »²⁵.

Toujours est-il que la pente que suit Masson qui va dans le sens d'opposer les deux termes, d'opposer *Dichtung* et *Wahrheit*, comme on oppose la fausseté à la vérité, la fiction à la réalité, cette pente-là creuse le sillon du parfait contresens dont je parlais. Le contresens porte sur la manière dont il convient d'entendre *Dichtung* dans la langue allemande, en tout cas sous la plume de Freud en pleine période *Sturm und drang* ! Dans le projet goethéen de « Poésie et vérité », qu'on hésite à recouvrir du terme d'au-

Xavier Leconte

23. J. M. Masson, The complete letters..., op. cit., p. 225, note 2.

24. Ibid.

25. Goethe, Poésie et vérité, Paris, Aubier, 1941, Notice du traducteur Pierre Du Colombier, pp. 5-7.

tobiographie, tant il subvertit cette catégorie, les souvenirs ne viennent pas comme un simple rappel d'une réalité vécue et enregistrée dans la mémoire. Leur vérité n'est pas assujettie à leur conformité à une réalité déjà là en tant que passée. Il ne s'agit pas pour Goethe de partir à la chasse aux souvenirs ; comme l'écrit son traducteur, Goethe «ne croyait pas aux souvenirs morts». C'est dans l'exercice même du pouvoir poétique, de la *Dichtung*, que les souvenirs sont en quelque sorte produits, qu'ils viennent se tramer dans la vie actuelle du poète, de l'écrivain²⁷.

Pour conclure regardons maintenant le texte de la note que les éditeurs français des lettres à Wilhelm Fliess ont inséré en lieu et place de la longue note de Masson dont nous venons d'essayer de déplier quelques prolongements. Comme nous l'avons vu la note est appelée par un passage de la lettre du 17 janvier 1897 dont il convient de rappeler les termes : « Maintenant les inquisiteurs piquent de nouveau avec des aiguilles pour trouver les *stigmata diaboli*, et, dans la même situation, il vient à l'idée des victimes *dans une fiction* ». Cette vieille histoire cruelle. La note commence par citer les deux mots allemands que traduit le français «dans une fiction» sans indiquer pour autant un quelconque «problème de traduction». Elle se prolonge ensuite dans un très court texte qui entérine le choix de traduction et propose sur un mode assez elliptique une discussion autour de la notion de défense :

In Dichtung. Le terme de "fiction" renvoie vraisemblablement à une fiction défensive où la "victime" de la séduction déforme son "histoire". (cf. la "fiction de protection" dans la lettre 126)²⁸.

Les questions ouvertes par la note de Masson n'auront donc pas été reprises par les éditeurs français. Sans doute, comme ils le confessent dans leur *Avant-propos*, ont-ils considéré que cette note « lui appartenait en propre ». C'est en quelque sorte par respect pour cette « édition vivante et passionnée », comme ils disent, qu'ils se sont abstenus d'en tenir compte. Voilà qui est plutôt comique. L'édition française 2006 des lettres à Fliess, lisse et académique, a au moins le mérite de nous faire davantage prendre la mesure de l'événement qu'aura été la première édition, celle de 1985!

26. A l'instar de Goethe, Freud a un usage du mot allemand *Fiktion*, comme en témoigne cet extrait de la lettre à Fliess du 21 septembre 1897 : «...il n'y a pas de signe de réalité dans l'inconscient, de sorte que l'on ne peut pas différencier la vérité et la fiction (*Fiktion*) investie d'affect». (S. Freud, *op. cit.*, p. 335).

27. Notons ici que lorsque Lacan prononce, en 1956, sa conférence *Le mythe individuel du névrosé*, il lui donne un sous-titre que l'on oublie : *Poésie et vérité dans la névrose*. Dans ce texte Lacan épingle un fantasme de Goethe dans «Poésie et vérité», à partir d'une inexactitude biographique. Je dirai que c'est seulement lorsque la vérité s'émancipe de la réalité factuelle pour se développer dans une *Dichtung* que l'on a des chances d'apercevoir peut-être un petit bout de réel. Cépisode choisi par Lacan est celui des amours de Goethe et de Frédérique Brion, il n'est pas choisi artificiellement puisque comme le dit Lacan c'est un épisode extrêmement valorisé dans les confidences de l'Homme aux rats. Il s'agit en réalité d'un très court passage du texte de Freud dans lequel l'Homme aux rats confesse s'être masturbé après avoir lu le passage du baiser de Goethe et de Frédérique. Par ailleurs, ajoutons que dans une longue note du cas de l'Homme aux rats, Freud discute la délicate question de savoir comment aborder les scènes d'enfance sans se fourvoyer dans le jugement à porter sur la réalité, et en vient à proposer la notion d'une «*Dichtung* épique» (S. Freud, OC. IX., p. 178).

28. Voir Freud, *op. cit.*, note 1, p. 287

L'UNEBÉVUE-ÉDITEUR

Bulletin d'abonnement et de commande

à renvoyer à **L'UNEBÉVUE - Éditeur**

29, rue Madame, 75006 Paris

Télécopie - 01 44 49 98 79

Email - unebevue@wanadoo.fr

Nom et prénom

Adresse

Abonnement à la Revue

pour **3 numéros et 3 suppléments : 90 €**
(+22,86 € étranger hors CEE-Suisse-Autriche)

- ☐ à partir du N°23 ☐ à partir du N°24 ☐ à partir du N°25 ☐ à partir du N°26
☐ Ci-joint un chèque de 90 € (ou 112,86 € étranger, par chèque bancaire uniquement)
à l'ordre de **L'UNEBÉVUE**

Cahiers de PUnebévue

- | | |
|---|---------|
| <input type="checkbox"/> L'éthification de la psychanalyse, <i>Jean Allauch</i> | 18,29 € |
| <input type="checkbox"/> A propos de Rose Minarsky, adapté de Louis Wolfson <i>Alain Neddham</i> | 15,24 € |
| <input type="checkbox"/> Lacan et le miroir sophianique de Boehme, <i>Dany-Robert Dufour</i> | 18,29 € |
| <input type="checkbox"/> Les sept mots de Whitehead ou l'Aventure de l'Etre, <i>Jean-Claude Dumoncel</i> | 29,73 € |
| E La psychanalyse : une érotologie de passage, <i>Jean Allauch</i> | 18,29 € |
| <input type="checkbox"/> Le sexe de la vérité. Érotologie analytique II, <i>Jean Allauch</i> | 18,29 € |
| <input type="radio"/> Le rectum est-il une tombe ? <i>Leo Bersani</i> | 9,91 € |
| <input type="radio"/> Le Pendule du Docteur Deleuze, <i>Jean-Claude Dumoncel</i> | 18,29 € |
| <input type="checkbox"/> Erra tu'm, Erratique érotique de Marcel Duchamp <i>George H. Bauer</i> | 9,91 € |
| D Platon et la réciprocité érotique, <i>David M. Halperin</i> | 9,15 € |
| <input type="radio"/> Le cas Nietzsche-Wagner, <i>Max Graf</i> | 9,15 € |
| <input type="radio"/> Les p'tits mathèmes de Lacan, <i>Jean Louis Sous</i> | 18,29 € |
| D Raymond Roussel à la Une, <i>Janine Germond</i> | 9,91 € |
| <input type="radio"/> Une école du balbutiement, masochisme, lettre et répétition, <i>Isabelle Mangou</i> | 18,29 € |
| <input type="checkbox"/> Ça de Kant, cas de Sade, Érotologie analytique III, <i>Jean Allauch</i> | 18,29 € |
| D Constructions, <i>John Rajchman</i> | 20,00 € |
| <input type="checkbox"/> La Tradition de la Mathesis Universalis, <i>Jean-Claude Dumoncel</i> | 20,00 € |
| <input type="checkbox"/> L'amour de loin du Dr L. | 22,00 € |
| <input type="checkbox"/> Chrestomathia, <i>Jeremy Bentham</i> | 44,00 € |
| <input type="checkbox"/> amour et ironie, <i>David Halperin</i> | 10,00 € |
| <input type="checkbox"/> L'été de Sa Calvitie <i>Catherine Lord</i> | 25,00 € |
| <input type="checkbox"/> Sa Calvitie, son colibri : miss translation <i>Catherine Lord</i> | 10,00 € |
| <input type="checkbox"/> Santé ! Sporté ! Clarté ! <i>Elisabeth Kargl</i> | 10,00 € |
| E L'innocence violée ? Le Petit Hans <i>Herbert Graf François Dachet</i> | 10.00 € |

SOMMAIRE

Médicastres et chatouilleurs de nez : les psychanalystes dans le chaudron de l'intimité Freud/Fliess. *Mayette Viltard.*

Vous avez dit *cannibale* ? Pour harponner quelques mots d'Herman Melville. *Denis Petit.*

Freud éconduit par ses freudologues. *Michèle Duffau.*

Impasse sur la lettre, Freud perdu sans translation. *Mayette Viltard.*

L'intimité, un problème particulier éminemment politique. *Anne-Marie Ringenbach.*

Quand Freud lisait Conrad Ferdinand Meyer. *Françoise Jandrot.*

Les fictions de Jeffrey M. Masson et les piqûres du Diable. *Xavier Leconte.*

